

Ayant dû renoncer à des tentatives littéraires devenues dangereuses en 1929 – année du « Grand Tournant » – et n’ayant pas retrouvé, chacun de leur côté, le succès considérable que leur avait valu leur premier roman écrit ensemble, Les Douze Chaises, les deux auteurs s’associent de nouveau et ressuscitent Ostap Bender, dont la gorge avait été tranchée – par l’effet d’un malheureux tirage au sort, les deux compères n’arrivant pas à se mettre d’accord – à la fin du livre précédent. Ledit Ostap va se montrer de plus en plus envahissant... Le livre paraît en 1931, trois ans après Les douze chaises. Je renvoie pour plus de détails à la présentation faite pour « Trois textes d’Ilf et Petrov ».

Ceci est une traduction « à la française », mais en liberté très surveillée. Pour éviter d’alourdir le texte, les notes ont été rassemblées de façon synthétique à la fin du chapitre. Outre mes propres recherches, elles utilisent l’impressionnant appareil de notes situé à la fin de la traduction d’Alain Préchac, en grande partie dues au linguiste et historien de la littérature Ivan Chtcheglov.

Le Veau d’or

(Ilia Ilf et Ievguiéni Petrov)

Première partie

L’équipage de l’« Antilope »

*En traversant la rue, regarde des deux côtés
(Code de la route)*

Chapitre 1

Comment Panikovski viola la convention

Il faut aimer les piétons.

Les piétons constituent la plus grande partie de l'humanité. Qui plus est, sa meilleure partie. Les piétons ont créé le monde. Ce sont eux qui ont construit les villes, érigé des gratte-ciel, installé le tout-à-l'égout et l'eau courante, pavé les rues qu'ils ont éclairées de lampadaires électriques. Ce sont eux qui ont répandu la culture dans le monde entier, inventé l'imprimerie et la poudre, jeté des ponts à travers les rivières, déchiffré les hiéroglyphes, mis en circulation le rasoir de sûreté, anéanti la traite des esclaves et mis au point cent quatorze plats savoureux à partir de fèves de soja.

Et lorsque tout fut prêt, lorsque notre planète eut l'air relativement bien aménagée, apparurent les automobilistes.

Il faut remarquer que l'automobile également a été inventée par les piétons. Mais, étrangement, les automobilistes l'ont oublié aussitôt. Ils se sont mis à écraser les doux et spirituels piétons. Les rues créées par les piétons sont passées aux mains des automobilistes. Les chaussées sont devenues deux fois plus larges, les trottoirs se réduisant aux dimensions de la bande entourant un paquet de cigarettes. Et les piétons, épouvantés, se sont mis à se serrer contre les murs des maisons.

Dans une grande ville, les piétons vivent comme des martyrs. On a installé pour eux une sorte de ghetto circulatoire. Il leur est seulement permis de traverser les rues aux carrefours, c'est-à-dire précisément aux endroits où la circulation est la plus forte et où il est des plus faciles de casser le fil auquel tient, d'ordinaire, la vie des piétons.

Dans notre vaste pays, l'automobile ordinaire, destinée dans l'esprit des piétons au transport pacifique des gens et des marchandises, a pris les traits menaçants d'un obus fratricide. Il met hors de combat des rangs entiers de membres des syndicats avec leurs familles. Lorsqu'un piéton parvient à émerger en vitesse en évitant la proue argentée d'une voiture, la police lui inflige une amende pour avoir enfreint les règles du catéchisme urbain.

De façon générale, le prestige des piétons est très chancelant. Eux qui ont donné au monde des gens aussi remarquables qu'Horace, Boyle, Mariotte, Lobatchevski, Gutenberg et Anatole France, les voici maintenant obligés de se livrer aux plus vulgaires pitreries pour qu'on se souvienne seulement de leur existence. Dieu, Dieu qui n'existe pas, à quoi as-tu – même si tu n'existes pas – réduit les piétons !

En voici un arrivé à Moscou de Vladivostok par la grand route de Sibérie, il tient dans une main un drapeau sur lequel on lit : « Réorganisons le quotidien des ouvriers du textile » et il a sur l'épaule un bâton à l'extrémité duquel brinquebalent des sandales de réserve de la marque « Oncle Vania » et une bouilloire en fer-blanc sans couvercle. C'est un sportif soviétique parti adolescent de Vladivostok et qui, au crépuscule de sa vie, se fera écraser par un lourd autocar dont on n'arrivera pas à relever le numéro.

Ou cet autre, un Mohican européen de la marche à pied. Il fait le tour du monde à pied en poussant devant lui un tonneau. Il s'en passerait bien, du tonneau qu'il fait rouler ; mais alors personne ne remarquerait en lui un véritable marcheur de fond, et l'on ne parlerait pas de lui dans les journaux. Il lui faut donc sans cesse pousser devant lui ce maudit fût sur lequel s'étale, ô honte ! une grande inscription jaune vantant les qualités inégalées de l'huile pour automobile « Les rêves du chauffeur ».

Telle est la déchéance du piéton.

Il n'y a plus que dans les petites villes de Russie que l'on respecte encore le piéton, qu'on l'aime encore. Il y est encore le maître des rues, il déambule avec insouciance sur la chaussée qu'il traverse de la façon qui lui plaît, aussi biscornue soit-elle.

Le citoyen porteur d'une casquette à dessus blanc, celle que portent surtout les directeurs d'école maternelle et les présentateurs de spectacle, appartenait à coup sûr à la plus grande et meilleure partie de l'humanité. Il allait à pied le long des rues d'Arbatov en jetant à droite et à gauche des regards empreints d'une curiosité condescendante. Il

avait à la main une petite trousse de voyage d'obstétricien. La ville n'épatait nullement, c'était visible, le piéton en casquette d'artilleur.

Il vit une quinzaine de campaniles bleu ciel, vert réséda et rose pâle ; l'or américain, et qui s'écaillait, des coupes d'églises l'aveugla. Un drapeau claquait au-dessus d'un bâtiment officiel.

À côté des portes de pierre blanche en bas des tours de la forteresse provinciale, deux vieilles à l'aspect sévère discutaient en français, se plaignant du pouvoir soviétique et évoquant leurs filles chéries. De la cave d'une église montait un air froid porteur d'une aigre odeur de vin. Visiblement, on y entreposait des pommes de terre.

— Saint-Sauveur des patates, dit à mi-voix le piéton.

Étant passé sous une arche de contreplaqué portant un slogan fraîchement écrit à la chaux : « Salut à la V^e Conférence de district des femmes et des jeunes filles », il se retrouva au commencement d'une longue allée dénommée « Boulevard des Jeunes Talents ».

— Non, fit-il, déçu, ce n'est pas Rio de Janeiro, loin s'en faut.

Sur presque tous les bancs du « Boulevard des Jeunes Talents » étaient assises des demoiselles solitaires ayant chacune dans les mains un livre ouvert. Les ombres trouées tombaient sur les pages des livres, sur les coudes dénudés, sur les franges attendrissantes. Lorsque l'étranger s'avança dans la fraîche allée, une agitation visible se produisit sur les bancs. Cachées derrière les œuvres de Gladkov, d'Éliza Ojehko et de Seïfoulina, les jeunes filles jetaient des regards peureux sur le visiteur. Il passa devant les lectrices alarmées comme à la parade, et arriva à proximité du bâtiment abritant le Comité exécutif du Soviet local – but de sa promenade.

À cet instant, un fiacre surgit du coin de la rue. À côté de lui, s'accrochant au garde-boue déchiré et poussiéreux et brandissant une épaisse chemise en carton qui portait l'inscription estampillée « Musique », allait un homme en blouse à longues basques. Avec emportement, il démontrait quelque chose au passager du fiacre. Ledit passager, homme d'un certain âge, nanti d'un nez pendant comme une banane, serrait une valise entre ses jambes et faisait de temps en temps la figue à son interlocuteur. Dans le feu de la discussion, sa casquette d'ingénieur, dont le bandeau brillait comme la peluche verte d'un divan, penchait de côté. Les deux plaideurs prononçaient souvent le mot « appointements », en élevant alors la voix.

D'autres mots se firent bientôt entendre.

— Vous en répondez, camarade Talmudovski ! cria la blouse à longs pans en écartant de son visage la figue de l'ingénieur.

— Et moi je vous dis que, dans de telles conditions, aucun spécialiste décent ne vous donnera son concours, répondit Talmudovski en s'efforçant de ramener la figue à sa position précédente.

— Vous parlez encore des appointements ? On sera amené à mettre en cause votre cupidité.

— Je me fiche des appointements ! Je travaillerai gratuitement ! criait l'ingénieur faisant, dans son émotion, décrire à la figue toutes sortes de courbes. Je pourrais prendre ma retraite. Abandonnez ce féodalisme des temps du servage. Les mêmes qui écrivent partout : « Liberté, égalité et fraternité » veulent me forcer à travailler dans ce trou à rats.

À ce moment, l'ingénieur Talmudovski desserra le poing qui faisait la figue et se mit à compter sur ses doigts :

— L'appartement – une porcherie, pas de théâtre, le traitement... Cocher, à la gare !

— Hu-hou ! glapit la blouse à longues basques en s'élançant et en attrapant le cheval par la bride. En tant que secrétaire de la section des ingénieurs et techniciens... Kondratt Ivanovitch ! L'usine resterait sans spécialistes... Craignez Dieu... L'opinion publique ne l'admettra pas, ingénieur Talmoudovski... J'ai un procès-verbal dans ma serviette.

Et le secrétaire de section, jambes écartées, se mit à dénouer avec vivacité les cordons de sa « Musique ».

Cette imprudence trancha la discussion. Voyant que la voie était libre, Talmoudovski se souleva sur ses jambes et cria de toutes ses forces :

— À la gare !

— Où ça ? Où ça ? balbutia le secrétaire en se précipitant derrière l'attelage. Vous êtes un déserteur du front du travail !

De la chemise « Musique » s'envolèrent des feuilles de papier à cigarettes portant à l'encre violette des « ayant entendu... décident ».

Ayant observé l'incident avec intérêt, l'étranger demeura un instant sur la place déserte et dit avec conviction :

— Non, ce n'est pas Rio de Janeiro.

Une minute plus tard, il frappait à la porte du cabinet du président du Comité.

— Qui désirez-vous voir ? demanda le secrétaire de ce dernier, assis à une table non loin de la porte. Pourquoi voulez-vous voir le président ? De quoi s'agit-il ?

Visiblement, le visiteur possédait au plus haut point l'art de se comporter avec les secrétaires des organisations gouvernementales, économiques et sociales. Il ne se mit pas à assurer qu'il venait pour une urgente affaire d'État.

— Pour une affaire personnelle, dit-il sèchement sans se retourner vers le secrétaire et, passant la tête dans l'entrebâillement de la porte :

— On peut ?

Et, sans attendre la réponse, il s'approcha du bureau :

— Bonjour, vous ne me reconnaissez pas ?

Le président, personnage à la grosse tête et aux yeux noirs, vêtu d'une veste bleue et d'un pantalon de même couleur enfoncé dans des bottes à hauts talons fabriquées chez Skorokhod, regarda assez distraitement le visiteur et déclara ne pas le reconnaître.

— Est-ce possible ? Cependant, bien des gens trouvent que je ressemble terriblement à mon père.

— Moi aussi, je ressemble à mon père, dit avec impatience le président. Que voulez-vous, camarade ?

— Tout dépend de quel père il s'agit, observa mélancoliquement le visiteur. Je suis le fils du lieutenant Schmidt.

Le président se troubla et se souleva sur son siège. Il revit nettement la célèbre silhouette du lieutenant révolutionnaire au visage blême et à la pèlerine noire avec des fermoirs de bronze en forme de têtes de lion. Tandis qu'il réfléchissait à la question adéquate à poser au fils du héros de la mer Noire, le visiteur examinait le mobilier du cabinet de l'œil d'un acheteur exigeant.

À une certaine époque, du temps des tsars, le mobilier des administrations obéissait à certains modèles. Une espèce particulière de mobilier d'État poussait : des armoires peu ventrues et montant jusqu'au plafond, des divans en bois avec des sièges de trois pouces d'épaisseur, des tables à gros pieds de billard et des barrières de chêne isolant les lieux de l'agitation du monde extérieur. Pendant la révolution, cette espèce de meubles avait quasiment disparu, et le secret de sa fabrication s'était perdu. On avait oublié comment il convenait de meubler les locaux occupés par les fonctionnaires et, dans les bureaux, avaient fait leur apparition des objets qu'on pensait jusque là réservés de façon imprescriptible aux appartements privés. On voyait dans les administrations des canapés d'avocat aux sommiers à ressorts et munis d'une tablette soutenant sept éléphants censés apporter le bonheur, des armoires vitrées pour la vaisselle, des étagères, des fauteuils extensibles en cuir pour les rhumatisants et des vases japonais bleus.

Dans le cabinet du président du Comité exécutif d'Arbatov, outre l'habituel bureau, faisaient partie du décor deux poufs tendus de soie rose et crevassée, une causeuse recouverte d'un tissu à rayures, des panneaux de satin montrant le Fuji-Yama et un cerisier en fleurs, ainsi qu'une armoire à glace slave d'un modèle rustique et de série.

« Et une armoire du genre "Hé, c'est du slave !", se dit le visiteur. Pas grand chose d'intéressant, ici. Non, ce n'est pas Rio de Janeiro. »

— Vous avez très bien fait de venir, dit enfin le président. Vous arrivez sans doute de Moscou ?

— Oui, je suis de passage, répondit le visiteur qui examinait la causeuse, de plus en plus convaincu de la mauvaise situation financière du Comité exécutif. Il préférait les Comités au mobilier suédois neuf, sortant des ateliers du trust du bois de Leningrad.

Le président s'apprêtait à demander le but de la venue à Arbatov du fils du lieutenant, mais il eut, de façon inattendue même pour lui, un sourire pitoyable et déclara :

— Nous avons de remarquables églises. Des membres de la Direction des questions scientifiques sont déjà venus les voir, on va bientôt les restaurer. Dites-moi, vous-même, vous avez des souvenirs de la révolte sur le cuirassé Otchakov ?

— Oh, vaguement, répondit le visiteur. À cette époque héroïque, j'étais encore très jeune. Un mioche.

— Excusez-moi, quel est votre prénom ?

— Nikolai... Nikolai Schmidt.

— Et votre patronyme ?

« Aïe, très mauvais ! » se dit le visiteur qui ignorait le prénom de son père.

— Ou-oui, dit-il d'une voix traînante en éludant la question, de nos jours, bien des gens ne savent pas comment s'appelaient les héros. Les fumées de la NEP. Il n'y a plus cet enthousiasme. Au fond, je me trouve dans votre ville par un pur hasard. Un désagrément en chemin. Il ne me reste plus un kopeck.

Ce changement de conversation réjouit grandement le président. Il se sentait honteux d'avoir oublié le prénom du héros de l'Otchakov.

« C'est un fait, se disait-il en regardant avec amour le visage plein d'enthousiasme du héros, on s'engourdit, ici, au travail. On oublie les grandes dates. »

— Que dites-vous ? Sans un kopeck ? C'est curieux.

— Je pourrais bien sûr m'adresser à un particulier, dit le visiteur, tout le monde sera prêt à m'aider, mais, vous comprenez, c'est un peu gênant d'un point de vue politique. Un fils de révolutionnaire qui demande brusquement de l'argent à un particulier, à un *NEPman*...

Le fils du lieutenant prononça les derniers mots d'une voix qui se fêlait. Le président prêta une oreille inquiète à la nouvelle intonation dans la voix du visiteur. « Un épileptique ? se dit-il. Un tas d'ennuis en perspective. »

— Vous avez très bien fait de ne pas vous adresser à un particulier, dit finalement le président, très embarrassé.

Puis le fils du héros de la mer Noire, en douceur et sans exercer de pression, en vint au fait. Il demanda cinquante roubles. Contraint par son budget, le président put seulement lui donner huit roubles et trois coupons de repas à la cantine coopérative *L'ancien ami de l'estomac*.

Le fils du héros enfouit l'argent et les coupons dans les profondeurs de la poche de son veston gris pommelé et élimé. Et il était déjà prêt à se lever du pouf rose, lorsque, derrière la porte, se firent entendre un bruit de pas et l'exclamation du secrétaire cherchant à faire barrage.

La porte s'ouvrit précipitamment et un nouveau visiteur apparut sur le seuil.

— C'est qui, le chef, ici ? demanda-t-il, haletant, ses yeux fureteurs faisant le tour de la pièce.

— Eh bien, c'est moi, dit le président.

— Salut, président, brailla le nouvel arrivant en tendant la pelle qui lui servait de main. Faisons connaissance. Je suis le fils du lieutenant Schmidt.

— Vous êtes qui ? demanda le premier responsable de la ville, les yeux écarquillés.

— Le fils du grand, de l'inoubliable héros, le lieutenant Schmidt, répéta le nouveau venu.

— Mais le camarade assis là est Nikolaï Schmidt, le fils du camarade Schmidt.

Et le président, en plein désarroi, montra le premier visiteur qui semblait, vu son expression, brusquement pris de sommeil.

Ce fut un moment délicat dans la vie des deux escrocs. La longue et déplaisante épée de Némésis pouvait briller à tout instant dans les mains du crédule président du Comité exécutif. La destinée n'accordait qu'une seconde pour trouver la combinaison salvatrice. L'épouvante se reflétait dans les yeux du second fils du lieutenant Schmidt.

Avec sa chemisette *Paraguay*, son pantalon de marin à rabat et ses espadrilles de toile bleue, sa silhouette, dessinée de façon si tranchée quelques instants plus tôt, commençait à devenir floue, elle perdait ses contours agressifs et n'inspirait absolument plus aucun respect. Un mauvais sourire apparut sur le visage du président.

Et voici, alors que tout paraissait déjà perdu au second fils du lieutenant, qui s'attendait à voir le courroux du président s'abattre à l'instant sur sa tête de rouquin, que le salut vint du pouf rose.

— Vassia ! cria le premier fils du lieutenant Schmidt en se levant d'un bond., mon petit frère ! Tu ne reconnais pas ton frère Kolia ?

Et l'aîné serra dans ses bras le cadet.

— Je te reconnais ! s'écria Vassia qui avait recouvré la vue. Je reconnais mon frère Kolia !

Les heureuses retrouvailles donnèrent lieu à des caresses si désordonnées, des étreintes d'une force tellement inhabituelle que le deuxième fils du révolutionnaire de la mer Noire en sortit tout pâle de douleur. Dans sa joie, son frère Kolia l'avait quelque peu meurtri.

Tout en s'étreignant, les deux frères observaient du coin de l'œil le président, dont la figure gardait une expression gran mi-raisin. Il fallut donc immédiatement développer la combinaison salvatrice en l'étoffant d'éléments de la vie courante et de détails ayant échappé à la Commission chargée de l'histoire du Parti et concernant la révolte des marins en 1905. Se tenant les mains, les deux frères se laissèrent tomber sur la causeuse et, sans quitter du regard le président auquel ils faisaient les yeux doux, se plongèrent dans leurs souvenirs.

— Quelles merveilleuses retrouvailles ! s'écria d'une voix sonnante faux le premier fils, en invitant du regard le président à partager leurs réjouissances familiales.

— Oui, dit le président d'une voix sans aucune chaleur, cela arrive, cela arrive.

Voyant le président toujours en proie au doute, le premier fils caressa les boucles, rousses comme les poils d'un setter, de son frère et lui demanda d'un ton affectueux :

— Quand es-tu arrivé de Marioupol, où tu vivais chez notre grand-mère ?

- Oui, je... bredouilla le second fils du lieutenant, j'habitais chez elle.
- Et pourquoi m'écrivais-tu si rarement ? Je me suis fait plein de mauvais sang.
- J'étais occupé, répondit, morose, le rouquin.

Et, craignant de voir son remuant frère montrer de l'intérêt pour ce qui l'avait occupé (son occupation principale avait été son incarcération dans les pénitenciers de diverses régions ou de républiques autonomes), le deuxième fils du lieutenant Schmidt lui arracha l'initiative et posa sa propre question :

- Et toi, pourquoi tu n'as pas écrit ?

— J'ai écrit lui répondit de façon inopinée son frère qui sentait monter en lui un extraordinaire accès de gaieté. Des lettres recommandées, j'ai même les reçus de la poste.

Fourrant la main dans sa poche de côté, il en sortit en effet une quantité de papiers défraîchis qu'il montra - de loin - non pas à son frère mais, allez savoir pourquoi, au président du Comité exécutif.

Aussi étrange que cela paraisse, la vue de ces papiers rassura un peu le président, et les souvenirs des deux frères se firent plus vifs. Le rouquin s'était pleinement fait à la situation et se mit à débiter de manière assez cohérente, quoique monotone, le contenu de la brochure à large diffusion « *La mutinerie sur l'Otchakov* ». Son frère enrichit son exposé par des détails si pittoresques que le président, qui était sur le point de retrouver sa tranquillité, tendit à nouveau l'oreille.

Il laissa cependant aller en paix les deux frères, qui se précipitèrent dehors avec un intense sentiment de soulagement.

Ils s'arrêtèrent après avoir tourné l'angle du bâtiment du Comité exécutif.

— Au fait, à propos d'enfance, dit le premier fils, les gens de votre espèce, dans mon enfance, je les tuais sur place. Au lance-pierres.

- Pourquoi ça ? demanda gaiement le second fils de l'illustre père.

— Ce sont les dures lois de la vie. Ou, pour le dire brièvement, la vie nous dicte ses dures lois. Pourquoi êtes-vous entré dans le cabinet ? Vous ne vous étiez donc pas aperçu que le président n'était pas seul ?

- Je pensais...

— Ah, vous pensiez ? Il vous arrive donc de penser ? Vous êtes un penseur. Quel est votre nom, penseur ? Spinoza ? Jean-Jacques Rousseau ? Marc Aurèle ?

Le rouquin se taisait, abattu par cette légitime mise en cause.

— Ça va, je vous pardonne. Vous pouvez rester en vie. Et maintenant, faisons connaissance. Qu'on le veuille ou non, nous voilà frères, et parenté oblige. Je m'appelle Ostap Bender. Peut-on également connaître votre nom d'origine ?

- Balaganov, se présenta le rouquin. Choura Balaganov.

— Je ne vous demande pas votre métier, dit courtoisement Bender, mais je le devine. Sûrement quelque chose d'ordre intellectuel ? Beaucoup de condamnations, cette année ?

— Deux, répondit Balaganov d'un air dégagé.

— Voilà qui n'est pas bien. Pourquoi vendez-vous votre âme immortelle ? On ne doit passer au tribunal. C'est un passe-temps vulgaire. Je parle de vols. Sans parler du fait que le vol est un péché – maman vous a certainement présenté cette doctrine durant votre enfance –, c'est une dépense inutile de force et d'énergie.

Ostap aurait continué un bon moment à exposer ses vues sur la vie si Balaganov ne l'avait pas interrompu.

— Regardez, dit-il en montrant les vertes profondeurs du *Boulevard des Jeunes Talents*. Vous voyez l'homme en chapeau de paille qui vient ?

— Je le vois, dit Ostap avec hauteur. Et alors ? C'est le gouverneur de Bornéo ?

— C'est Panikovski, fils du lieutenant Schmidt, dit Choura.

Dans l'allée ombragée de vénérables tilleuls avançait un citoyen plus tout jeune, d'une démarche penchant un peu de côté. Il avait sur la tête, incliné, un chapeau de paille dure aux bords cannelés. Son pantalon était si court qu'il laissait apparaître les cordons blancs de son caleçon. Sous la moustache du citoyen brillait, comme la lueur d'une cigarette, une dent en or.

— Quoi, encore un fils ? dit Ostap. Cela commence à devenir amusant.

Panikovski s'approcha du bâtiment abritant le Comité exécutif, décrivit d'un air pensif une espèce de huit près de l'entrée, prit à deux mains son chapeau par les bords et le replaça correctement sur sa tête, rajusta son veston et, avec un profond soupir, entra dans le bâtiment.

— Le lieutenant avait trois fils, observa Bender, deux ayant de l'esprit et le troisième idiot. Il faut le mettre en garde.

— Non, dit Balaganov. Qu'il apprenne à ne pas violer la convention, une autre fois.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de convention ?

— Attendez, je vous le dirai plus tard. Ça y est, il est entré !

— Je suis quelqu'un d'envieux, avoua Bender, mais là, il n'y a rien à envier. Vous n'avez jamais vu de corrida ? Allons en voir une.

Les enfants du lieutenant Schmidt, nouvellement amis, sortirent de l'angle de la bâtisse et s'approchèrent de la fenêtre du cabinet du président.

À travers la vitre sale et ternie, on voyait le président qui, assis, écrivait rapidement. Son visage était affligé, comme l'est celui de tous les gens en train d'écrire. Il leva soudain la tête. La porte s'ouvrit en grand et Panikovski fit son entrée. Serrant son chapeau contre son veston graisseux, il s'arrêta devant le bureau et remua longuement

ses lèvres épaisses. Après quoi le président sursauta sur sa chaise et ouvrit la bouche toute grande. Les deux amis entendirent un cri se prolonger.

« Tout le monde en arrière » fit Ostap en entraînant Balaganov. Ils coururent sur le boulevard et se cachèrent derrière un arbre.

— Chapeau bas, dit Ostap ; découvrez-vous. La levée du corps va avoir lieu.

Il ne s'était pas trompé. Les éclats et les modulations de la voix du président n'avaient pas encore eu le temps de s'apaiser qu'apparurent au portail du bâtiment deux employés costauds portant Panikovski, l'un le tenant par les bras et l'autre par les pieds.

— Les restes du défunt furent portés par ses proches et ses amis, commenta Ostap.

Les deux employés firent sortir sur le perron le troisième et stupide fils du lieutenant Schmidt et se mirent sans hâte à balancer son corps. Se laissant faire en silence, Panikovski regardait le bleu du ciel.

— Après une brève cérémonie civile... commença Ostap.

Au même instant, les deux employés, ayant imprimé au corps de Panikovski une oscillation suffisamment ample et assurant son inertie, le jetèrent dans la rue.

— ... le corps fut livré à la terre, acheva Bender.

Tel un crapaud, Panikovski chut lourdement au sol. Il se releva rapidement et s'enfuit sur le *Boulevard des Jeunes Talents* à une vitesse incroyable, avec une gîte encore plus marquée que précédemment.

— Et maintenant, proféra Ostap, racontez-moi de quelle façon cette saleté a violé la convention, et de quelle convention il s'agissait.

Notice synthétique

L'histoire se passe en 1928, après la NEP et juste avant le Grand Tournant de la collectivisation de 1929.

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Nouvelle_politique_%C3%A9conomique#:~:text=La%20Nouvelle%20politique%20%C3%A9conomique%20\(NEP,qui%20introduit%20une%20lib%C3%A9ralisation%20%C3%A9conomique.](https://fr.wikipedia.org/wiki/Nouvelle_politique_%C3%A9conomique#:~:text=La%20Nouvelle%20politique%20%C3%A9conomique%20(NEP,qui%20introduit%20une%20lib%C3%A9ralisation%20%C3%A9conomique.)

Mais il y a des retours en arrière, ainsi que des allusions très dangereuses, rajoutées en 1933, à ce qui se passe au début des années trente.

L'affirmation stupide du début parodie les slogans trouvés dans la presse. Le texte est truffé d'allusion à des campagnes en cours, par exemple celle pour le soja, ou celle qui concernait le piètre sort des ouvriers du textile.

Le nom de la ville, Arbatov, est bien sûr imaginaire.

L'église a depuis longtemps cessé de servir de lieu de culte – les cloches ont été jetées à bas des clochers, quand le bâtiment lui-même n'a pas été dynamité, pratique reprise sous Khrouchtchiov, voir la nouvelle Un costaud de V. Choukchine, sur ce blog – d'où les légumes qu'on entrepose dans sa cave. S'ensuit une allusion au samogone, terrible alcool distillé clandestinement à partir de pommes de terre. « Saint-Sauveur des patates » renvoie plaisamment à la cathédrale Saint-Sauveur sur le sang versé de Saint-Pétersbourg.

Les demoiselles sur les bancs lisent des nullités, brillant résultat des politiques de « littérature prolétarienne » bêtement soutenues par Maïakovski, celui-là même qui dénigrait à haute voix Anna Akhmatova tout en lisant ses vers en cachette (témoignage de Lili Brik). Lassé de « rouler sur sa propre gorge » et consterné par ce qu'il était devenu (témoignage de Iouri Annenkov in Journal de mes rencontres), le poète s'est suicidé un an avant la parution du Veau d'or...

La figue - ou nique, mais ce terme est affadi, de nos jours – est un geste obscène : le pouce entre l'index et le majeur. L'expression est toujours utilisée en russe.

L'usine de chaussures Skorokhod, à Saint-Pétersbourg, remontait à 1882. Elle avait changé de nom en 1922, renommée en l'honneur d'un bolchevik local tué par les Socialistes-Révolutionnaires en 1919.

Héros mythique de la révolution de 1905, le lieutenant Piotr Schmidt avait dirigé l'insurrection des marins du croiseur-cuirassé Otchakov en novembre à Sébastopol et fut fusillé quatre mois plus tard. Il avait été arrêté avec son fils Ievguiéni, âgé de seize ans - donc pas du tout le mioche évoqué par Ostap Bender, lui-même né au début du siècle, si l'on en croit Les douze chaises. Les bolcheviks lui avaient, en 1917, accordé le droit de s'appeler Schmidt-Otchakovski en souvenir de la mutinerie dirigée par son père. Pas de chance, le fiston alla rejoindre les troupes de Wrangel, puis émigra et fit paraître un livre très antisoviétique en 1926. Livre bien entendu interdit en URSS, où l'on continua à évoquer mystérieusement le « fils du lieutenant Schmidt ». Il mourut dans la misère à Paris à la fin de 1951. Sa mère était une prostituée que Piotr Schmidt avait épousée dans un mouvement très dostoïevskien. On peut encore signaler que Schmidt était sujet à des crises d'épilepsie, ce à quoi il est fait allusion dans une inquiétude formulée par le président du Comité exécutif.

La Direction des Affaires Scientifiques était rattachée au Commissariat du peuple à l'Instruction publique. Elle sera bientôt démantelée.

« Un désagrément en chemin. Il ne me reste plus un kopeck. » reprend le texte de l'acte IV du Revizor de Gogol.

L'épisode des deux frères se retrouvant renvoie peut-être à un passage de Don Quichotte. De même, ce que dit Ostap au sujet des deux frères intelligents et du troisième stupide rappelle le début de certains contes russes. Signalons enfin que Choura est le diminutif d'Alexandre.

Chapitre 2

Les trente fils du lieutenant Schmidt

La matinée épineuse prit fin. Sans s'être concertés, Bender et Balaganov quittèrent en vitesse les parages du Comité exécutif. Dans la rue principale, on transportait un long rail bleu sur de larges essieux campagnards. Cela faisait dans la grande rue un tel bruit, une telle chanson, que le charretier, dans sa salopette de grosse toile de pêcheur, avait l'air de convoier non pas un rail, mais une assourdissante note de musique. Le soleil forçait la vitrine d'un magasin de matériel pédagogique dans lequel, au-dessus de globes terrestres, de crânes et d'un joyeux foie d'ivrogne en carton, s'étreignaient deux squelettes. Dans la pauvre fenêtre d'un atelier de timbres et de cachets, c'étaient des plaques émaillées qui tenaient le plus de place, portant les inscriptions : « Fermé à l'heure du déjeuner », « Pause déjeuner de 14 à 15 heures », « Fermé pour la pause déjeuner », ou encore simplement « Fermé », « Le magasin est fermé » et enfin une plaque noire fondamentale portant en lettres d'or : « Fermé pour cause d'inventaire ». Ces textes catégoriques étaient visiblement les plus demandés à Arbatov. Pour toutes les autres circonstances de la vie, l'atelier de timbres et de cachets avait pour seule réponse une petite plaque bleue : « Infirmière de garde ».

Se présentèrent ensuite, à la file, trois magasins d'instruments à vent, de mandolines et de balalaïkas-contrebasses. Des trompettes de cuivre aux lueurs canailles reposaient sur des présentoirs étagés tendus de percaline rouge. L'hélicon-basse était particulièrement beau. Il était si puissant, il se chauffait si paresseusement au soleil, enroulé en anneau, qu'il aurait mieux été à sa place, non dans une vitrine mais au zoo de la capitale, quelque part entre l'éléphant et le python. Et les parents lui auraient amené leurs enfants le dimanche en disant : « Mon petit, voici le pavillon de l'hélicon. L'hélicon dort, à présent. Mais lorsqu'il se réveillera, il se mettra à tous les coups à barrir. » Et les enfants auraient ouvert de grands yeux émerveillés en regardant l'incroyable cuivre.

À un autre moment, Bender aurait accordé de l'attention aux balalaïkas fraîchement taillées, grandes comme des izbas, ainsi qu'aux disques de gramophone déformés par la

chaleur du soleil et aux tambours de pionniers, dont la coloration crâne suggérait que *la balle est sotté, quand la baïonnette est brave*, mais il n'avait pas la tête à ça, il avait faim.

— Bien entendu, sur le plan financier, vous êtes au bord de l'abîme ? demanda-t-il à Balaganov.

— C'est d'argent que vous parlez ? dit Choura. Cela fait une semaine entière que je suis sans le sou.

— Dans ce cas, jeune homme, vous allez mal finir, dit Ostap d'un ton édifiant. Le gouffre financier est le plus profond des gouffres, on peut y tomber toute sa vie. Bon, ça va, ne soyez pas désolé. J'ai tout de même emporté dans mon bec trois coupons-repas. Le président du Comité exécutif m'avait tout de suite pris en affection.

Mais les jeunes frères ne purent profiter de la bonté du premier responsable de la ville. Un grand cadenas recouvert soit de rouille, soit de bouillie de sarrasin, pendait aux portes de la cantine « L'ancien ami de l'estomac ».

— Évidemment, dit Ostap avec amertume. La cantine est fermée à jamais pour cause d'inventaire des escalopes. Il va falloir donner nos corps en pâture aux restaurateurs privés.

— Les restaurateurs privés aiment qu'on paye en liquide, objecta Balaganov d'une voix sourde.

— Allez, allez, je ne vais pas vous faire souffrir. Le président a fait tomber sur moi une pluie d'or d'un total de huit roubles. Mais dites-vous bien, mon cher Choura, que je n'ai pas l'intention de vous nourrir gratuitement. Pour chaque vitamine que je vous donnerai à manger, j'exigerai de vous une quantité de menus services.

Il ne se trouva cependant pas de secteur privé à Arbatov, et les deux frères déjeunèrent dans un jardin coopératif, où des affiches informaient tout spécialement les citoyens de la dernière innovation à Arbatov dans le domaine de l'alimentation populaire :

LA BIÈRE N'EST VENDUE QU'AUX SYNDIQUÉS

— Contentons-nous de kvas, dit Balaganov.

— D'autant, ajouta Ostap, que les kvas locaux sont fabriqués par des producteurs privés sympathisant avec le pouvoir soviétique. Et maintenant, racontez-moi de quoi s'est rendu coupable ce coupe-jarrets de Panikovski. J'aime les récits de petites filouteries.

Rassasié, Balaganov regarda son sauveur avec gratitude et commença son récit. Lequel dura deux heures et contenait des informations extraordinairement intéressantes.

Dans tous les domaines de l'activité humaine, l'offre et la demande de travail sont réglées par des institutions particulières. Un acteur ne partira à Omsk qu'en sachant pertinemment qu'il n'a pas à y craindre de concurrence et qu'il n'y a pas là-bas d'autre prétendant au rôle d'amant sans passion ou de valet annonçant que le dîner est servi. Le syndicat des cheminots exerce sa tutelle sur les employés du chemin de fer, ses comités locaux prennent soin d'annoncer dans les journaux que les bagagistes au chômage ne peuvent pas espérer se faire embaucher entre Syzran et Viazma, ou que le réseau d'Asie

Centrale recherche quatre femmes gardes-barrières. Un expert en marchandises place une annonce dans un journal, et le pays entier apprend qu'un expert en marchandises ayant dix ans d'ancienneté désire, pour raison familiale, quitter Moscou pour la province.

Tout est bien réglé, coule comme une rivière dans un lit bien dégagé, circule en pleine conformité avec la loi et sous sa protection.

Un seul marché se trouvait en plein chaos : celui d'une catégorie spéciale d'escrocs se disant les enfants du lieutenant Schmidt. La corporation des enfants du lieutenant était en proie à l'anarchie. Ils n'arrivaient pas à retirer de leur activité les avantages que pouvaient incontestablement leur apporter leurs relations éphémères avec les gérants, les administrateurs et les militants, gens pour la plupart étonnamment crédules.

Quémendant et extorquant par tout le pays, se promènent de faux petits-fils de Karl Marx, d'inexistants neveux de Friedrich Engels, des frères de Lounatcharski, des cousines de Clara Zetkin ou, au pire, des descendants du célèbre prince anarchiste Kropotkine.

De Minsk au détroit de Behring et de Nakhitchévan sur l'Araxe à la Terre François-Joseph, toute une parentèle de gens illustres entrent dans les sièges de Comités exécutifs, débarquent sur les quais des gares et roulent en fiacre en arborant un air soucieux. Ils se hâtent. Ils ont du pain sur la planche.

Arriva un moment où cette offre de parents dépassa la demande, et ce marché original connut la dépression. La nécessité de réformes se fit sentir. Les petits-fils de Karl Marx réglementèrent peu à peu leur activité, de même que les descendants de Kropotkine, d'Engels et les autres, à l'exception de l'exubérante corporation des enfants du lieutenant Schmidt, laquelle demeura éternellement dans l'anarchie, à l'instar de la Diète polonaise. S'avérant grossiers, avides et rebelles, les enfants du lieutenant s'empêchaient mutuellement d'engranger.

Choura Balaganov, qui se considérait comme le fils premier-né du lieutenant, s'inquiéta pour de bon de la concurrence qui s'était formée. Il lui arrivait de plus en plus souvent de se heurter à des collègues de la corporation gâchant complètement la fertile campagne ukrainienne et les stations thermales des hauteurs du Caucase, où il avait l'habitude de travailler de façon lucrative.

— Et vous avez pris peur en voyant les difficultés croissantes ? le railla Ostap.

Mais Balaganov ne remarqua pas l'ironie. Sirotant son kvas mauve, il poursuivit sa narration.

Il n'y avait qu'une issue à cette situation tendue : tenir une conférence. Balaganov travailla tout un hiver à sa convocation. Il correspondit avec ceux de ses concurrents qu'il connaissait personnellement. Il fit transmettre aux autres des invitations par les petits-fils de Marx rencontrés en chemin. Et voici qu'enfin, au début du printemps 1928, presque tous les enfants connus du lieutenant Schmidt se réunirent dans une taverne de Moscou, près de la tour Soukhariev. Le quorum était largement atteint : le lieutenant Schmidt se trouvait avoir trente fils, d'un âge allant de dix-huit à cinquante-deux ans, plus quatre filles, toutes les quatre stupides, âgées et laides.

Dans une courte allocution préliminaire, Balaganov exprima l'espoir que les frères arriveraient à s'entendre et finiraient par élaborer une convention dont la vie elle-même dictait la nécessité.

Le projet de Balaganov prévoyait de diviser la totalité de l'Union des Républiques en trente-quatre secteurs d'exploitation, correspondant au nombre des présents. Chaque enfant du lieutenant aurait pour longtemps la jouissance exclusive d'un secteur. Aucun membre de la corporation n'aurait le droit de passer la frontière et d'envahir le domaine d'un autre pour y faire des affaires.

Personne n'éleva d'objection à l'encontre des nouveaux principes de travail, en dehors de Panikovski qui déclara ne pas avoir besoin de convention pour vivre. Cependant, des scènes hideuses se déroulèrent lors du partage du pays. Les Hautes Parties Contractantes se prirent de bec dès le début, et ne s'adressèrent plus la parole qu'en y ajoutant des épithètes malsonnantes.

Toute cette discussion provenait du partage et de l'attribution des secteurs.

Personne ne voulait des centres universitaires. Personne n'avait besoin de Moscou, de Léninegrad ou de Kharkov, coins trop expérimentés. À l'unanimité, tout le monde renonçait à la République des Allemands de la Volga.

— Eh bien quoi, serait-ce vraiment une si mauvaise République ? demandait naïvement Balaganov. Il me semble que c'est un bon endroit. Gens cultivés, les Allemands ne peuvent pas nous refuser leur aide !

— On connaît ça ! criaient dans leur émoi les enfants du lieutenant. Rien à attendre des Allemands !

Visiblement, plus d'un participant s'était retrouvé en prison chez les suspicieux colons allemands.

Enfouis dans les sables, les lointains territoires asiatiques jouissaient également d'une très mauvaise réputation. On leur reprochait leur ignorance de la personnalité du lieutenant Schmidt

— Pas si bête ! glapissait Panikovski. Donnez-moi le plateau de Russie Centrale et je signe la convention.

— Quoi ? Tout le plateau ? fit Balaganov. Tu ne veux pas aussi Méliopol ? Ou Bobrouïsk ?

À ce nom, Bobrouïsk, un gémissement douloureux parcourut toute l'assemblée. Chacun était prêt à partir séance tenante à Bobrouïsk, qu'on tenait pour un endroit magnifique et un centre intellectuel.

— Bon, pas le plateau tout entier, insista l'avidé Panikovski. La moitié, au moins. Je suis tout de même père de famille, j'ai deux familles.

Mais on ne lui donna même pas la moitié.

Après de longs cris, il fut décidé de procéder par tirage au sort. Trente-quatre petits bouts de papier furent découpés, chacun d'eux portant un nom géographique. La fertile Koursk et la douteuse Kherson, la peu défrichée Minoussinsk comme la ville, quasiment sans espoir, d'Achkhabad, Kiev, Petrozavodsk et Tchita – attendant chacune leur patron, toutes les Républiques et toutes les régions étaient couchées dans la chapka à oreillettes en peau de lièvre de quelqu'un.

De joyeuses exclamations, de sourds gémissements et des jurons accompagnaient le tirage au sort.

La mauvaise étoile de Panikovski exerça son influence sur l'issue du tirage, il reçut en partage la région de la Volga. Hors de lui, Il se rallia rageusement à la convention.

— J'y partirai, cria-t-il, mais je vous préviens : si j'y suis mal accueilli, je violerai la convention et franchirai la frontière !

Balaganov, qui avait reçu le secteur en or d'Arbatov, contigu à celui des Allemands de la Volga, s'alarma et déclara qu'il ne tolérerait pas de violation des normes d'exploitation.

D'une façon ou d'une autre, tout se trouva réglé, après quoi les trente fils et les quatre filles du lieutenant Schmidt partirent vers leur secteur de travail.

— Et vous avez vu vous-même, Bender, cette saleté violer la convention, dit Choura en achevant son récit. Cela faisait longtemps qu'il rampait dans mon secteur, mais je n'arrivais pas à l'attraper jusque-là.

Contrairement aux attentes du narrateur, la mauvaise action de Panikovski ne suscitait pas la réprobation d'Ostap. Vautré sur sa chaise, Bender regardait nonchalamment devant lui.

Sur le haut mur du fond de la cantine en plein air étaient dessinés des arbres au feuillage épais, droits comme sur une illustration de chrestomathie. De vrais arbres, il n'y en avait pas dans le jardin, mais l'ombre tombant du mur donnait une fraîcheur vivifiante et satisfaisait entièrement les citoyens. Citoyens qui étaient tous membres du syndicat, puisqu'ils ne buaient que de la bière, sans rien manger par ailleurs.

Ahanant et pétaradant sans arrêt, une automobile verte s'approcha du portail d'entrée ; une portière portait l'inscription suivante, en lettres blanches et en demi-cercle : « Hé, je vous emmène faire un tour ! », avec, en-dessous, les conditions pour faire une promenade dans cette joyeuse voiture : Trois roubles l'heure, course à débattre. Mais il n'y avait pas de passager à l'intérieur.

Le public du jardin se mit à chuchoter avec inquiétude. Le chauffeur resta cinq ou six minutes à regarder d'un air implorant à travers les grilles du jardin et, ayant visiblement perdu tout espoir de dégoter un client, cria pour provoquer l'intérêt :

— Le taxi est libre ! Prenez place, je vous en prie !

Mais aucun des citoyens présents n'exprima le désir de monter dans la voiture « Hé, je vous emmène faire un tour ! ». Et l'invitation du chauffeur eut même un étrange effet sur eux. Ils baissèrent la tête en s'efforçant de ne regarder du côté de la voiture. Le chauffeur hocha la tête et s'éloigna lentement dans son véhicule. Les Arbatoviens le suivirent

tristement du regard. Cinq minutes plus tard, l'automobile verte repassa en trombe devant le jardin dans l'autre sens. Le chauffeur sautillait sur son siège et criait quelque chose d'indistinct. La voiture était toujours aussi vide.

Ostap l'accompagna du regard et dit :

— Voilà, Balaganov, vous êtes un gandin sans cervelle. Ne vous vexez pas. Je veux seulement indiquer par là votre place au soleil.

— Allez au diable ! dit grossièrement Balaganov.

— Vous vous vexez quand même ? Ainsi, selon vous, la place de fils de lieutenant n'est pas celle d'un gandin sans cervelle ?

— Mais vous êtes vous-même un fils du lieutenant Schmidt ! s'écria Balaganov.

— Vous êtes un gandin sans cervelle, répéta Ostap. Il en était de même de votre père, et il en sera de même de vos enfants. Gamin ! Ce qui s'est passé ce matin n'est même pas un épisode, ce n'est qu'un pur hasard, un caprice d'artiste. Un gentleman à la recherche d'un billet de dix roubles. Tenter la chance de façon aussi risquée n'est pas dans mon caractère. Seigneur, en voilà un métier ! Fils du lieutenant Schmidt ! Bon, un an ou deux, soit. Et ensuite ? Ensuite, on reconnaîtra vos boucles rousses et on se mettra tout simplement à vous taper dessus.

— Alors, que faire ? s'inquiéta Balaganov. Comment gagner son pain quotidien ?

— Il faut faire travailler sa tête, dit Ostap d'un ton sévère. Moi, par exemple, ce sont mes idées qui me nourrissent. Je ne tends pas la patte pour recevoir d'un Comité exécutif un pauvre rouble. J'ai des vues plus larges. Je constate que vous aimez l'argent de façon désintéressée. Dites-moi la somme qui vous plairait.

— Cinq mille, répondit vite Balaganov.

— Par mois ?

— Par an.

— Alors nos routes se séparent. Il me faut cinq cent mille roubles. D'un seul coup, si c'est possible, pas en plusieurs fois.

— Peut-être tout de même que vous accepteriez en plusieurs fois ? demanda avec rancune Balaganov.

Ostap regarda attentivement son interlocuteur et répondit avec le plus grand sérieux :

— J'accepterais. Mais j'en ai besoin d'un seul coup.

Balaganov aurait bien ironisé encore sur cette phrase mais, ayant levé les yeux sur Ostap, il s'arrêta net. C'était un athlète au profil de médaille qui était assis à côté de lui. Sa gorge portait en travers une mince cicatrice blanche. Une gaieté menaçante brillait dans ses yeux.

Balaganov ressentit soudain une envie irrépressible de se mettre au garde-à-vous. Il eut même envie de tousoter, comme c'est le cas lorsqu'un cadre intermédiaire discute avec un camarade très haut placé. Ayant effectivement tousoté, il demanda avec embarras :

— Pourquoi donc vous faut-il tant d'argent... et d'un seul coup ?

— Il m'en faut davantage, en fait, dit Ostap. Cinq cent mille, c'est pour moi le minimum, un préliminaire de cinq cent mille roubles en espèces sonnantes et trébuchantes. Je veux partir, camarade Choura, partir très loin, à Rio de Janeiro.

— Vous avez de la famille là-bas ? demanda Balaganov.

— J'ai la tête de quelqu'un ayant de la famille, par hasard ?

— Non, mais je...

— Je n'ai pas de famille, camarade Choura, je suis seul au monde. J'avais un père, ressortissant turc, mais il est mort il y a longtemps, dans d'affreuses convulsions. Il ne s'agit pas de cela. Je veux aller à Rio de Janeiro depuis mon enfance. Bien sûr, vous ne savez même pas que cette ville existe.

Balaganov hocha tristement la tête. Comme foyers culturels dans le monde, il ne connaissait, en dehors de Moscou, que Kiev, Méliopol et Jmérinka. D'ailleurs, pour lui, la terre était plate.

Ostap jeta sur la table une page arrachée à un livre.

— Je l'ai découpée dans la *Petite Encyclopédie soviétique*. Voici ce qui y est écrit à propos de Rio de Janeiro : « Un million trois cent soixante mille habitants... un grand nombre de mulâtres... près d'une vaste baie donnant sur l'océan Atlantique... » Ah, voilà ! « Pour la richesse des magasins et la splendeur des bâtiments, les rues principales de la ville ne le cèdent en rien aux premières villes du monde. » Vous vous rendez compte, Choura ? Ne le cèdent en rien ! Les mulâtres, la baie, l'exportation du café, on peut dire le dumping du café, le charleston sous le titre « Ma copine a rien qu'un petit machin » et... on n'en finirait pas ! Vous voyez vous-même de quoi il retourne. Un million et demi de gens, et tous en pantalon blanc. Je veux m'en aller d'ici. J'ai depuis un an un très grave désaccord avec le pouvoir soviétique. Il veut édifier le socialisme, pas moi. Cela m'ennuie, d'édifier le socialisme. Vous voyez à présent pourquoi il me faut tant d'argent ?

— Et où allez-vous trouver cinq cent mille roubles ? demanda à voix basse Balaganov.

— N'importe où, répondit Ostap. Indiquez-moi seulement un homme riche, et je lui prendrai son argent.

— Par quel moyen ? En l'assassinant ? demanda tout bas Balaganov, en regardant du côté des tables voisines, où des Arbatoviens portaient des toasts en levant leurs flûtes.

— Vous savez, dit Ostap, vous n'auriez pas dû faire signer la convention dite de Soukhariev. Cet effort intellectuel vous a visiblement épuisé. Vous devenez de plus en plus bête. Retenez qu'Ostap Bender n'a jamais tué personne. C'est lui qu'on a voulu tuer,

naguère. Mais lui, il est sans tache devant la loi. Certes, je ne suis pas un chérubin. Je n'ai pas d'ailes, mais je respecte le Code pénal. C'est ma faiblesse.

— Alors comment vous y prendrez-vous pour lui prendre son argent ?

— Comment je m'y prendrai ? Le genre d'appropriation ou de vol dépend des circonstances. J'ai personnellement quatre cents moyens relativement honnêtes de m'approprier de l'argent. Mais il ne s'agit pas ici des moyens. Le problème, c'est qu'il n'y a pas à l'heure actuelle de gens riches. C'est toute l'horreur de ma situation. Un autre, bien sûr, se jetterait sur quelque administration publique sans défense, mais ce n'est pas dans mes principes. Vous connaissez déjà mon respect pour le Code pénal. Il est inopportun de dévaliser la collectivité. Donnez-moi un individu un peu plus riche que les autres. Seulement, il n'y en a pas.

— Que dites-vous là ? s'écria Balaganov. Il y a des gens très riches.

— Et vous en connaissez ? répliqua sur-le-champ Ostap. Vous pouvez me donner le nom et l'adresse exacte d'un seul millionnaire soviétique ? Bien sûr qu'il y en a, il doit y en avoir. Du moment que du papier-monnaie circule dans le pays, il doit y avoir des gens qui en ont beaucoup. Mais le moyen de dénicher un pareil roublard ?

Ostap poussa même un soupir. Visiblement, il en rêvait depuis longtemps, de son richard, et cela le mettait en émoi.

— Comme il doit être agréable, dit-il rêveusement, de travailler avec un millionnaire légalement déclaré, dans un État bourgeois bien organisé, aux vieilles traditions capitalistes... Le millionnaire est là-bas une figure populaire. On connaît son adresse. Il habite un hôtel particulier, quelque part à Rio de Janeiro. On peut aller le voir, il reçoit, et, à peine dans le vestibule et après les premières salutations, hop, on le dépouille. Et tout cela, notez bien, dans les formes, poliment : « *Hello Sir*, pas de panique. Je dois vous ennuyer un peu. *All wright*. Et voilà. » De façon civilisée ! Qu'il y a-t-il de plus simple ? Un gentleman fait son petit business dans un monde de gentlemen. Il faut juste éviter de tirer un coup de feu dans le lustre, c'est superflu. Tandis que chez nous... Mon Dieu, mon Dieu ! ... Nous vivons dans un pays où il fait si froid ! Chez nous, tout est caché, souterrain. Même le Commissariat du peuple aux Finances, avec son appareil fiscal surpuissant n'arrive pas à dénicher un millionnaire soviétique, et celui-ci se trouve peut-être ici, dans ce jardin d'été, comme on dit, à une table voisine, en train de boire de la bière « *Tip-Top* » à quarante kopecks. Voilà qui est vexant !

— Vous pensez donc, demanda Balaganov au bout d'un moment, que si un tel millionnaire caché venait à être déniché, alors...

— N'en dites pas plus. Je sais ce que voulez dire. Non, vous n'y êtes pas du tout. Je n'irai pas l'étouffer sous un oreiller ou lui tirer dans la tête un coup de revolver Nagant en acier oxydé. Il ne se produira aucune idiotie. Ah, trouver un tel individu ! Je le vois d'ici m'apporter son argent sur une soucoupe à liseré bleu.

— C'est très bien. Balaganov eut un sourire faussement confiant. Cinq cent mille roubles sur une soucoupe à liseré bleu.

Il se leva et se mit à tourner autour de la table. Il faisait claquer sa langue d'un air plaintif, s'arrêtait, ouvrait la bouche comme pour dire quelque chose, mais rien ne sortait

et il se rasseyait, pour se relever juste après. Ostap observait ses évolutions d'un air indifférent.

— Il l'apportera lui-même ? demanda tout à coup Balaganov d'une voix grinçante. Sur une soucoupe ? Et s'il ne le fait pas ? Et c'est où, Rio de Janeiro ? C'est loin ? C'est impossible, que tout le monde y soit en pantalon blanc. Laissez tomber ça, Bender. Avec cinq cent mille roubles, on peut vivre très bien y compris chez nous.

— Assurément, assurément, fit gaiement Ostap. On peut vivre. Mais ne vous agitez donc pas sans motif. Nous n'avons pas les cinq cent mille roubles.

Sur le front serein, non encore creusé de sillons, de Balaganov apparut une ride profonde. Il regarda Ostap avec hésitation et articula :

— Je connais un tel millionnaire.

Toute gaieté disparut en un instant chez Bender. Son visage se durcit aussitôt, reprenant son profil de médaille.

— Allez, allez, fit-il. Je ne donne que le samedi, inutile de raconter des bobards.

— Ma parole, *monsieur* Bender...

— Écoutez, Choura, si vous êtes passé définitivement au français, ne m'appelez pas *monsieur*, mais *citoyen*. Au fait, l'adresse de votre millionnaire ?

— Il vit à Tchernomorsk.

— Évidemment. Je le savais. Tchernomorsk ! Là-bas, même avant la guerre, on appelait millionnaire celui qui possédait dix mille roubles. Alors maintenant... j'imagine ce qu'il en est ! Non, tout ça est absurde !

— Mais non, laissez-moi parler. C'est un véritable millionnaire. Voyez-vous, Bender, il m'est arrivé récemment d'être emprisonné dans le coin...

Dix minutes plus tard, les *frères de lait* quittèrent le jardin d'été coopératif où l'on servait de la bière. Le Grand Combinateur se sentait comme un chirurgien qu'attend une opération très grave. Tout est prêt. Les serviettes et les bandes cuisent dans les autoclaves, l'infirmière en toge blanche se déplace silencieusement sur le carrelage, le nickel des instruments et la faïence des récipients brillent, le malade gît sur la table de verre, les yeux révulsés fixant avec langueur le plafond, une odeur de chewing-gum allemand flotte dans l'air particulièrement chauffé. Les mains bien écartées, le chirurgien s'approche du billard, prend des mains de son assistant la lame stérilisée et dit d'un ton sec au malade : « Bien monsieur, retirez votre burnous. »

— C'est toujours comme ça, avec moi, dit Bender, les yeux pétillants ; je dois entreprendre une affaire valant des millions en manquant de façon palpable de papier-monnaie. Tout mon capital, le fixe, le roulement et la réserve, se monte à cinq roubles... Comment avez-vous dit qu'il s'appelait, votre millionnaire clandestin ?

— Koreïko, répondit Balaganov.

— Ah oui, Koreïko. Un nom exquis. Et vous affirmez que personne n'est au courant de ses millions.

— Personne, à part moi et Proujanski. Mais Proujanski, je vous l'ai dit, est en prison, il a encore trois ans à tirer. Si vous l'aviez vu s'affliger et pleurer quand je suis sorti ! Il se disait visiblement qu'il n'aurait pas dû me parler de Koreïko.

— Qu'il vous ait révélé son secret n'est rien. Ce n'est pas cela qui l'affligeait et le faisait pleurer. Il pressentait sûrement que vous me raconteriez toute l'histoire. Ce qui représente bien une perte sèche pour le pauvre Proujanski. Le temps que Proujanski sorte de prison, Koreïko n'aura plus, pour se consoler, que le proverbe : « Pauvreté n'est pas vice ».

Ostap ôta sa casquette estivale et l'agita en l'air en demandant :

— J'ai des cheveux blancs ?

Balaganov rentra le ventre, écarta la pointe de ses pieds de la largeur d'une crosse de fusil et répondit comme un soldat en première ligne :

— Absolument aucun !

— Eh bien, j'en aurai. De grandes batailles nous attendent. Vous aussi, Balaganov, vous allez grisonner.

Balaganov partit soudain d'un petit rire idiot :

— Comment dites-vous ? Il nous apportera lui-même l'argent sur une soucoupe à liseré bleu ?

— À moi sur une soucoupe, dit Ostap, et à vous sur une petite assiette.

— Et comment est-ce, Rio de Janeiro ? Moi aussi, j'ai envie de porter un pantalon blanc.

— Rio de Janeiro, c'est le rêve de cristal de mon enfance, répondit sévèrement le Grand Combinateur, n'en approchez pas les pattes. Allons au fait. Envoyez des troupes à ma disposition. Que des unités se trouvent à Tchernomorsk dans les plus brefs délais. Tout le monde en tenue. En avant la musique ! C'est moi qui vais commander la parade !

L'histoire des baïonnettes est une allusion à la vieille doctrine de primauté de l'arme blanche, due à Souvorov, bien sûr dépassée. On peut aussi y voir une moquerie à l'adresse de Tchapaïev et autres héros de la guerre civile.

Les affiches dans le jardin coopératif sont une allusion depuis que, la NEP se terminant, la chasse aux commerçants privés a commencé et les biens de consommation se sont brusquement raréfiés.

Syzran et Viazma : allusion dangereusement rajoutée en 1933 aux zones connaissant des révoltes paysannes, que le train traversait sans s'arrêter. Penser aussi aux gares gardées par l'armée, voir Tout passe, de Vassili Grossman.

Il semble que le quadrillage du territoire par la mafia soviétique de l'époque soit une réalité, d'après un article d'un journal de l'époque brejnévienne.

Le passage, ainsi que les allusions dans la suite, concernant les Allemands de la Volga fut retiré des éditions à l'été 1941...

La cicatrice sur la gorge d'Ostap est la première allusion au meurtre dont il avait été victime à la fin des Douze Chaises, avant que les auteurs ne choisissent de le ressusciter. De même, se profile le tournant par rapport aux Douze Chaises : dans ce premier récit, Ostap filoutait le pouvoir soviétique en profitant des trous dans le filet. Il a maintenant d'autres vues : il veut émigrer.

L'origine « turque » d'Ostap Bender est sans doute un masque : il est tout bonnement juif, comme le voleur Bénia Krik des Contes d'Odessa d'Isaac Babel.

D'après une note trouvée chez A. Préchac, la soucoupe à liseré bleu serait empruntée à des discours et articles de Lénine.

« Monsieur » et « Citoyen » ne sont pas en français dans le texte, ils sont transcrits. De même pour les quelques termes anglais.

De même que la Stargorod des Douze Chaises, Tchernomorsk (nom inventé par Cholem Aleikhem et signifiant : de la mer Noire) est un nom imaginaire. Les exagérations évoquées par Ostap renvoient à Odessa, la Marseille russe.

Remarquer enfin qu'à l'instar d'Arsène Lupin, Ostap Bender ne verse pas le sang. Il doit être vu avec sympathie par le lecteur. Comme il s'oppose au socialisme, c'est dangereux pour les auteurs. D'où des interruptions ultérieures de publication. En attendant, le rôle d'affreux sera tenu par Koreïko, qu'il nous reste à rencontrer...

Chapitre 3

Vous avez l'essence, nous avons les idées

Un an avant que Panikovski ne violât la convention en pénétrant dans le secteur d'exploitation d'un autre, la première automobile avait fait son apparition à Arbatov. Le père fondateur de cette industrie automobile était un chauffeur du nom de Kozlewicz.

La décision de commencer une nouvelle vie l'avait amené derrière un volant. Dans son ancienne vie, Adam Kozlewicz était un pécheur. Il allait d'infraction en infraction au regard du Code pénal de la RSFSR, et notamment de l'article 162 relatif au fait de s'emparer en secret de la propriété d'autrui (vol).

Cet article contient plus d'un paragraphe, mais Adam le pécheur ignorait le paragraphe A (vol sans usage de moyens techniques). Voilà qui était trop primitif pour lui. Le paragraphe D, puni d'une privation de liberté pouvant aller jusqu'à cinq ans, ne s'appliquait pas non plus à lui. Il n'aimait pas rester longtemps en prison. Et comme il était, depuis l'enfance, attiré par la technique, il s'adonnait de toute son âme au paragraphe B (appropriation en secret du bien d'autrui avec recours à des moyens techniques, ou bien répétée, ou encore avec entente préalable avec des tierces personnes, dans les gares, sur les débarcadères, à bord de bateaux à vapeur ou de trains, dans les hôtels).

Mais Kozlewicz n'avait pas de chance. Il se faisait prendre et quand il employait ses moyens techniques préférés, et quand il s'en passait. Il se faisait pincer dans les gares, sur les débarcadères, à bord de bateaux à vapeur et dans les hôtels. On l'appréhendait aussi dans les trains. Il se faisait attraper même lorsque, complètement désespéré, il recourait à une *entente préalable avec des tierces personnes*.

Ayant passé en tout quelque trois années en prison, Adam Kozlewicz en vint à se dire qu'il y avait moins d'inconvénients à faire fructifier de façon déclarée son propre bien qu'à s'approprier secrètement celui d'autrui. Cette idée apporta de l'apaisement à son âme agitée. Il se mua en prisonnier modèle, écrivant des vers accusateurs dans le journal de la prison *Le soleil se lève, le soleil se couche* et travaillant avec ardeur à l'atelier de mécanique de l'établissement. Le système pénitentiaire exerça sur lui une bonne influence. Kozlewicz, Adam Casimirovitch, quarante-six ans, né dans une famille paysanne de l'ex-district de Czeszochowa, célibataire, condamné à plusieurs reprises, ressortit de prison dans la peau d'un honnête homme.

Ayant travaillé deux ans dans un garage moscovite, il acheta d'occasion une automobile si vieille que seule la liquidation d'un musée de l'automobile pouvait expliquer son apparition sur le marché. Il fit l'acquisition de cette pièce rare pour cent quatre-vingt-dix roubles. Un même lot comprenait, allez savoir pourquoi, l'automobile et un palmier artificiel dans sa cuve verte. Il fallut donc acheter aussi le palmier. Ce dernier pouvait encore aller, mais il fallut pas mal bricoler, pour l'automobile : dénicher aux Puces les pièces manquantes, rafistoler les sièges et remplacer tout le système électrique. Le couronnement de ces réparations fut de repeindre la voiture en vert lézard. L'automobile était d'une race inconnue, mais Adam Casimirovitch soutenait que c'était une « Lorraine-Dietrich ». En guise de preuve, il accrocha au radiateur une plaque de cuivre portant cette marque de fabrique. Il ne restait plus qu'à faire avec elle le taxi privé, ce dont Kozlewicz rêvait depuis longtemps.

Le jour où Adam Casimirovitch s'apprêtait à présenter au monde son enfant, c'est-à-dire à le mettre sur le marché, se produisit un événement bien triste pour tous les chauffeurs privés. Faisant penser à des brownings, cent vingt petits taxis noirs de marque « Renault » arrivèrent à Moscou. Kozlewicz n'essaya même pas de rivaliser avec eux. Il mit le palmier en dépôt au bistrot des cochers « Versailles » et partit travailler en province.

Ignorant encore le transport automobile, Arbatov plut au chauffeur, qui décida de s'y établir pour toujours.

Adam Casimirovitch imagina avec quelle application, quelle joie et surtout quelle probité il allait faire le taxi. Il se voyait en service devant la gare tôt le matin, par un froid arctique, attendant le train de Moscou. Emmittoufflé dans une pelisse rousse en peau de vache, des lunettes d'aviateur remontées sur le front, il offre aimablement des cigarettes aux porteurs. Des cochers de fiacre, transis, se serrent quelque part derrière lui. Le froid les fait pleurer et ils secouent leurs grosses capes bleues. Mais voilà que la cloche de la gare sonne l'alarme. C'est une convocation, le train est arrivé. Les voyageurs sortent sur la place devant la gare et s'arrêtent, grimaçant de satisfaction, devant la voiture. Ils ne s'attendaient pas à ce que l'idée du taxi ait déjà atteint un coin perdu comme Arbatov. Klaxonnant, Kozlewicz emmène en trombe les voyageurs à la « Maison du paysan ».

Il a du travail pour toute la journée, tout le monde est content de jouir des services d'une voiture. Kozlewicz et sa fidèle « Lorraine-Dietrich » sont de tous les mariages, toutes les excursions et toutes les solennités en ville. Mais c'est l'été qu'il a le plus de travail. Tous les dimanches, des familles entières sortent de la ville et se promènent à bord de la voiture de Kozlewicz. Le rire stupide des gamins résonne, le vent arrache les écharpes et les rubans, les femmes babillent joyeusement, les pères de famille regardent avec respect le cuir couvrant le dos du chauffeur et demandent à ce dernier comment marche l'industrie automobile aux États-Unis d'Amérique du Nord : est-il vrai, notamment, que Ford s'achète chaque jour une nouvelle voiture ?

Tel était le tableau que Kozlewicz se faisait de sa nouvelle et féérique existence à Arbatov. Mais, en un temps très bref, la réalité fit s'écrouler le château en Espagne bâti par l'imagination d'Adam Casimirovitch, avec toutes ses tourelles, ses ponts-levis, ses girouettes et ses étendards.

L'horaire des chemins de fer commença par lui jouer un mauvais tour. Les trains express traversaient la gare d'Arbatov sans s'y arrêter, prenant en chemin les bâtons-pilotes et lançant le courrier urgent. Les trains mixtes ne passaient que deux fois par semaine. Ils amenaient des gens toujours plus insignifiants : des délégués de villages et des cordonniers porteurs de besaces, d'embauchoirs et de pétitions. En règle générale, les passagers des trains mixtes n'utilisaient pas de taxi. Il n'y avait ni excursions ni solennités, et Kozlewicz n'était pas invité aux noces. La coutume, à Arbatov, était de louer pour les processions nuptiales des charretiers qui entrelaçaient des roses en papier et des chrysanthèmes dans la crinière des chevaux, ce qui plaisait beaucoup aux parrains des noces.

Il y avait tout de même beaucoup de sorties à la campagne. Mais ces promenades n'étaient pas celles dont avait rêvé Adam Casimirovitch. Point d'enfants, ni d'écharpes frémissantes, ni de joyeux babil.

Le premier soir, à la faible lueur des réverbères à pétrole, quatre hommes s'approchèrent d'Adam Casimirovitch, qui avait en vain stationné toute la journée place du Sauveur-et-de-la-Coopérative. Ils passèrent un long moment à contempler en silence l'automobile. Puis l'un d'eux, un bossu, demanda avec hésitation :

— Tout le monde peut monter ?

— Tout le monde, répondit Kozlewicz étonné par la timidité des habitants d'Arbatov. C'est cinq roubles l'heure.

Les hommes se mirent à chuchoter entre eux. Au chauffeur parvinrent d'étranges soupirs et ces paroles : « Si nous faisons un tour, après la réunion, camarades ? Est-ce approprié ? Un rouble vingt-cinq par personne, ce n'est pas cher. Pourquoi ce ne serait pas approprié... ?

Et la vaste voiture reçut dans son giron tendu de calicot ses premiers Arbatoviens. Les passagers se turent quelques minutes, écrasés par la vitesse, l'odeur d'essence brûlante et le sifflement du vent. Puis, tourmentés d'un vague pressentiment, ils entonnèrent tout bas : « Rapides comme les flots sont les jours de notre vie ». Kozlewicz passa la troisième. Les contours sombres d'un magasin d'alimentation désaffecté défilèrent, et l'auto s'élança dans la campagne, sur la grand-route de la lune.

« Chaque jour nous rapproche de la tombe », fredonnaient les passagers avec langueur. Ils s'apitoyèrent sur eux-mêmes, se sentant humiliés de ne jamais avoir été à l'université. Ils chantèrent le refrain à pleine gorge : « Un petit verre chacun, un petit verre, tra-la-la, tra-la-la ».

— Stop ! cria soudain le bossu. Rebroussons chemin ! Je n'en peux plus.

En ville, les passagers prirent avec eux une quantité de petites bouteilles blanches, ainsi qu'une citoyenne aux larges épaules. Revenus dans la campagne, ils établirent un bivouac, soupèrent en buvant de la vodka puis, sans musique, dansèrent la polka « Coquette ».

Épuisé par son aventure nocturne, Kozlewicz somnola toute la journée derrière son volant, à sa place de stationnement. Le soir, la même compagnie se présenta, déjà éméchée ; ils prirent place dans la voiture et tournèrent toute la nuit autour de la ville. Ce fut la même chose le surlendemain. Sous le commandement du bossu, la joyeuse bande festoya la nuit deux semaines d'affilée. Les joies de l'automobile exercèrent une étrange influence sur les clients d'Adam Casimirovitch : leurs visages enflaient et blanchissaient dans l'obscurité, on aurait dit des oreillers ; un morceau de saucisson à moitié sorti de sa bouche, le bossu avait l'air d'un vampire.

Ils devinrent agités, se mettant parfois à pleurer au beau milieu de leur allégresse. Une fois, le bossu dégourdi amena en fiacre un sac de riz. On l'échangea à l'aube à la campagne contre de l'excellent samogone, et l'on ne revint pas en ville ce jour-là. Assis sur des meules, le quatuor scella par des libations son amitié avec les moujiks. Et la nuit, à la lueur des feux de camp allumés, ils pleurèrent encore plus douloureusement.

Le petit matin gris qui suivit, la coopérative ferroviaire « L'homme de la ligne », dont le bossu était le gérant et ses joyeux compagnons membres du conseil d'administration et de la commission de contrôle, ferma pour inventaire. Quels ne furent pas l'étonnement et

L'amertume des inspecteurs en ne trouvant au magasin ni farine, ni poivre, ni savon de ménage, ni baquets, ni tissu, ni riz. Étagères et comptoirs, casiers et cuveaux, tout était vide. On voyait seulement au beau milieu du magasin de gigantesques bottes de chasse à semelles de carton jaune de pointure quarante-neuf qui, posées par terre, se dressaient vers le plafond, et la caisse enregistreuse de marque « National », au buste nickelé couvert de boutons de différentes couleurs, qui luisait faiblement dans sa cage de verre. Et Kozlewicz reçut une convocation d'un juge d'instruction, il était cité à comparaître comme témoin dans l'affaire de la coopérative « L'homme de la ligne ».

Le bossu et ses amis ne réapparurent pas et la voiture verte chôma trois jours.

Tout comme les premiers, les nouveaux passagers se montrèrent sous le couvert de l'obscurité. Eux aussi commençaient par une innocente promenade, mais l'idée de la vodka naissait en eux alors que la voiture avait à peine fait un demi-kilomètre. Visiblement, les Arbatoviens ne concevaient pas qu'on pût utiliser l'automobile en restant sobre et prenaient la charrette automobile de Kozlewicz pour un repaire de débauche où l'on se devait de se conduire gaillardement en braillant des obscénités et en brûlant la chandelle par les deux bouts. Kozlewicz comprit alors seulement pourquoi les hommes qui passaient dans la journée à côté de son aire de stationnement échangeaient des clins d'œil et souriaient d'une drôle de façon.

Tout ça n'était pas du tout ce qu'avait imaginé Adam Casimirovitch. La nuit, ses phares allumés, il longeait en vitesse les bois des environs, entendant derrière lui le tapage et les hurlements des passagers ivres, et dans la journée, abruti par l'insomnie, il se retrouvait chez le juge d'instruction et y faisait des dépositions. Sans qu'on sût pourquoi, les Arbatoviens dépensaient sans compter... un argent qui n'était pas le leur, mais celui de l'État, de la collectivité et des coopératives. Et Kozlewicz se trouva malgré lui de nouveau précipité dans le gouffre du Code pénal, dans le monde du chapitre trois, lequel parle de façon édifiante de la prévarication.

Les procès débutèrent. Et dans chacun d'eux, Adam Casimirovitch était le témoin principal de l'accusation. Ses récits véridiques désarçonnaient les accusés qui, s'étouffant dans leurs larmes et leurs reniflements, avouaient tout. Il ruina un bon nombre d'organisations. Sa dernière victime fut la filiale locale d'une compagnie cinématographique régionale qui avait tourné à Arbatov le film historique *Stienka Razine et la princesse*. On mit toute la filiale sous les verrous pour six ans et le film, d'intérêt strictement judiciaire, fut remis aux archives des pièces à conviction où se trouvaient déjà les grandes bottes de chasse de la coopérative « L'homme de la ligne ».

Après, survint la faillite. On se mit à craindre l'automobile verte comme la peste. Les citoyens faisaient de grands détours pour éviter la place du Sauveur-et-de-la-Coopérative, où Kozlewicz avait planté un poteau rayé portant l'écriteau : « Automobiles à louer ». Durant plusieurs mois, Adam ne gagna pas un seul kopeck et vécut sur les économies faites du temps des randonnées nocturnes.

Il fit alors des sacrifices. Il mit sur la portière, en lettres blanches, l'inscription à ses yeux très attirante : « Hé, je vous emmène faire un tour ! » et abaissa son tarif de cinq à trois roubles. Mais cela ne fit pas changer les citoyens de tactique. Le chauffeur roulait lentement en ville, s'approchait des bâtiments administratifs et criait en direction des fenêtres :

— Comme il fait bon, au grand air ! Allons faire un tour, ça vous dit ?

Les fonctionnaires passaient la tête par la fenêtre et répondaient, dans le crépitement des Underwood :

— Va faire un tour toi-même, scélérat !

— Pourquoi scélérat ? demandait Kozlewicz, au bord des larmes.

— Scélérat, parfaitement, répondaient les fonctionnaires. Tu nous mènerais aux assises.

— Payez donc avec votre propre argent ! s'emportait le chauffeur. Votre argent à vous !

En l'entendant, les fonctionnaires échangeaient des coups d'œil amusés et fermaient les fenêtres. Dépenser son propre argent pour faire une balade en voiture leur semblait tout bonnement stupide.

Le propriétaire de « Hé, je vous emmène faire un tour ! » se fâcha avec la ville entière. Ne saluant plus personne, il devint nerveux et méchant. Apercevant quelque fonctionnaire soviétique en longue chemise caucasienne aux manches bouffantes, il remontait vers lui et, par derrière, lui criait avec un rire amer :

— Escrocs ! Je vais vous amener à l'instruction, moi ! Article cent neuf !

Le fonctionnaire sursautait, rajustait d'un air indifférent sa ceinture dont les clous d'argent rappelaient le harnachement ordinaire d'un cheval de trait et pressait le pas en feignant de croire que les cris ne s'adressaient pas à lui. Mais le vindicatif Kozlewicz continuait à rouler à côté de lui, harcelant l'ennemi en lui faisant d'une voix monotone la lecture, comme celle d'un missel, d'une édition de poche du Code criminel :

« Le fait, pour un fonctionnaire, de s'emparer, en abusant de sa position, d'argent, de valeurs ou d'autres biens se trouvant sous sa gestion est puni... »

Le fonctionnaire poltron prenait la fuite, agitant vers le haut son postérieur aplati par les longues heures de bureau.

« ... d'une privation de liberté pouvant aller jusqu'à trois ans », criait dans son dos Kozlewicz.

Mais tout cela n'apportait au chauffeur qu'une satisfaction morale. Sur le plan financier, ça allait mal. Il arrivait au bout de ses économies. Il fallait prendre une décision. Cela ne pouvait pas continuer ainsi.

Adam Casimirovitch était un jour assis dans sa voiture, pareillement surexcité, regardant d'un air dégoûté le poteau rayé annonçant « Automobiles à louer ». Il comprenait confusément que sa vie honnête était un échec, que le messie automobile était venu trop tôt et que les citoyens n'y croyaient pas. Kozlewicz était tellement plongé dans ses tristes ruminations qu'il n'avait même pas remarqué deux jeunes gens qui admiraient déjà depuis un assez long moment sa voiture.

— Voilà une construction originale, dit enfin l'un des deux, l'aube de l'automobilisme. Vous voyez, Balaganov, ce qu'on peut faire à partir d'une simple machine à coudre

Singer ? Avec de petites modifications, on obtient une charmante moissonneuse de kolkhoze.

— Dégage, fit Kozlewicz, maussade.

— Comment ça, « dégage » ? Pourquoi mettre alors cette publicité « Hé, je vous emmène faire un tour ! » sur votre batteuse ? Mon ami et moi voulons peut-être faire un voyage d'affaires ? Ou justement « faire un tour » ?

Un sourire apparut pour la première fois de sa période arbatovienne sur le visage du martyr de l'automobilisme. Il sauta hors de sa voiture et fit promptement démarrer le moteur qui se mit à cogner lourdement.

— Je vous en prie, dit-il. Où dois-je vous emmener ?

— Nulle part, pour cette fois-ci, répondit Balaganov, nous n'avons pas d'argent. Rien à faire, camarade mécanicien, c'est la dèche.

— Installe-toi quand même ! s'écria Kozlewicz au désespoir. Je vous promène gratuitement. Vous n'allez pas boire ? Vous n'allez pas danser tout nus au clair de lune ? Eh, on va faire un tour !

— Soit, nous allons profiter de votre hospitalité, dit Ostap en s'asseyant à côté du chauffeur. Je vois que vous avez bon caractère. Mais pourquoi nous croyez-vous capables de danser tout nus ?

— Il y a des gens qui en sont capables, par ici, répondit le chauffeur en s'engageant dans la rue principale. Des criminels d'État.

Il était tenaillé du désir de partager son chagrin avec quelqu'un. Le mieux eût été, bien sûr, de raconter ses souffrances à sa tendre maman ridée. Elle l'aurait plaint. Mais madame Kozlewicz était depuis longtemps morte de chagrin en apprenant que son fils Adam commençait à acquérir une certaine réputation en tant que voleur récidiviste. Et le chauffeur raconta à ses nouveaux passagers toute l'histoire de la chute d'Arbatov, sous les décombres de laquelle cahotait à présent son automobile verte.

— Où aller, maintenant ? Où partir ? conclut avec angoisse Kozlewicz.

Ostap prit son temps pour répondre ; il regarda d'un air expressif son compagnon aux cheveux roux et dit :

— Tous vos malheurs proviennent de ce que vous recherchez la vérité. Vous êtes tout simplement un agneau, un baptiste raté. Il est triste de voir un chauffeur broyer du noir à ce point. Vous avez une automobile... et vous ne savez pas où aller. Notre situation est pire : nous n'avons pas d'automobile. Mais nous, nous savons où nous voulons aller. Voulez-vous que nous y allions ensemble ?

— Où donc ? demanda le chauffeur.

— À Tchernomorsk, dit Ostap. Nous y avons une petite affaire personnelle à régler. Et vous y trouveriez du travail. À Tchernomorsk, on apprécie les antiquités et on aime se balader dedans. Allez, on y va.

Adam Casimirovitch se contenta de sourire, au début, comme une veuve à qui la vie n'offre plus d'agrément. Mais Bender déploya son éloquence. Il fit miroiter devant le chauffeur perplexe d'extraordinaires perspectives qu'il peignit aussitôt en bleu et en rose.

— Alors qu'à Arbatov, vous n'avez à perdre que vos chaînes de rechange. Et vous ne mourrez pas de faim en route, j'en fais mon affaire. Vous avez l'essence, nous avons les idées.

Kozlewicz arrêta la voiture et, ne se rendant pas encore, déclara d'un air sombre :

— Je n'ai pas beaucoup d'essence.

— De quoi faire cinquante kilomètres ?

— De quoi en faire quatre-vingts.

— Dans ce cas, pas de problème. Je vous ai déjà fait savoir que je ne manque pas d'idées, ni de pensées. À soixante kilomètres d'ici, très exactement, un grand fût métallique rempli d'essence pour avions va vous attendre sur la route. Ça vous plaît, l'essence pour avions ?

— Ça me plaît, répondit timidement Kozlewicz.

La vie lui parut soudain facile et gaie. Il eut envie de partir sur-le-champ à Tchernomorsk.

— Et cette essence, conclut Ostap, ne vous coûtera absolument rien. Je dirai même plus. Cette essence, on vous priera de l'accepter.

— Quelle essence ? chuchota Balaganov. Qu'est-ce que vous racontez ?

Ostap regarda avec morgue les taches de rousseur parsemant la figure de son frère de lait et répondit d'une voix tout aussi basse :

— Il faudrait moralement abattre les gens qui ne lisent pas les journaux. Je vous laisse la vie sauve uniquement parce que j'ai l'espoir de vous rééduquer.

Ostap n'expliqua pas le rapport entre la lecture des journaux et le grand fût d'essence censé les attendre au bord de la route.

— Je déclare ouverte la course à grande vitesse Arbatov-Tchernomorsk, dit solennellement Ostap. Je me nomme capitaine du rallye. Nous inscrivons comme chauffeur... votre nom ? Adam Kozlewicz. Le citoyen Balaganov est établi mécanicien de bord, lui incombant aussi toutes les obligations annexes. Seulement, Kozlewicz, l'inscription « Hé, je vous emmène faire un tour ! », il faut immédiatement la badigeonner. Nous n'avons pas besoin de marques spéciales.

Deux heures plus tard, la voiture, portant sur le flanc une tache de peinture fraîche vert foncé, se coulait lentement hors d'un garage et roulait une dernière fois dans les rues d'Arbatov. L'espoir brillait dans les yeux de Kozlewicz. Balaganov était assis à côté de lui. D'un air affairé, il essuyait avec un chiffon les parties en cuivre de l'automobile,

remplissant avec ardeur les obligations, nouvelles pour lui, de mécanicien de bord. Le capitaine de la course était vautré sur les coussins roux du siège arrière, observant avec satisfaction ses nouveaux subordonnés.

— Adam ! cria-t-il en couvrant les grincements du moteur, comment s'appelle votre charrette ?

— « Lorraine-Dietrich », répondit Kozlewicz.

— En voilà un nom ! Tout comme un vaisseau de guerre, une voiture doit avoir son propre nom. Votre « Lorraine-Dietrich » se signale par sa vitesse remarquable et par sa ligne d'une noble beauté. Je propose donc de la nommer « Antilope-Gnou ». Qui est contre ? Adopté à l'unanimité.

Grinçant de toutes parts, la verte « Antilope » passa en coup de vent à la sortie du « Boulevard des Jeunes Talents » et s'élança sur la place du Marché.

Là, un étrange spectacle s'offrit à la vue de l'équipage de la « Antilope ». Venant de la place, tout plié, un homme courait, une oie blanche sous le bras, en direction de la grand-route. De la main gauche, il retenait sur sa tête un chapeau de paille dure. Une grande foule le poursuivait en criant. Le fuyard se retournait souvent pour regarder derrière lui, et l'épouvante se lisait sur sa vénérable figure d'acteur.

— C'est Panikovski ! cria Balaganov.

— Deuxième phase du vol d'une oie, observa froidement Ostap. La troisième phase commencera lorsque le coupable sera appréhendé. Elle ne va pas sans une douloureuse raclée.

Panikovski se doutait sans doute de l'approche de la troisième phase, car il courait du plus vite qu'il pouvait. La peur l'empêchait de lâcher l'oie, ce qui irritait grandement ses poursuivants.

— Article cent seize, récita par cœur Kozlewicz. Vol de bétail, tant ouvert que dissimulé, chez des agriculteurs et des éleveurs.

Balaganov éclata de rire. La pensée que le violeur de la convention allait recevoir un châtimement légitime l'amusait beaucoup.

Coupant à travers la foule bruyante, la voiture s'engagea sur la grand-route.

— Sauvez-moi ! cria Panikovski lorsqu'il arriva à sa hauteur.

— Dieu s'en chargera, répondit Balaganov, penché par-dessus bord.

La voiture enveloppa Panikovski d'un nuage de poussière couleur framboise.

— Prenez-moi avec vous ! hurla Panikovski en rassemblant ses dernières forces et en se maintenant au niveau de la voiture. Je suis un bon gars.

Les voix des poursuivants se fondaient en un brouhaha hostile.

— On la prend, cette canaille ? demanda Ostap.

— Pas la peine, répondit avec cruauté Balaganov. Qu'il apprenne à ne pas violer la convention, une autre fois.

Mais Ostap avait déjà pris sa décision.

— Lâche l'oiseau ! cria-t-il à Panikovski, en ajoutant à l'adresse du chauffeur : « vitesse réduite ».

Panikovski s'empressa d'obéir. L'air mécontent, l'oise se releva, se gratta et repartit vers la ville comme s'il ne s'était rien passé.

— Grimpez à bord, invita Ostap, que le diable vous emporte ! Mais ne péchez plus, sinon je vous arrache les bras.

Continuant à tricoter des jambes, Panikovski empoigna la carrosserie puis, appuyant son ventre contre le bord, se jeta à l'intérieur comme un baigneur montant dans une barque et tomba au fond de la voiture dans le fracas de ses manchettes.

— En avant toute ! ordonna Ostap. La séance continue.

Balaganov pressa la poire, et la corne de cuivre fit entendre d'anciens sons joyeux s'interrompant brusquement :

La matchiche est une danse charmante. Ta-ra-ta...
La matchiche est une danse charmante. Ta-ra-ta...

Et l'« Antilope-Gnou » s'élança en pleine campagne, à la rencontre du fût d'essence pour avions.

Notice synthétique

Rappelons que la RSFSR était, du temps de l'URSS, la République socialiste fédérative soviétique de Russie.

Le titre du journal de la prison, Le soleil se lève, le soleil se couche, est le début de la « Chanson des va-nu-pieds de la Volga », poème de Gorki mis en musique, avec des variantes, et chanté dans les prisons. Le premier vers est tiré de l'Ecclésiaste I-5.

*Le soleil se lève, le soleil se couche,
Mais il fait noir dans ma prison.
Jour et nuit, les sentinelles
Surveillent ma fenêtre.*

*Vous pouvez me surveiller,
Je ne m'évaderai pas.
J'ai beau aspirer à la liberté,
Je ne puis briser ma chaîne.*

*Oh, vous, mes chaînes,
Vous êtes mes gardiens de fer...
Je ne puis vous arracher,
Mon âme est épuisée !*

La réhabilitation par le travail en prison était un thème à la mode, donnant lieu à des articles lénifiants. L'établissement s'appelait d'ailleurs : « Établissement de correction [par le travail] ». Dénomination d'ailleurs étendue aux camps de travail du Goulag en cours de formation... Le prisonnier modèle Adam Kozlewicz va servir de faire valoir au « Grand Combinateur ».

Le coup du palmier est typique de la Russie soviétique, où le monopole de l'État permet de vendre des articles dont personne ne veut en même temps que d'autres, eux très demandés (note trouvée chez A. Préchac).

Pour la voiture : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Lorraine-Dietrich>

Les « Maisons du paysan » sont destinées à loger les ruraux de passage. En réalité, on n'en trouvait qu'à Moscou, les auteurs ironisent (note trouvée chez A.P.).

La place du Sauveur-et-de-la-Coopérative est un idiotisme ironique mélangeant deux époques.

Ce que fredonnent les passagers d'Adam : « Rapides comme les flots... » est le début d'un poème d'Andreï Srebrianski, rédigé vers 1830 et mis en musique plus tard. Nombreuses variantes.

Rappel : le samogone est une vodka fabriquée à la campagne dans des alambics clandestins. Cet alcool est souvent un tord-boyaux au sens strict.

Le thème des « dilapidateurs de fond » est à l'époque très fréquent. C'est le titre d'un livre de V. Kataïev, le frère aîné de Petrov. Il semble que voler l'État, à la fin de la NEP, était un sport très développé. On peut y voir ce qu'il en coûte de confondre socialisme et étatsisme – A. Préchac se montre plus pessimiste que moi.

L'histoire de la compagnie cinématographique est un exemple de ces détournements de fonds, apparemment fréquents dans l'industrie cinématographique. Ce qui n'empêcha pas Eisenstein de réaliser ses chefs d'œuvre...

« Un chercheur de vérité, un agneau, un baptême raté » : une allusion aux baptistes avait déjà été faite dans la préface des deux auteurs, que je n'ai pas traduite. Prônant le retour au christianisme originel, ils étaient regardés comme une secte. Certains louvoyaient avec le régime, d'autres étaient candidats au martyre – on en retrouve des exemples dans L'Archipel du Goulag, sauf erreur. Ainsi qu'un membre de la brigade d'Ivan Denissovitch...

« Vous n'avez à perdre que vos chaînes de rechange » est peut être une allusion satirique (nos auteurs ont mauvais esprit) à la célèbre phrase par laquelle se clôt le Manifeste du Parti communiste... (note trouvée chez A. Préchac)

Chapitre 4

Une banale petite valise

Un individu sans chapeau, portant un pantalon de toile grise et des sandales de cuir passées sur des pieds nus, à la façon des moines, ainsi qu'une chemise blanche sans col, sortit en baissant la tête du numéro seize par une petite porte. Une fois sur le trottoir aux dalles bleuâtres, il s'arrêta et dit à mi-voix : « Nous sommes vendredi. Il faut donc que j'aille à la gare. »

Ayant prononcé ces mots, l'homme aux sandales se retourna vivement. Il lui avait semblé apercevoir derrière lui un citoyen ayant la gueule de zinc d'un mouchard. Mais la « Petite Tangente » était déserte.

La matinée de juin ne faisait que commencer. Les acacias étaient secoués de frissons et laissaient choir sur les pierres plates les gouttes d'étain d'une rosée froide. Les petits oiseaux pépiaient, racontant de gaies fariboles. Au bout de la rue, en contrebas, derrière les toits des maisons, flamboyait la lourde coulée de la mer. De jeunes chiens, regardant à la ronde d'un air triste et faisant du bruit avec leurs griffes, escaladaient les poubelles. L'heure des concierges était déjà passée, celle des laitières pas encore arrivée.

C'était le moment, le matin entre cinq et six, où les concierges, s'en étant donné à cœur joie avec leurs balais hérissés, sont retournés chacun dans leur tente, et où la ville est claire, propre et silencieuse comme une banque d'État. À cet instant, on se sent des

envies de pleurer et de croire que le caillé est pour de bon plus sain et plus goûteux que la vodka ; mais voici que retentit un tonnerre lointain : ce sont les laitières qui débarquent des trains de banlieue avec leurs bidons. Les voilà qui foncent en ville et qui, sur les paliers des escaliers de service, ont comme d'habitude des prises de bec avec les ménagères. Des ouvriers passeront rapidement avec leurs sacs, avant de disparaître derrière un portail d'usine. Les cheminées des fabriques se mettront à cracher leur fumée. Puis, sautillant de méchanceté sur les tables de nuit, ce sont des myriades de réveils (ceux de marque « Paul Bourré » un peu moins fort, ceux du trust de la mécanique de précision un peu plus fort) qui feront entendre des grelots de troïka, et les employés soviétiques à moitié endormis pousseront des beuglements en tombant de leurs lits hauts et étroits. L'heure des laitières s'achèvera, commencera celle du peuple des bureaux.

Mais il était encore tôt, les employés dormaient encore sous leurs ficus. L'homme aux sandales traversa toute la ville sans presque rencontrer personne. Il marchait sous les acacias qui, à Tchernomorsk, avaient plusieurs fonctions sociales : aux uns étaient accrochées les boîtes aux lettres bleu foncé aux armoiries de la Poste (une enveloppe et un éclair), à d'autres étaient cloués de petits récipients en fer-blanc avec de l'eau pour les chiens.

L'homme aux sandales arriva à la gare du Littoral au moment même où les laitières en sortaient. Après s'être douloureusement heurté à plusieurs reprises à leurs épaules d'acier, il s'approcha de la consigne des bagages à main et présenta un récépissé. Avec la sévérité affectée qui n'est de mise que chez les employés du chemin de fer, le préposé jeta un coup d'œil au papier et jeta séance tenante sa valise au porteur du récépissé. Ledit porteur, de son côté, ouvrit un petit porte-monnaie de cuir, en retira en soupirant une pièce de dix kopecks et la posa sur le comptoir de la consigne, formé par six vieux rails que de nombreux coudes avaient polis.

Une fois sur la place devant la gare, l'homme aux sandales posa la valise sur la chaussée, l'examina soigneusement de tous les côtés et posa même la main sur la petite serrure blanche pareille à celle d'une serviette. C'était une banale petite valise de bois recouvert d'une fibre artificielle.

Dans ce genre de valise, les voyageurs un peu plus jeunes mettent des chaussettes de coton « Sketch », deux grosses chemises de rechange, une résille, des caleçons, une brochure ayant pour titre *Les tâches du komsomol à la campagne* et trois œufs durs tout comprimés. Il y a toujours aussi dans un coin de la valise du linge sale roulé en boule et enveloppé dans un numéro de *La Vie économique*. Les voyageurs un peu plus âgés transportent dans une valise de ce type un trois-pièces ainsi qu'un pantalon à carreaux « Centenaire d'Odessa », des bretelles à roulettes, des pantoufles à languettes, un flacon d'eau de Cologne triple et une couverture blanche de Marseille. Remarquons que, dans ce cas, on trouve dans un coin de la valise une chose enveloppée dans un numéro de *La Vie économique*. Mais ce n'est plus du linge sale, c'est un pâle morceau de poule bouillie.

Sa rapide inspection l'ayant satisfait, l'homme aux sandales prit la valise et grimpa dans le wagon blanc et tropical d'un tramway qui l'emmena à l'autre extrémité de la ville, à la gare de L'Est. Il y procéda en sens inverse de ce qu'il avait fait à la gare du Littoral. Il confia la valise à la consigne et reçut un récépissé des mains d'un imposant préposé. Ces étranges évolutions accomplies, le propriétaire de la valise quitta la gare au moment précis où l'on commençait à voir dans les rues les employés les plus exemplaires. Il se mêla à leurs formations en désordre, ce qui fit perdre toute originalité à son costume. L'homme aux sandales était un employé, et presque tous les employés de Tchernomorsk

s'habillaient en suivant un code vestimentaire non écrit : une chemise nuit aux manches relevées au-dessus des coudes, un pantalon léger de style orphelinat, les mêmes sandales ou des espadrilles de toile. Personne ne portait casquette ni chapeau. On rencontrait à de rares occasions un képi, mais on voyait le plus souvent des mèches noires en révolte, et encore plus fréquemment, comme des melons dans une melonnière, des calvities hâlées luisant au soleil, donnant fortement envie d'écrire dessus quelque chose au crayon indélébile.

L'institution dans laquelle travaillait l'homme aux sandales avait pour nom « Hercule » et siégeait dans un ancien hôtel. La porte tournante en verre et aux barres d'appui semblables à celles des bateaux le propulsa dans un grand vestibule de marbre rose. Le bureau des renseignements s'était installé à l'emplacement de l'ascenseur qui restait toujours à quai. On y voyait déjà le visage d'une femme en train de rire. L'inertie l'ayant fait avancer de quelques pas, le nouvel arrivant s'arrêta devant un vieux portier dont le bandeau de la casquette s'ornait d'un zigzag doré et lui demanda d'une voix crâne :

— Alors, le vieux, prêt pour le crématoire ?

— Prêt, mon cher, répondit le portier avec un grand sourire – prêt pour notre columbarium soviétique.

Il agita même les mains. Son bon visage affichait une disposition complète à se soumettre à la cérémonie de la crémation à tout moment.

On s'apprêtait à bâtir à Tchernomorsk un crématorium avec un emplacement adéquat pour y mettre les urnes funéraires, c'est-à-dire un columbarium, et cette innovation de la part du sous-service des cimetières de la ville égayait grandement les citoyens, allez savoir pourquoi. C'étaient peut-être les nouveaux termes de crématorium et de columbarium qui les amusaient, ou peut-être l'idée elle-même qu'on pouvait faire brûler un homme comme une bûche – en tout cas, ils ne faisaient qu'importuner, dans la rue ou le tramway, les vieillards des deux sexes en leur criant : « Où fonces-tu comme ça, la vieille ? Au crématorium ? » Ou bien : « Faites place, c'est l'heure du crématorium pour le petit vieux. » Et, chose étonnante, l'idée de la crémation plaisait beaucoup aux vieilles personnes, si bien que ces joyeuses plaisanteries rencontraient leur assentiment. Plus généralement, les conversations portant sur la mort, jusqu'alors tenues pour impolies et inconvenantes, avaient commencé à avoir la même cote à Tchernomorsk que les histoires juives ou caucasiennes, elles suscitaient un intérêt universel.

Après avoir contourné, au pied de l'escalier, une jeune nudité de marbre tenant dans sa main levée une torche électrique et jeté un coup d'œil mécontent à l'affiche proclamant : « L'épuration commence à "Hercule". À bas la conspiration du silence et les petits services entre amis », l'employé monta au premier étage. Il travaillait au service de Comptabilité financière. Il restait un quart d'heure avant le début de la journée de travail, mais Sakharkov, Dreyfus, Tezohimiénitski, Muzikant, Tchévajevskaïa, Kukuschkind, Borissokhlebski et Lapidus junior étaient déjà à leurs bureaux. Ils ne redoutaient nullement l'épuration, comme ils se le répétaient les uns aux autres, mais on les voyait étrangement, ces derniers temps, arriver le plus tôt possible à leur travail. Jouissant de leurs quelques minutes de temps libre, ils discutaient bruyamment entre eux. Leurs voix résonnaient dans la vaste salle qui était anciennement le restaurant de l'hôtel. Passé dont témoignaient le plafond à caissons de chêne sculpté et les murs peints où ménades, naïades et dryades faisaient des culbutes en souriant de façon terrifiante.

— Vous connaissez la nouvelle, Koreïko ? demanda Lapidus junior au nouvel arrivant. Vous n'êtes vraiment pas au courant ? Non ? Vous allez être ébahi.

— Quelle nouvelle ?... Bonjour, camarades ! dit Koreïko. Bonjour, Anna Vassilievna !

— Vous ne pouvez même pas imaginer ! dit avec satisfaction Lapidus junior. Le comptable Berlaga est à l'asile.

— Qu'est-ce que vous racontez ? Berlaga ? C'est un homme tout ce qu'il y a de plus normal !

— Il était tout ce qu'il y a de plus normal jusqu'à hier, mais depuis aujourd'hui, il est tout ce qu'il y a de plus anormal, intervint Borissokhlebski. C'est un fait. Son beau-frère m'a téléphoné. Berlaga est atteint d'une très grave maladie mentale : il a le nerf du talon détraqué.

— La seule chose étonnante, c'est que nous n'ayons pas tous ce nerf détraqué, observa lugubrement le vieux Kukuschkind en regardant ses collègues à travers l'ovale de ses lunettes cerclées de nickel.

— Ne jouez pas les oiseaux de malheur, dit Tchévajevskaïa. Il ne fait que nous flanquer le cafard.

— C'est tout de même dommage pour Berlaga, dit Dreyfus, pivotant sur son tabouret tournant pour se mettre en face des autres.

Ceux-ci acquiescèrent en silence. Seul Lapidus junior eut un petit sourire énigmatique. On en vint à discuter du comportement des aliénés ; on évoqua les maniaques, on raconta quelques anecdotes à propos de fous célèbres.

— Tenez, s'exclama Sakharkov, j'avais un oncle fou qui se prenait à la fois pour Abraham, pour Isaac et pour Jacob ! Vous imaginez le tapage !

— La seule chose étonnante, dit le vieux Kukuschkind d'une voix métallique en essuyant posément ses lunettes avec un pan de sa veste, la seule chose étonnante, c'est que nous ne nous prenions pas tous pour Abraham – le vieil homme souffla du nez –, pour Isaac...

— Et pour Jacob ? demanda ironiquement Sakharkov.

— Oui ! Et pour Jacob ! glapit soudain Kukuschkind. Et Jacob ! Précisément pour Jacob. Nous vivons une époque si nerveuse... Tenez, lorsque je travaillais à la banque « Sikomorski et Cesariévitch », il n'y avait jamais d'épuration.

Au mot d'« épuration », Lapidus junior s'anima, il prit Koreïko par le bras et l'emmena devant l'immense fenêtre dont les verres polychromes faisaient voir deux chevaliers gothiques.

— Vous ne savez pas encore le plus intéressant, à propos de Berlaga, chuchota-t-il. Berlaga est en pleine santé, fort comme un taureau.

— Quoi ? Il n'est donc pas à l'asile ?

— Si fait, il y est. Lapidus eut un fin sourire. Toute l'astuce est là. Il a juste eu très peur de l'épuration et a décidé de se mettre à l'abri pendant cette dangereuse période. Il a simulé la folie. Il doit rugir de rire, à l'heure actuelle. Ça, c'est un roublard ! Il y a de quoi l'envier !

— Quelque chose clocherait du côté de ses parents ? Des marchands ? Des éléments socialement étrangers ?

— Ses parents sont en effet un peu louches, et lui-même, entre nous soit dit, possédait une pharmacie. Qui pouvait prévoir la révolution ? Les gens se casaient comme ils pouvaient, l'un avait une pharmacie, d'autres avaient même des usines. Personnellement, je ne vois rien de mal à cela. Qui pouvait prévoir ?

— Il fallait prévoir, dit avec froideur Koreïko.

— C'est bien ce que je dis, s'empressa de répliquer Lapidus. Des gens comme cela n'ont pas leur place dans une institution soviétique.

Et, après avoir regardé Koreïko avec des yeux ronds, il revint à son bureau.

La salle s'était entretemps remplie d'employés, des tiroirs avaient été retirés, les règles en métal flexible aux reflets argentés de hareng, les bouliers aux perles en bois de palmier, les gros livres aux pages réglées en rose et en bleu, ainsi qu'une quantité d'autres fournitures de bureau plus ou moins grandes. Tezohimiénitski arracha à l'éphéméride la feuille de la veille – une nouvelle journée avait commencé, et l'un des employés avait déjà planté ses jeunes dents dans un long sandwich au pâté de mouton.

À son tour, Koreïko s'assit à sa place. Ayant solidement posé ses coudes bronzés sur son bureau, il se mit à porter des notes dans un livre de comptes courants.

Alexandre Ivanovitch Koreïko, l'un des employés les plus insignifiants de l'établissement « Hercule », était un homme sur la dernière marche de l'escalier de la jeunesse : il avait trente-huit ans. Sur son visage rouge comme de la cire à cacheter se trouvaient des sourcils jaunes comme les blés et des yeux tout blancs. Sa fine moustache à l'anglaise était elle aussi de la couleur des céréales mûres. Son visage eût semblé tout à fait jeune sans les gros plis de caporal qui traversaient ses joues et son cou. La conduite d'Alexandre Ivanovitch à son travail était celle d'un soldat rengagé : peu porté à la réflexion, il était consciencieux, travailleur, obséquieux et un peu bête.

— C'est un timide, disait de lui le chef de la Comptabilité financière, quelqu'un de trop effacé, d'un dévouement excessif. À peine une souscription est-elle ouverte pour un emprunt qu'il se présente pour souscrire – le premier – à hauteur d'un mois de son salaire. Et le salaire mensuel en question est de quarante-six roubles. J'aimerais bien savoir comment il fait pour vivre avec ça...

Alexandre Ivanovitch avait une particularité étonnante. Il pouvait multiplier et diviser en un éclair de grands nombres, à trois et quatre chiffres. Mais cela ne faisait pas disparaître la réputation qu'avait Koreïko, celle d'un gars pas très futé.

— Écoutez un peu, Alexandre Ivanovitch, lui disait son voisin, combien ça fait, huit cent trente-six multiplié par quatre cent vingt-trois ?

— Trois cent cinquante-trois mille six cent vingt-huit, répondait Koreïko très peu de temps après.

Et le voisin ne prenait pas la peine de vérifier, il savait que ce benêt de Koreïko ne se trompait jamais.

— À sa place, un autre ferait son chemin, disaient d'une seule voix Sakharkov, Dreyfus, Tezohimiénitski, Muzikant, Tchévajevskaïa, Borissokhlebski et Lapidus junior, ainsi que ce vieil imbécile de Kukuschkind et même Berlaga, le comptable qui s'était réfugié à l'asile. Mais lui, c'est une chiffe ! Toute sa vie il s'en tiendra à ses quarante-six roubles par mois.

Et bien sûr, les collègues d'Alexandre Ivanovitch, ainsi que le chef de la Comptabilité financière, le camarade Arnikov, et même la secrétaire personnelle du directeur général d'« Hercule », le camarade Polykhaïev, bref, tout le monde eût été au plus haut point étonné d'apprendre qu'Alexandre Ivanovitch Koreïko, le plus humble des employés de bureau, avait mystérieusement transféré seulement une heure plus tôt d'une gare à l'autre une valise ne contenant ni un pantalon de marque « Centenaire d'Odessa », ni une poule bouillie blême, non plus qu'une brochure du type *Les tâches du komsomol à la campagne*, mais dix millions de roubles en devises étrangères et en billets de banque soviétiques.

En 1915, le petit-bourgeois Sacha Koreïko était l'un de ces fainéants de vingt ans que l'on appelle à juste titre des *lycéens à la retraite*. Il n'avait pas fini ses études au lycée technique, ne travaillait aucunement, flânait sur les boulevards et vivait aux crochets de ses parents. Son oncle, secrétaire du chef d'État-major régional, lui avait évité la conscription, si bien qu'il écoutait en toute quiétude les cris du vendeur de journaux ayant à moitié perdu l'esprit :

— Derniers télégrammes ! Les nôtres avancent ! Dieu soit loué ! Nombreux morts et blessés ! Dieu soit loué !

À cette époque, Sacha Koreïko imaginait son avenir de la façon suivante : marchant dans la rue, il voit soudain près d'un petit mur, à côté d'une gouttière constellée d'étoiles de zinc, un portefeuille de cuir couleur cerise, craquant comme une selle. Le portefeuille contient beaucoup d'argent, deux mille cinq cents roubles... Ensuite, tout irait formidablement bien.

Il se voyait si souvent trouver l'argent qu'il savait même où cela se produirait. Rue de la Victoire de Poltava, dans l'angle asphalté de l'avancée d'une maison, à côté de la gouttière étoilée. Il est là, son bienfaiteur de cuir, à peine parsemé de fleurs d'acacia séchées, en compagnie d'un mégot écrasé. Sacha allait tous les jours rue de la Victoire de Poltava mais, à son grand étonnement, le portefeuille n'était jamais là. Il remuait les détritiques avec sa canne de lycéen et regardait d'un air stupide la plaque émaillée accrochée à l'entrée d'une maison : « I. M. Solovieïski, Inspecteur des impôts ». Et Sacha rentrait chez lui en se traînant, l'air hébété, s'écroulait sur le divan rouge et pelucheux et rêvait de richesse, étourdi par les battements de son cœur et la sensation de son pouls. Ses pulsations étaient faibles, coléreuses et impatientes.

La révolution de 1917 chassa Koreïko du divan pelucheux. Il comprit qu'il pouvait devenir l'heureux héritier de riches inconnus. Il flaira qu'il y avait à ce moment dans tout le

pays énormément d'or, de bijoux, de meubles de prix, de tableaux et de tapis, de pelisses et d'argenterie à l'abandon. Il fallait juste s'emparer de la richesse au plus tôt, sans perdre de temps.

Mais en ce temps-là, c'était encore un jeune sot. Il mit la main sur un appartement dont le propriétaire avait eu la sagesse de partir pour Constantinople à bord d'un vapeur français, et s'y installa ouvertement. Il mena toute une semaine la vie du riche commerçant qui s'était évaporé, buvant le muscat déniché dans le buffet en grignotant le hareng de ses rations et vendant au marché divers bibelots. Il fut très surpris lorsqu'on vint l'arrêter.

Il sortit de prison cinq mois plus tard. Il n'avait pas renoncé à son idée de devenir riche, mais avait compris que cela exigeait de la dissimulation, de l'obscurité et de la progressivité. Il lui fallait se camoufler sous une couverture : elle vint à Alexandre Ivanovitch sous la forme d'une paire de grandes bottes orange, d'immenses culottes de cheval bleu foncé et d'une tunique à longs pans comme en portaient les gens s'occupant du ravitaillement.

En ces temps agités, tout ce qui avait été fabriqué par la main de l'homme se détériorait : les maisons ne protégeaient pas du froid, la nourriture ne rassasiait pas, l'électricité ne fonctionnait qu'à l'occasion de grandes rafles touchant les déserteurs et les bandits, les conduites ne fournissaient de l'eau qu'au rez-de-chaussée des immeubles et les tramways ne roulaient pas. Les éléments se faisaient plus âpres et plus dangereux : les hivers étaient plus froids qu'auparavant, le vent soufflait plus fort et le refroidissement qui naguère clouait quelqu'un au lit pour trois jours le tuait à présent en trois jours. Des groupes de jeunes gens sans occupation bien définie erraient dans les rues en fredonnant un petit air absurde et désespéré à propos d'un argent qui ne valait plus rien :

J'entre en coup de vent au buffet,
J'ai pas le moindre kopeck,
Faites-moi la monnaie sur dix mil-lions...

Alexandre Ivanovitch voyait avec inquiétude l'argent qu'il gagnait à l'aide de savants subterfuges perdre toute valeur.

Le typhus abattait les gens par milliers. Sacha écoulait des médicaments volés dans un entrepôt. Le typhus lui fit gagner cinq cent millions, mais le cours de l'argent les ramena en un mois à cinq millions. Sur le sucre, il gagna un milliard. L'inflation le lui pulvérisa.

Pendant cette période, son plus grand coup fut le détournement d'un train de vivres à itinéraire fixe en route vers la Volga. Koreïko dirigeait le convoi. Le train quitta Poltava et prit la direction de Samara, qu'il n'atteint jamais. Pas plus qu'il ne revint à Poltava. Il disparut en chemin sans laisser de traces. Et avec lui Alexandre Ivanovitch.

Notice synthétique

Tchernomorsk, c'est Odessa, ville natale des deux compères, en partie juive et connue pour être la Marseille de l'Empire russe, auquel a succédé l'URSS. La description du début de matinée est un pastiche de celle que fit Gogol de l'avenue de la Néva (et des boulevards parisiens par Balzac, ajoute A. Préchac). Une telle description mi-poétique mi-ironique traverse toute la littérature.

Personnage peu sympathique et lui aussi très intelligent, Koreïko s'oppose à l'extraverti Ostap Bender, héros positif bien que le socialisme l'ennuie (nos auteurs sont sur le fil du rasoir !). Voir le « profil de médaille » dont il fut question au chapitre 2.

Sur ce qu'on trouve dans les valises : l'eau de Cologne triple est parfumée à l'orange, au citron et à la bergamote. Composée à 70 % d'alcool, elle peut dépanner lorsque la vodka vient à manquer... Quant à la « couverture de Marseille », cette histoire n'est pas claire. Il y a peut-être une confusion avec une couverture en soie.

Le wagon du tramway est le wagon d'été, à plate-forme ouverte.

Les pantalons de style orphelinat seraient une allusion à William Blake qui fit allusion, dans ses Chants de l'innocence, aux orphelins de Londres pour qui était une messe était célébrée chaque année (recherches personnelles).

Le premier crématorium avait été édifié à Moscou en 1927, sur le territoire de l'ex-monastère du Don, et était présenté comme un des symboles de l'« humanisme soviétique ». Le critique Irinine a remarqué que ce rite de passage athée constituait également une des formes de la lutte contre l'Église (note trouvée chez A. Préchac et due au linguiste et historien de la littérature I. Chtcheglov). J'en ai trouvé confirmation dans le livre Les Chuchoteurs d'Orlando Figes, au tome 1, page 143 : la crémation était gratuite.

L'épuration des cadres, décidée au printemps 1929 au moment où s'amorçait le Grand Tournant, visait à éliminer les paresseux et les ivrognes, mais également à surveiller la bonne tenue idéologique des gens et à effacer toute trace de l'ancien monde russe : avoir dans votre famille des éléments « socialement douteux » pouvait vous faire perdre votre emploi, ce qui se traduisait par la mort sociale en attendant la mort tout court. Les années trente portèrent à incandescence ladite épuration, qui servit de prétexte aux grandes répressions et à la Terreur. Mais les premiers procès avaient déjà commencé en 1930, par exemple celui du prétendu « Parti industriel ». L'« époque nerveuse » évoquée un peu plus loin dans le texte renvoie à cette atmosphère et constitue, là encore, une audace folle des auteurs.

Sur la litanie des noms des employés : nous sommes à Odessa, ville cosmopolite où le mélange des origines se traduit par une floraison de noms plus extravagants les uns que les autres, aux significations souvent comiques (note trouvée chez A. Préchac).

La remarque « Il fallait prévoir » (se rapportant à l'épuration en général) de Koreïko en dit long sur les facultés d'adaptation et de dissimulation du personnage, dont la suite du chapitre va révéler l'envergure. On trouve d'autres descriptions d'escrocs profitant des

circonstances révolutionnaires, par exemple dans Les aventures de Nevzorov, d'Alexis N. Tolstoï. Mais personne ne surpassera Ilf et Petrov en la matière (note due à I. Chtcheglov).

Sacha Koreïko : il s'agit bien d'Alexandre Ivanovitch, Sacha étant le diminutif d'Alexandre.

J'ai traduit par « lycée technique » l'école correspondant à la Realschule allemande, modèle qui fut importé en Russie tsariste.

*Victoire de Poltava – Pouchkine y consacra un poème :
https://fr.wikipedia.org/wiki/Bataille_de_Poltava*

Chapitre 5

Un empire souterrain

Les bottes orange refirent leur apparition à Moscou à la fin de l'année 1922. Au-dessus des bottes régnait un pardessus verdâtre doublé de renard doré. Le col relevé en peau de mouton, dont l'envers lui donnait l'aspect d'une couverture piquée, protégeait du froid la trogne hardie d'un gaillard portant des favoris courts « à la Sébastopol ». Un magnifique bonnet de fourrure de mouton trônait sur la tête d'Alexandre Ivanovitch.

À Moscou, à cette époque, roulaient déjà de nouvelles automobiles équipées de phares à lanterne de cristal, et les nouveaux riches déambulaient dans les rues coiffés de calottes en loutre de mer et portant des pelisses courtes doublées de fourrure tarabiscotée à motifs de lyre. Devenaient à la mode les bottines pointues de style gothique et les serviettes à poignées et à courroies de valise. Le mot « citoyen » commençait à refouler le terme usuel de « camarade », et certains jeunes gens, ayant vite saisi ce qui donnait du plaisir dans la vie, dansaient déjà dans les restaurants le one-step « Dixie » et même le fox-trot « Fleur de soleil ». Le cri des fous de vitesse s'étendait au-dessus de la ville et, dans le grand bâtiment du Commissariat du peuple aux Affaires étrangères, le tailleur Jourkiévitch cousait jour et nuit des habits pour les diplomates soviétiques nommés à l'étranger.

Alexandre Ivanovitch vit avec étonnement que sa tenue vestimentaire, qui passait en province pour un signe de virilité et de richesse, ici, à Moscou, faisait figure de vestige d'un passé révolu et déconsidérait celui qui la portait.

Deux mois plus tard s'ouvrit sur le boulevard de la Présentation un nouvel établissement à l'enseigne de la « Coopérative artisanale de produits chimiques

Revanche » La coopérative disposait de deux pièces. On voyait accroché dans la première un portrait du père du socialisme, Friedrich Engels, sous lequel siégeait, un sourire innocent sur les lèvres, Koreïko lui-même, vêtu d'un costume gris de coupe anglaise garni de fils de soie rouge. Les grandes bottes orange avaient disparu, ainsi que les vulgaires favoris courts. Les joues d'Alexandre Ivanovitch étaient proprement rasées. Dans la pièce du fond se trouvait la production. Il y avait là deux tonneaux de chêne garnis de manomètres et d'indicateurs de jauge. L'un des tonneaux était posé par terre, l'autre à l'entresol. Les deux tonneaux étaient reliés par un mince clystère où passait un liquide avec un murmure affairé. Lorsque le liquide était passé en totalité du tonneau supérieur à celui du dessous, un garçon en bottes de feutre faisait son apparition dans le local productif. Avec des soupirs qui n'étaient pas ceux d'un gamin, il vidait le tonneau du bas à l'aide d'un seau qu'il traînait à l'entresol pour le reverser dans le tonneau supérieur. Ayant effectué cette complexe manœuvre de production, le garçon allait se réchauffer au bureau, tandis que le clystère faisait de nouveau entendre des sanglots : le liquide effectuait son parcours habituel, du tonneau d'en haut à celui d'en bas.

Alexandre Ivanovitch ne savait pas lui-même exactement quel genre de produits chimiques on fabriquait à la coopérative *Revanche*. Peu lui importait la chimie, sa journée de travail était assez remplie sans cela. Il allait d'une banque à l'autre, se démenant pour obtenir des crédits en vue de l'élargissement de la production. Il passait des accords avec les trusts pour écouler sa production et en recevait les matières premières à des prix fixés une fois pour toutes. Il obtenait également les prêts demandés. La revente de ces matières premières, dix fois plus cher, aux entreprises d'État lui prenait énormément de temps, de même que lui demandait une grande dépense d'énergie la spéculation sur le marché noir des devises, au pied du monument aux héros de Plevna.

Au bout d'un an, les banques et les trusts eurent le désir de savoir jusqu'à quel point l'aide financière et matérielle reçue par la coopérative *Revanche* lui avait profité, et si l'énergique entrepreneur avait encore besoin de quelque assistance. Trois fiacres amenèrent à la coopérative une commission garnie de barbes savantes. Dans le bureau vide, le président de la commission scruta longuement le visage indifférent d'Engels en tapant de sa canne sur le comptoir de sapin pour faire venir les chefs et les membres de la coopérative. La porte donnant sur le local où se faisait la production finit par s'ouvrir et un garçon aux yeux éplorés apparut devant la commission, un seau à la main.

L'entretien qui eut lieu avec le jeune représentant de *Revanche* révéla que la production allait bon train et que cela faisait une semaine qu'on n'avait pas vu le patron. La commission passa peu de temps dans le local où s'effectuait la production. Le liquide chuchotant d'un air affairé dans le clystère ressemblait, par son goût, sa couleur et sa composition chimique, à de l'eau ordinaire, et c'était bien d'eau qu'il s'agissait. Ce fait incroyable une fois attesté, le président de la commission fit entendre un « hum » et regarda les autres membres de la commission, qui firent également « hum ». Après quoi, le président regarda le garçon avec un sourire effrayant et lui demanda :

- Quel âge as-tu ?
- Je viens d'avoir onze ans, répondit le gamin.

Et il fondit en larmes, sanglotant si fort que les membres de la commission se précipitèrent au dehors en se bousculant et, remontant dans leurs fiacres, s'enfuirent dans la confusion la plus totale. Quant à la coopérative *Revanche*, toutes ses opérations

furent portées, dans les registres de comptes des banques et des trusts, à la rubrique « pertes et profits », précisément à la section entièrement consacrée aux pertes, sans qu'il y soit aucunement question de profits.

Le jour même où la commission avait son entretien significatif avec le garçon dans les locaux de *Revanche*, Alexandre Ivanovitch Koreïko descendait du wagon-lit d'une ligne directe, à trois mille kilomètres de Moscou, dans une petite république viticole.

Dans sa chambre d'hôtel, il ouvrit la fenêtre et vit la petite ville abritée par l'oasis, avec ses canalisations en bambou et sa méchante forteresse d'argile, cette bourgade remplie du brouhaha asiatique et que des peupliers isolaient des sables.

Il apprit le lendemain que la république avait commencé à édifier une centrale électrique. Il apprit aussi que l'argent manquait en permanence et que la construction dont dépendait l'avenir de la république pouvait s'interrompre.

Et l'énergique entrepreneur décida de venir en aide à la république. Il enfonça de nouveau ses jambes dans des bottes orange, se mit sur la tête une calotte et, prenant une serviette ventrue, s'en alla voir la direction du chantier.

Il ne reçut pas un accueil particulièrement chaleureux ; mais il se comporta très dignement, ne demanda rien pour lui et souligna surtout que l'électrification des confins arriérés était une idée qui lui tenait extrêmement à cœur.

— Vous manquez d'argent pour votre chantier. Je vous le procurerai.

Et il proposa d'adjoindre à la centrale une entreprise qui rapporterait de l'argent.

— Rien de plus simple ! Nous vendrons des cartes postales représentant la construction en cours, et cela vous fournira les fonds dont le chantier a tant besoin. Retenez ceci : vous n'aurez rien à déboursier, vous ne ferez qu'encaisser.

Catégorique, Alexandre Ivanovitch fendait l'air de sa main, ses paroles semblaient convaincantes, le projet paraissait sûr et avantageux. Ayant obtenu un contrat lui assurant le quart des gains de l'entreprise de cartes postales, Koreïko se mit au travail.

Pour commencer, il lui fallait un fonds de roulement. Il devait provenir de l'argent alloué à la construction de la centrale. La république n'avait pas d'autre argent disponible.

— Aucune importance, disait-il aux constructeurs pour les rassurer. Souvenez-vous que vous ne ferez qu'encaisser.

Alexandre Ivanovitch partit à cheval inspecter la gorge où s'élevaient déjà les parallélépipèdes de béton de la future centrale. Un coup d'œil lui permit d'apprécier le pittoresque des blocs de porphyre. Sur un char à bancs, des photographes le suivirent dans le défilé. Ils encerclèrent le chantier de leurs longs pieds articulés d'échassiers, se cachèrent derrière des châles noirs et firent longuement claquer les mécanismes de leurs appareils. Quand toutes les prises furent faites, l'un des photographes abaissa son châle et dit d'un ton avisé :

— Cela aurait été mieux, bien sûr, de construire la centrale plus à gauche, en prenant pour fond les ruines du monastère, c'est bien plus pittoresque, là-bas.

Il fut décidé, pour imprimer les cartes postales, de construire le plus vite possible une imprimerie spéciale. Là encore, l'argent nécessaire fut prélevé sur les fonds affectés à la centrale. Ce qui obligea à réduire certains travaux à la centrale électrique. Mais tout le monde se consola en pensant que les gains provenant de la nouvelle entreprise permettraient de rattraper le temps perdu.

L'imprimerie fut construite dans le même défilé, en face de la centrale. Et bientôt, en face des parallélépipèdes de béton de celle-ci, apparurent les parallélépipèdes de béton de l'imprimerie. Peu à peu, les tonneaux de ciment, les fers à béton, les briques et le gravier migrèrent d'une extrémité du défilé à l'autre. Puis ce furent les ouvriers qui suivirent le même chemin : le nouveau chantier payait davantage.

Six mois plus tard, des agents publicitaires en pantalon rayé firent leur apparition dans toutes les gares du pays. Ils vendaient des cartes postales montrant les rochers de la république viticole, au milieu desquels se déroulaient de grandioses travaux. Dans les parcs publics, les théâtres et les cinémas, à bord des vapeurs et dans les stations balnéaires, d'innocentes jeunes filles faisaient tourner les tambours vitrés d'une loterie de bienfaisance. On gagnait à tous les coups, à cette loterie, une carte postale montrant la gorge en cours d'électrification.

Les paroles de Koreïko devinrent réalité : l'argent afflua de tous les côtés. Mais Alexandre Ivanovitch le gardait pour lui. Il prenait un quart par contrat, un autre quart sous le prétexte que toutes les équipes n'avaient pas encore rendu leurs comptes, et il utilisait le restant pour élargir son entreprise de bienfaisance.

— Il faut être un patron compétent, disait-il paisiblement. Mettons l'affaire en route correctement, alors les bénéfices viendront pour de bon.

À ce moment-là, l'excavatrice « Marion », retirée du chantier de la centrale, creusait profondément pour aménager l'emplacement de la nouvelle imprimerie. À la centrale, le travail s'interrompt. Le chantier fut déserté. On n'y voyait plus que les photographes avec leurs châles noirs.

L'affaire s'épanouit et Alexandre Ivanovitch, un honnête sourire soviétique en permanence aux lèvres, se mit à imprimer des cartes postales avec des photos d'acteurs.

Selon l'usage, une voiture cahotante amena un soir une commission munie des pleins pouvoirs. Sans lambiner, Alexandre Ivanovitch jeta en guise d'adieu un dernier coup d'œil aux fondations déjà crevassées de la centrale électrique, au grandiose bâtiment tout éclairé de l'imprimerie spéciale, et prit ses cliques et ses claques.

— Hum ! fit le président de la commission en enfonçant sa canne dans les crevasses des fondations. Où est donc la centrale électrique ?

Il regarda les autres membres de la commission, qui firent « hum » à leur tour. Il n'y avait pas de centrale.

En revanche, la commission put constater que, dans le bâtiment de l'imprimerie, le travail battait son plein. Les lampes violettes brillaient, les machines d'impression à plat battaient des ailes, affairées. Trois d'entre elles chauffaient le défilé en noir et blanc, et de la quatrième, polychrome, sortaient, comme des cartes de la manche d'un tricheur, des cartes postales montrant Douglas Fairbanks, un masque noir couvrant à moitié sa grosse

bouille de samovar, la ravissante Lya de Putti, ainsi qu'un brave garçon aux yeux écarquillés connu sous le nom de Monty Banks.

Après cette soirée mémorable, se tinrent dans le défilé de longs procès en plein air, *pour l'exemple*. Alexandre Ivanovitch avait quant à lui ajouté à son capital un demi-million de roubles.

Son poulx restait faible, coléreux et impatient. Il sentait que c'était précisément le moment, alors que l'ancienne économie venait de disparaître et que la nouvelle n'en était qu'à ses débuts, où l'on pouvait amasser une grande fortune. Mais il savait déjà qu'il était inconcevable, au pays des Soviets, de lutter ouvertement à des fins d'enrichissement personnel. Et c'est avec un sourire supérieur qu'il contemplait les *NEPmen* solitaires pourrissant sous les enseignes du genre : « Marchandises du trust de laine peignée B. A. Ducygne », « Brocart et vases pour églises et clubs » ou « Épicerie K. Robinson et M. Vendredivre »

La pression de l'État fait craquer la base financière de Ducygne comme celle de Vendredivre ou des propriétaires de la pseudo-coopérative « Danses et tambourins ».

Koreïko comprit que seul était possible le négoce souterrain, ayant pour fondement le secret le plus rigoureux. Toutes les crises ébranlant la jeune économie jouaient en sa faveur, il tirait profit de tout ce que l'État perdait. Se frayant un passage dans chaque brèche du circuit des marchandises, il y prélevait ses cent mille roubles. Ses trafics portaient sur les grains, les tissus, le sucre, le textile – sur tout. Et il était seul, tout seul avec ses millions. Dans diverses régions, petits filous et grands aigrefins travaillaient pour lui en ignorant pour le compte de qui ils travaillaient. Koreïko n'agissait qu'à travers des hommes de paille. Lui seul connaissait dans toute sa longueur la chaîne qui lui faisait parvenir l'argent.

À midi pile, Alexandre Ivanovitch écarta son registre de comptes et se mit à déjeuner. Il sortit d'un tiroir un navet cru déjà épluché et le mangea en regardant devant lui d'un air grave. Puis il avala un œuf à la coque froid. C'est très mauvais, un œuf à la coque froid, un individu normal et bien luné ne s'aviserait pas de manger une chose pareille. Mais Alexandre Ivanovitch ne mangeait pas, il se nourrissait. Il ne déjeunait pas, il accomplissait le processus physiologique fournissant à son organisme la quantité nécessaire de matières grasses, d'hydrates de carbone et de vitamines.

Tous les employés d' « Hercule » concluaient leur déjeuner en prenant du thé, Alexandre Ivanovitch, lui, buvait un verre d'eau bouillie, un morceau de sucre dans la bouche. Le thé est pour le cœur un excitant superflu, et Koreïko faisait grand cas de sa santé.

En possession de dix millions, il avait l'air d'un boxeur préparant avec prudence son triomphe. Celui-ci se soumet à un régime spécial, il ne boit pas, ne fume pas, tâche d'éviter les émotions, s'entraîne et se couche tôt – tout cela pour, le jour venu, bondir sur le ring illuminé et en redescendre en heureux vainqueur. Alexandre Ivanovitch voulait rester jeune et en forme pour le jour où l'ancienne vie reprendrait son cours et où il pourrait sortir de la clandestinité et ouvrir sans crainte sa banale petite valise. Koreïko n'avait aucun doute au sujet du retour à la vie d'autrefois. Il se ménageait en vue du capitalisme.

Et, pour que personne ne devine sa deuxième vie, sa vraie vie, il menait une existence misérable, s'efforçant de rester dans les limites des quarante-six roubles d'appointements mensuels qu'il percevait pour un travail pitoyable et fastidieux au service de la comptabilité, aux murs décorés de ménades, de dryades et de naïades.

Notice synthétique

Ce chapitre, intégralement rajouté à la version parue en feuilleton, a certainement bénéficié du voyage que les auteurs firent en 1930 en Asie centrale à l'occasion de l'inauguration du Turksib dont il sera question plus loin (note trouvée chez Alain Préchac).

Les favoris courts évoqués au début sont ceux des officiers – dont un certain Léon Tolstoï – ayant pris part en 1855 à la défense de Sébastopol contre les Français et leurs alliés (note trouvée chez A. Préchac).

Cadrage historique : à la fin de 1922, la NEP a cours depuis dix-huit mois.

« Boulevard de la Présentation » : il s'agit de la Présentation de Jésus au Temple, quarante jours après sa naissance. Voir l'Évangile de Luc, 2, 21-31. La plupart des rues portant des noms de fêtes chrétiennes avaient été débaptisées, mais certains boulevards, à Moscou, avaient étrangement échappé au couperet (note trouvée chez A. Préchac et complétée).

À propos des trusts évoqués dans le texte :

https://www.herodote.net/12_mars_1921-evenement-19210312.php

Plevna est le lieu d'une victoire russe sur l'occupant turc en 1877 :

https://fr.wikipedia.org/wiki/Si%C3%A8ge_de_Plevna . A. Préchac rajoute que le monument commémoratif se trouvait à peu près en face du siège du Comité central du Parti : étrange endroit pour faire du marché noir. Nos auteurs ont décidément mauvais esprit...

Le passage où le président de la commission demande son âge au garçon qui lui répond qu'il vient d'avoir onze ans reproduit un passage du poème Les Enfants des paysans de Nekrassov, où le gamin a alors cinq ans (note trouvée chez A. Préchac et due à I. Chtcheglov). Le poème de Nekrassov est trop long pour que je le traduise ici.

Les peupliers protégeant du sable la petite ville d'Asie centrale me rappellent les saules et les pins de la nouvelle L'institutrice du désert d'A. Platonov, qu'on peut trouver sur ce blog :

<https://blogs.mediapart.fr/m-tessier/blog/110318/linstitutrice-des-sables-andrei-platonov>

« un honnête sourire soviétique en permanence aux lèvres »... Comme le remarque A. Préchac, Ilf et Petrov ont vraiment le chic pour jouer avec le feu, tant cette expression, se rapportant à un escroc comme Koreïko, est sulfureuse !

Douglas Fairbanks est suffisamment connu, consulter Wikipedia pour les deux autres...

La phrase sur l'enrichissement personnel au pays des Soviets est elle aussi dangereuse, mais les auteurs sont sauvés par le fait que les procès ayant commencé à la fin des années vingt sont déjà truqués, que les prétendus saboteurs n'en sont pas, qu'il s'agit d'écarter des NEPmen et des cadres venant de l'époque du tsarisme (note due à I. Chtcheglov).

J'ai traduit en français pour une fois les noms drolatiques des « NEPmen solitaires pourrissant sous leurs enseignes ». Le nom russe du dernier est un compromis entre « vendredi » et « ivrogne », ce que j'ai choisi de rendre par : « Vendredivre ».

Attendant le retour du capitalisme (ce qui est encore envisageable juste avant le Grand Tournant de 1929), Koreïko, déguisé en tout petit fonctionnaire du bas de l'échelle, cache bien son jeu... ce qui permet, par opposition, de redorer le lustre d'Ostap Bender, plus franc du collier.

Chapitre 6

L'« Antilope-Gnou »

Par saccades, la caisse verte s'était lancée avec ses quatre escrocs sur la route poussiéreuse.

La voiture subissait la pression des forces naturelles comme un nageur au milieu d'une tempête. Une ornière venue à sa rencontre la déroutait subitement, un gros trou l'aspirait, elle était ballottée à droite et à gauche, et une poussière rougie par le crépuscule tombait en pluie sur elle.

— Écoutez, l'étudiant, dit Ostap à l'adresse du nouveau passager qui s'était déjà remis de ses récentes émotions et siégeait, l'air insouciant, à côté du *capitaine*, comment avez-vous osé violer la convention de Soukhariev, ce traité respectable, entériné par le tribunal de la Société des Nations ?

Panikovski fit mine de ne pas avoir entendu, et se tourna même de l'autre côté.

— Et, plus généralement, vous avez les mains crochues, poursuivit Ostap. Nous venons d'être les témoins d'une scène abominable. Vous étiez poursuivi par des gens d'Arbatov à qui vous aviez volé une oie.

— Des misérables, des riens du tout ! marmonna avec dépit Panikovski.

— Ben voyons ! dit Ostap. Et vous, évidemment, vous êtes un médecin de campagne ? Un gentleman ? Alors écoutez : s'il vous vient à l'idée, en véritable gentleman, d'écrire sur vos manchettes, vous devrez écrire à la craie.

— Et pourquoi ? demanda avec irritation le nouveau passager.

— Parce qu'elles sont toutes noires. Ce ne serait pas de la crasse ?

— Vous êtes un misérable, un rien du tout ! déclara vite Panikovski.

— Vous me dites ça à moi, qui suis votre sauveur ? demanda gentiment Ostap. Adam Casimirovitch, arrêtez la voiture un instant. Merci. Choura, mon ami, rétablissez le statu quo, je vous prie.

Balaganov ne comprit pas ce que signifiaient les mots « statu quo ». Mais le ton sur lequel ils avaient été prononcés le guida. Avec un mauvais sourire, il attrapa Panikovski sous les aisselles, le sortit de la voiture et le déposa sur la route.

— Retournez à Arbatov, l'étudiant, dit sèchement Ostap. Les propriétaires de l'oise vous y attendent avec impatience. Et, étant nous-même des rustres, nous n'avons pas besoin de butors. En route.

— Je ne le ferai plus ! implora Panikovski. Ce sont mes nerfs !

— À genoux, dit Ostap.

Panikovski mit tant d'empressement à tomber à genoux qu'on eût dit qu'on lui avait coupé les jambes.

— Bien ! dit Ostap. Votre posture me satisfait. Vous êtes pris comme bonne à tout faire sous condition, jusqu'à votre premier manquement à la discipline.

L'« Antilope-Gnou » reprit à son bord le rustre dompté et repartit en se balançant comme un corbillard.

Une demi-heure plus tard, la voiture tourna pour s'engager sur la grand-route de Novozaïtsev et entra dans un bourg sans ralentir. Les gens s'étaient rassemblés près d'une maison en rondins sur le toit de laquelle s'élevait une antenne de radio noueuse et tordue. Un homme glabre sortit de la foule d'un air résolu. Il avait à la main une feuille de papier.

« Camarades, cria-t-il d'un ton sévère, notre séance solennelle est ouverte ! Permettez-moi, camarades, de tenir ces applaudissements... »

Il avait visiblement préparé son discours et jetait déjà un coup d'œil à son papier mais, voyant que la voiture ne s'arrêtait pas, il raccourcit son laïus.

« Rejoignez tous l'Association pour l'aménagement des routes ! dit-il précipitamment en regardant Ostap passer à sa hauteur. Mettons en route la production en série des automobiles soviétiques ! Le cheval de fer prend la relève de celui du paysan ! »

Et, criant en direction de l'automobile qui s'éloignait, couvrant le brouhaha de félicitations partant de la foule, il plaça son dernier slogan :

« L'automobile n'est pas un luxe, mais un moyen de transport ! »

Tous les passagers de l'« Antilope », à l'exception d'Ostap, avaient ressenti quelque inquiétude en voyant cet accueil solennel. N'y comprenant rien, ils s'agitaient dans la voiture comme des petits moineaux dans leur nid. Panikovski, à qui, en général, déplaisaient les grands rassemblements de gens honnêtes, s'était craintivement accroupi, si bien que les villageois ne purent apercevoir que la calotte crasseuse de son chapeau de paille. Mais Ostap ne s'était nullement démonté. Ayant enlevé sa casquette à dessus blanc, il saluait dignement de la tête à droite et à gauche.

« Améliorez les routes ! criait-il en guise d'adieu. *Merci pour votre accueil !* »

Et la voiture se retrouva à nouveau sur la route blanche qui fendait la vaste et paisible campagne.

— Ils ne vont pas se mettre à notre poursuite ? demanda avec inquiétude Panikovski. C'était quoi, cette foule ? Qu'est-il arrivé ?

— Tout simplement des gens qui n'avaient jamais vu d'automobile, dit Balaganov.

— Suite de l'échange des impressions, observa Bender. Au tour du conducteur. Votre avis, Adam Casimirovitch ?

Le chauffeur réfléchit, chassa au son de la matchiche un chien accouru bêtement sur la chaussée, puis émit l'hypothèse que la foule se fût rassemblée à l'occasion de la fête d'un saint local.

— Il y a pas mal de fêtes de ce genre dans les villages, expliqua le conducteur de l'« Antilope ».

— Oui, dit Ostap. Je me rends clairement compte, à présent, que je me retrouve en compagnie de gens incultes, en d'autres termes, de va-nu-pieds sans instruction. Ah, enfants, chers enfants du lieutenant Schmidt, pourquoi ne lisez-vous pas les journaux ? Il faut les lire. Ils sèment assez souvent le raisonnable, le bon et l'éternel.

Ostap sortit de sa poche un numéro des *Izvestia* et lut à haute voix à l'équipage de l'« Antilope » un entrefilet au sujet de la course automobile Moscou-Kharkov-Moscou.

— Nous nous trouvons à l'heure actuelle sur le trajet du rallye, dit-il, tout content de lui. Nous avons environ cent cinquante kilomètres d'avance sur la voiture de tête. Je suppose que vous comprenez ce que je veux dire ?

Les sans-grade de l'« Antilope » gardèrent le silence. Panikovski déboutonna sa veste et gratta sa poitrine nue sous sa cravate de soie sale.

— Ainsi, vous ne comprenez toujours pas ? Apparemment, il y a des cas où même la lecture des journaux n'apporte aucun secours. Hé bien, je vais vous expliquer plus en détail, bien que ce soit contre mes principes. Primo : les paysans ont pris l'« Antilope » pour la voiture de tête du rallye. Secundo : nous ne démentons aucunement, bien plus –

nous allons prier toutes les organisations et toutes les personnes rencontrées de nous fournir leur assistance dans les règles, *puisque nous sommes la voiture de tête*. Tertio... D'ailleurs, les deux premiers points suffisent. Il est absolument clair que nous resterons en tête de la course un certain temps, à recueillir la crème et le meilleur de cette entreprise de haute culture.

Le discours du Grand Combinateur fit une énorme impression. Kozlewicz jetait au capitaine des regards de chien fidèle. Balaganov fourrageait de ses deux mains dans ses mèches rousses en riant aux éclats. Panikovski, savourant à l'avance un gain obtenu sans risques, poussait des hourras.

— Bon, assez d'émotions, dit Ostap. La lumière baisse, je déclare la soirée ouverte. Halte !

L'auto s'arrêta et les Antilopiens fatigués en sortirent. Les grillons champêtres forgeaient leur petit bonheur dans les blés mûrissants. Les passagers s'étaient déjà assis en cercle au bord de la route, tandis que la vieille « Antilope » ne se refroidissait toujours pas : tantôt sa carrosserie faisait entendre un craquement, tantôt c'était le moteur qui émettait un tintement.

Inexpérimenté, Panikovski alluma un tel feu de camp qu'on eût dit qu'un village entier brûlait. Avec des reniflements, le feu partait de tous les côtés. Pendant que les voyageurs se battaient avec la colonne de feu, Panikovski courut dans les champs, courbé en deux, et revint en tenant un concombre arqué tiède. Ostap le lui arracha promptement en disant :

— Ne faites pas de la nourriture une religion.

Après quoi, il mangea lui-même le concombre. Le saucisson emporté par le prudent Kozlewicz fournit de quoi souper, et l'on s'endormit sous les étoiles.

— Bien monsieur, dit à l'aube Ostap à Kozlewicz, préparez-vous pour de bon. Une journée comme celle qui nous attend aujourd'hui, votre baquet mécanique n'en a jamais connu par le passé, et n'en connaîtra jamais plus à l'avenir.

Balaganov s'empara d'un seau cylindrique portant l'inscription « Maternité d'Arbatov » et courut chercher de l'eau à la rivière.

Adam Casimirovitch souleva le capot de la voiture en sifflotant, plongea les mains dans le moteur et se mit à fouiller dans ses entrailles de cuivre.

Adossé à l'une des roues, Panikovski regardait tristement et sans cligner de l'œil le segment de soleil couleur de canneberge apparu au-dessus de l'horizon. Son visage apparut, tout ridé, celui d'un vieillard par maints détails : les poches sous les yeux, les veines où l'on voyait battre le pouls et les plaques rouge fraise. On voit ce genre de visage chez un homme qui a mené une longue vie d'honnêteté, qui a des enfants adultes, boit le matin du café sain de marque « Pour l'estomac » et signe « L'Antéchrist » les billets qu'il écrit pour le journal mural de l'institution où il travaille.

— Voulez-vous que je vous raconte comment vous allez mourir, Panikovski ? demanda Ostap à brûle-pourpoint.

Le vieillard tressaillit et se détourna.

— Alors voilà. Un jour, vous reviendrez dans votre chambre froide et déserte de l'hôtel « Marseille » (quelque part dans un chef-lieu de district où vous aura conduit votre métier), et vous vous sentirez mal. L'une de vos jambes sera paralysée. Affamé et non rasé, vous resterez allongé sur une couchette en bois, et personne ne viendra vous voir. Personne n'aura pitié de vous, Panikovski. Pour éviter les dépenses, vous n'avez pas eu d'enfants, et vous avez abandonné vos femmes. Vous souffrirez toute une semaine. Votre agonie sera affreuse. Vous mettrez longtemps à mourir et vous lasserez tout le monde. Vous ne serez pas encore tout à fait mort que le bureaucrate gérant l'hôtel écrira déjà au Comité de ville pour se faire livrer un cercueil gratuit... Quels sont votre prénom et votre patronyme ?

— Mikhaïl Samuelévitch, répondit Panikovski, défait.

— ... un cercueil gratuit pour le citoyen M. S. Panikovski. Mais ne pleurez pas, vous tiendrez bien encore un an ou deux. Maintenant, au travail. Nous devons nous occuper du côté culturel et propagandiste de notre expédition.

Ostap sortit de la voiture sa trousse de voyage d'obstétricien et la posa sur l'herbe.

— Voici mon bras droit, dit le Grand Combinateur en donnant de petites tapes sur le flanc rebondi comme une saucisse de la trousse. Tout ce dont peut avoir besoin un élégant citoyen de mon âge et de mon envergure s'y trouve.

Bender s'accroupit au-dessus de sa trousse comme un illusionniste chinois itinérant au-dessus de son sac magique, et se mit à en retirer différentes choses l'une après l'autre. Il retira d'abord un brassard rouge avec dessus, en lettres d'or, le mot « Direction ». Il posa ensuite sur l'herbe une casquette de milicien aux armes de Kiev, quatre paquets de cartes ayant toutes le même dos et une liasse de documents porteurs de cachets ronds et violacés.

L'équipage de l' « Antilope-Gnou » au grand complet regardait la trousse avec respect. De nouveaux objets continuaient à en sortir.

— Vous, mes pigeons, disait Ostap, je suis sûr que vous ne pouvez pas comprendre qu'un honnête pèlerin soviétique dans mon genre ne puisse se passer d'une blouse de docteur.

Outre la blouse, la trousse contenait un stéthoscope.

— Je ne suis pas chirurgien, observa Ostap. Je suis neuropathologue, je suis psychiatre. J'étudie l'âme de nos patients. Et, je me demande pourquoi, je tombe toujours sur des âmes complètement stupides.

Apparurent ensuite, retirés de la trousse : un alphabet pour sourds-muets, des cartes postales de bienfaisance, des insignes émaillés et une affiche représentant Bender lui-même portant un pantalon à jambes bouffantes et un turban. L'affiche annonçait :

Le Pontife est arrivé

(Illustre brahmane et yogi de Bombay)

Le fils du Costaud

Le favori de Rabindranath Tagore

JOCHANAN MAROUSSIDZÉ

(Artiste émérite de l'Union Soviétique)

Numéros à la Sherlock Holmes

Le fakir hindou. La poule invisible.

Les bougies de l'Atlantide. La tente de l'Enfer.

Le prophète Samuel répond aux questions du public.

Matérialisation des esprits et distribution d'éléphants.

De 50 kopecks à 2 roubles la place.

Un turban sale et taché fit son apparition à la suite de l'affiche.

— Ce divertissement, je m'en sers très rarement, dit Ostap. Figurez-vous que ce sont surtout les progressistes, les directeurs de clubs de cheminots par exemple, qui mordent à l'histoire du brahmane. C'est un boulot facile, mais répugnant. Moi, ça me dégoûte d'être le favori de Rabindranath Tagore. Quant au prophète Samuel, on lui pose toujours les mêmes questions : « Pourquoi ne trouve-t-on pas de beurre ? » ou bien : « Êtes-vous Juif ? »

Ostap finit par trouver ce qu'il cherchait : une boîte en fer-blanc laquée renfermant de petits pots en porcelaine contenant de la peinture au miel, ainsi que de petits pinceaux.

— Une voiture de tête, il faut la décorer avec au minimum un slogan, dit Ostap.

Et, sur une longue bande de toile de coton jaunâtre, il peignit en marron, en lettres d'imprimerie :

AVEC LA COURSE AUTOMOBILE, NOUS PORTERONS UN COUP
AUX ROUTES DÉFONCÉES ET AU LAISSER-ALLER !

La bannière fut attachée à deux bouts de bois au-dessus de la voiture. Dès que celle-ci démarra, la bannière se redressa sous l'effet du vent et prit un air si crâne qu'on ne pouvait plus douter qu'il fût indispensable de porter un grand coup, grâce à la course, aux routes défoncées, au laisser-aller et, en même temps, peut-être même au bureaucratisme. Les passagers de l'« Antilope » se raffermirent dans leur dignité.

Balaganov mit sur sa tignasse rousse une casquette qui traînait toujours dans sa poche. Panikovski retourna ses manchettes et les laissa dépasser de deux centimètres de ses manches. Kozlewicz se souciait davantage de son automobile que de lui-même. Il l'avait lavée à grande eau avant de repartir, et le soleil se mit à jouer sur les flancs irréguliers de l'« Antilope ». Clignant gaiement de l'œil, le capitaine asticotait ses compagnons.

— Village à bâbord ! cria Balaganov, la main en visière. On s'arrête ?

— Nous sommes suivis par cinq engins de première classe, dit Ostap. Nos plans ne prévoient pas de rendez-vous avec eux. Il nous faut écrémer au plus vite. C'est pourquoi je fixe à Oudoïev notre prochaine halte. C'est d'ailleurs dans cette ville que le fût de carburant doit nous attendre. En avant, Casimirovitch !

— Faudra-t-il répondre aux souhaits de bienvenue ? demanda Panikovski, préoccupé.

— En saluant de la tête et en souriant. N'ouvrez pas la bouche, autrement, Dieu sait ce que vous seriez capable de sortir.

Le village fit bon accueil à la voiture de tête. Mais l'hospitalité habituelle prenait ici un tour étrange. Les gens avaient visiblement entendu dire que quelqu'un passerait, mais qui et dans quel but, ils n'en savaient rien. Du coup, à tout hasard, ils avaient ressorti toutes les maximes, tous les slogans des années précédentes. Le long de la grand-rue se tenaient des écoliers tenant des pancartes disparates et démodées : « Bienvenue à la Ligue du Temps et à son fondateur, le cher camarade Kerjentsev ! », « Les bourgeois ne nous font pas peur avec leur agitation, nous saurons répondre à l'ultimatum de Curzon ! », « Des crèches, s'il vous plaît, pour la survie de nos bébés ! »

On voyait en outre une quantité de pancartes principalement rédigées en slavon et disant toutes : « Bienvenue ! »

Tout cela défilait devant les voyageurs. Qui, cette fois, agitaient avec assurance leurs chapeaux. En dépit de l'interdiction, Panikovski ne put s'empêcher de sauter hors de la voiture pour crier de façon indistincte des salutations d'une grande inculture politique. Mais, avec le bruit du moteur et les cris de la foule, personne n'y comprit rien.

— Hip, hip, hourra ! cria Ostap.

Kozlewicz ouvrit le pot d'échappement, et la voiture lâcha une traîne de fumée bleue qui fit éternuer les chiens lancés à sa poursuite.

— Où en est l'essence ? demanda Ostap. En avons-nous assez pour atteindre Oudoïev ? Ce n'est qu'à trente kilomètres d'ici. Et là-bas, on leur prendra tout.

— Ça devrait suffire, répondit Kozlewicz d'un air dubitatif.

— N'oubliez pas, dit Ostap avec un coup d'œil sévère à ses troupes, que je défends de marauder. Je ne tolérerai aucune violation de la loi. C'est moi qui commande la parade.

Panikovski et Balaganov eurent l'air gêné.

— Les habitants d'Oudoïev nous donneront eux-mêmes tout ce dont nous avons besoin. Faites de la place pour le pain et le sel.

L'« Antilope » couvrit les trente kilomètres en une heure et demie. Kozlewicz se fit beaucoup de souci durant le dernier kilomètre, mettant les gaz et branlant du chef d'un air navré. Mais tous ses efforts, ainsi que les cris de charretier de Balaganov, furent vains. Le brillant finish qu'entrevoyait Adam Casimirovitch avorta faute d'essence. La voiture s'arrêta de façon honteuse au beau milieu de la rue, cent mètres avant l'estrade surélevée, décorée de guirlandes de branchages de conifères en l'honneur des automobilistes intrépides.

Poussant de grands cris, la foule se précipita à la rencontre de la « Lorraine-Dietrich » venue de la nuit des temps. Les épines de la gloire s'enfoncèrent en un instant dans le noble front des voyageurs. Ils furent extraits sans façon du véhicule et secoués avec acharnement, comme des noyés qu'il fallait ramener à tout prix à la vie.

Kozlewicz resta près de la voiture et l'on emmena tous les autres à l'estrade où l'on avait planifié un bref meeting de trois heures. Un jeune homme aux allures de chauffeur se fraya un chemin jusqu'à Ostap et lui demanda :

— Où en sont les autres voitures ?

— Elles ont pris du retard, répondit Ostap d'un air indifférent. Les crevaisons, les pièces qui cassent, l'enthousiasme de la population. Tout ça fait prendre du retard.

— Vous êtes dans la voiture du capitaine ? Klieptounov est avec vous ?

L'amateur de courses ne décollait pas d'Ostap.

— J'ai retiré Klieptounov de la course, dit Ostap, mécontent.

— Et le professeur Piéssotchnikov ? Dans la « Packard » ?

— Dans la « Packard ».

— Et l'écrivaine Véra Cruz ? s'enquit avec curiosité le presque chauffeur. Elle, j'aimerais bien la voir ! Elle et le camarade Niéjinski. Il est aussi avec vous ?

— La course m'a épuisé, vous savez, dit Ostap.

— Et vous êtes en « Studebaker » ?

— Vous pouvez considérer notre voiture comme une « Studebaker », dit hargneusement Ostap, mais jusqu'à maintenant, c'était une « Lorraine-Dietrich ». Vous êtes satisfait ?

Mais le presque chauffeur ne l'était pas, satisfait.

— Permettez, s'écria le jeune importun, mais il n'y a pas de « Lorraine-Dietrich » en course ! J'ai lu dans le journal qu'il y avait deux « Packard », deux « Fiat » et une « Studebaker ».

— Allez vous faire foutre avec votre « Studebaker » ! se mit à hurler Ostap. Qui est-ce, Studebaker ? C'est un parent à vous, Studebaker ? C'est votre papa, Studebaker ? Qu'est-ce que vous avez à coller aux gens ? On lui dit en bon russe que la « Studebaker » a été remplacée au dernier moment par une « Lorraine-Dietrich », et il continue ses salades ! « Studebaker » !

Les officiels avaient depuis longtemps évacué le jeune homme qu'Ostap continuait à agiter les bras en marmonnant :

« Des connaisseurs ! Ce genre de connaisseurs, il faudrait les assommer ! Monsieur veut sa “ Studebaker” ! »

Dans son discours de bienvenue, le président de la commission chargée d'accueillir les coureurs enchaîna tant de propositions subordonnées qu'il lui fallut plus d'une demi-heure pour s'en dépêtrer. Le *capitaine* de la course demeura fort inquiet tout ce temps-là. Il surveillait du haut de l'estrade les activités suspectes de Balaganov et de Panikovski, lesquels allaient et venaient dans la foule avec bien trop de vivacité. Bender les regardait avec des yeux terribles, signaux qui finirent par clouer sur place les enfants du lieutenant Schmidt.

« Je me réjouis, camarades, déclara Ostap dans son discours répondant à l'allocution du président, je me réjouis de troubler avec une trompe d'automobile le silence patriarcal de la ville d'Oudoïev. L'automobile, camarades, n'est pas un luxe mais un moyen de transport. Le cheval de fer prend la relève de celui du paysan ! Mettons en route la production en série des automobiles soviétiques ! Avec la course automobile, nous porterons un coup aux routes défoncées et au laisser-aller. J'en ai fini, camarades. Ayant au préalable mangé un morceau, nous poursuivrons notre long voyage. »

Pendant que la foule entourant l'estrade écoutait, immobile, les paroles du capitaine, Kozlewicz déployait une grande activité. Il remplit le réservoir avec une essence qui, ainsi que l'avait annoncé Ostap, s'avéra extrêmement pure, mit sans se gêner de côté trois gros bidons de carburant, changea les chambres à air et les revêtements sur les quatre roues, fit main basse sur une pompe et même sur un cric. Ce faisant, il vida totalement tant la réserve que le dépôt opérationnel du secteur automobile d'Oudoïev.

Le voyage jusqu'à Tchernomorsk était prêt, sur le plan de l'approvisionnement matériel. Certes, l'argent manquait. Mais cela n'inquiétait pas le capitaine. Les voyageurs avaient fait un excellent déjeuner à Oudoïev.

— Il ne faut pas penser à l'argent de poche, dit Ostap. L'argent est épars sur la route, nous le ramasserons selon nos besoins.

Entre l'antique cité d'Oudoïev, fondée en 794 et Tchernomorsk, fondée en 1794, il y avait mille ans de différence et elles étaient éloignées l'une de l'autre de mille kilomètres, sur des chemins de terre comme sur la chaussée de grandes routes.

Différents personnages firent leur apparition, pendant ces mille années, sur cet axe reliant Oudoïev à la mer Noire.

S'y déplacèrent des commis avec des marchandises de maisons de commerce byzantines. Sortant de la forêt bourdonnante venait à leur rencontre Rossignol-le-brigand,

individu brutal portant un bonnet d'astrakan. Il s'emparait des marchandises et faisait périr les commis. Il arriva aussi à des conquérants d'emprunter cette route avec leurs troupes, et puis des paysans sur des charrettes, et aussi des pèlerins qui marchaient en chantant.

La vie du pays changeait à chaque siècle. La façon de s'habiller se modifiait, les armes se perfectionnaient, les émeutes de la pomme de terre étaient réprimées. Les gens apprirent à se raser. Le premier ballon s'envola. Les jumeaux de fer – le bateau à vapeur et la locomotive à vapeur – furent inventés. Les automobiles se mirent à sonner de leur corne.

Mais la route restait la même que du temps de Rossignol-le-brigand.

Bosselée, enfouie sous les boues volcaniques ou couverte d'une poussière empoisonnée à l'instar d'une poudre contre les punaises, la route de la patrie s'étirait, passant les villages, les petites villes, les usines et les kolkhozes, elle s'étire comme un piège long de mille verstes. Sur les bas-côtés, dans l'herbe jaunissante et souillée, gisent des squelettes de charrettes et des automobiles épuisées, à l'agonie.

Peut-être l'émigré, hébété à force de vendre des journaux au milieu des champs asphaltés de Paris, se souvient-il des chemins russes comme d'un charmant détail de son paysage natal : le croissant de lune se reflétant dans l'eau de la petite mare, la bruyante prière des grillons, le tintement du seau vide attaché à la télègue d'un paysan...

Mais le croissant de lune a depuis longtemps reçu une autre affectation. Il pourra se refléter à la perfection sur le goudron de la chaussée. Les sirènes et les klaxons des autos remplaceront la symphonie des seaux campagnards. Quant aux grillons, on pourra les écouter dans des réserves naturelles ; on y construira des tribunes et les citoyens, préparés par le discours préliminaire de quelque grillonologue chenu, pourront se repaître du chant de leurs insectes préférés.

Notice synthétique

L'Association pour l'aménagement des routes : le terme russe Avtodor désignait une sorte d'Automobile club, association de volontaires désireux de participer à l'amélioration des routes et au développement du transport automobile ; elle exista entre 1927 et 1935

Le responsable qui, dans le village traversé, fait un laïus récite une batterie de slogans. Le cheval de fer désignait indifféremment l'automobile, le train ou le tracteur (note due à I. Chtcheglov). Ostap reprendra tranquillement les slogans en questions à Oudoïev, dans sa réponse à l'allocution du président...

Merci pour votre accueil : merci est transcrit du français. À la différence de ses coéquipiers, Ostap utilise un vocabulaire à la fois gouailleur et précieux par moments, ce qui peut le rapprocher – outre le fait qu'il vole mais ne tue pas – d'Arsène Lupin.

[Ils sèment assez souvent] « le raisonnable, le bon et l'éternel » : nouveau pastiche de Nekrassov – dans le poème « Aux semeurs » (note due à I. Chtcheglov).

Rappel : les Izviestia, ce sont les Nouvelles.

Déjà populaires avant la guerre, les rallyes automobiles reprirent à la fin des années vingt. On en profitait pour faire l'éducation politique des populations. Tout cela est parodié par nos deux auteurs, qui insistent sur l'arriération de la Russie profonde, remplie de gogos que l'on écrème (note due à I. Chtcheglov).

Les grillons forgeaient leur petit bonheur : l'image est plus naturelle en russe, car le mot traduisant grillon est « le petit forgeron ».

La colonne de feu : nouvelle réminiscence biblique : Exode 13, 21 (trouvé chez A. P).

Bien monsieur : toujours simplement esquissé par la sifflante finale « s ». Ici, plaisamment.

Jochanaan : Jean-Baptiste... <https://fr.wikipedia.org/wiki/Salome> (op%C3%A9ra)

À propos de l'in vraisemblable affiche : le charlatanisme à base d'hindouisme et d'occultisme en tout genre était très développé dans les années vingt, sans doute encouragé par les autorités en tant que substitut à la foi orthodoxe. Ostap satisfait tous les goûts possibles. R. Tagore se fait épingler pour son admiration béate de la Russie soviétique, qu'il avait visitée en 1930 (note trouvée chez A. Préchac).

Les pancartes qui datent et alignent tous les slogans possibles, dans le deuxième village traversé, témoignent du retard de la campagne sur la ville. Les journaux rapportaient que certains villageois ne connaissaient pas le sens des lettres URSS et confondaient Kalinine avec Dénikine, ignorant même celui de Staline ! (note due à I.Ch.)

Sur l'état des routes : à peine 1 % du kilométrage total des routes portait un revêtement dur, d'après les journaux de l'époque (note trouvée chez A. Préchac).

À propos de la « Ligue du temps » : c'était une association visant à la rationalisation du travail sur le modèle du fordisme-taylorisme, fondée par Kerjentsev, active entre 1923 et 1925 (note d'A. Préchac). Complément :

<https://www.cairn.info/revue-diogene-2001-2-page-108.htm>

Sur Lord Curzon : https://fr.wikipedia.org/wiki/George_Curzon

Rappel : le slavon est l'ancienne langue ecclésiastique, issue du vieux-slave et toujours utilisée dans la liturgie :

https://fr.wikipedia.org/wiki/Slavon_d%27%C3%A9glise

Il est possible que la petite ville d'Odoïev, dans la région de Toula, ait servi de modèle à celle, imaginaire, d'Oudoïev. Quant à Tchernomorsk, « fondée en 1794 », il s'agit bien d'Odessa : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Odessa>

À propos des « émeutes de la pomme de terre » :

[https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89meutes_des_pommes_de_terre_\(Russie\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89meutes_des_pommes_de_terre_(Russie))

Signalons enfin que les trois derniers paragraphes du chapitre ont été rajoutés pour l'édition en volume, ils n'étaient pas dans le feuilleton. Il y a même une allusion à la Punaise de Maïakovski (note trouvée chez A. Préchac). J'ai conservé l'allusion en traduisant « poudre contre les punaises » ce qu'on traduit ordinairement par : « une poudre insecticide ».

Chapitre 7

Le doux fardeau de la gloire

Le capitaine de la course, le conducteur, le mécanicien de bord et la bonne à tout faire se sentaient au mieux.

La matinée était fraîche. Un soleil blême se perdait dans le ciel gris perle. Les petits oiseaux gazouillaient dans l'herbe.

Les « pastourelles », ces oiseaux familiers des routes, traversaient lentement la chaussée juste devant les roues de l'automobile. Les lointains de la steppe exhalaient de si bonnes odeurs qu'à la place d'Ostap, un quelconque écrivain-paysan moyen du groupe « Le Pis d'acier » n'aurait pu s'empêcher de descendre de voiture, de s'asseoir dans l'herbe et de se mettre à écrire sur les feuilles d'un bloc-notes de voyage un nouveau récit commençant ainsi : « Ainsi les blés d'hiver transpiraient-ils tant et plus. Desserrant sa ceinture, le soleil se mit à inonder de ses rayons le monde entier. Le vieux Romualdytch renifla sa chaussette russe et marmonna des sortidictions... »

Mais Ostap et ses compagnons étaient fort loin de la poésie. Cela faisait vingt-quatre heures qu'ils fondaient en tête de la course. On les accueillait avec de la musique et des

discours. Les enfants jouaient du tambour en leur honneur. Les adultes leur offraient à déjeuner et à dîner, les ravitaillaient en pièces de rechange pour automobile mises plus tôt de côté et, dans une bourgade, on leur présenta le pain et le sel de bienvenue sur un plateau de chêne sculpté couvert d'un essuie-main brodé de petites croix. Le pain et le sel restèrent dans la voiture, entre les jambes de Panikovski. Lequel passait son temps à chiper de petits bouts de pain arrachés à la miche, si bien qu'il finit par y faire un trou de souris. Dégusté, Ostap balança alors sur la route le pain et le sel. Les Antilopiens passèrent la nuit dans un petit village où les militants locaux prirent grand soin d'eux. Ils en repartirent en emportant une grande jatte de lait cuit au four et le doux souvenir de l'odeur d'eau de Cologne du foin sur lequel ils avaient dormi.

— Du lait et du foin, dit Ostap lorsque l'« Antilope », à l'aube, quitta le village, que peut-il y avoir de mieux ? On se dit toujours : « Je le ferai plus tard, ça, j'aurai le temps. Il y aura encore plein de lait et de foin dans ma vie. » Mais non, ça ne reviendra jamais plus. Sachez donc, mes pauvres amis, que cette nuit a été la meilleure de notre vie. Et vous ne l'aviez même pas remarqué.

Les compagnons de Bender le regardaient avec respect. La vie facile dont la perspective s'ouvrait devant eux les enthousiasmait.

— La vie est belle ! dit Balaganov. Nous roulons, repus. La bonne fortune nous attend peut-être...

— En êtes-vous vraiment sûr ? demanda Ostap. La bonne fortune nous attend sur la route ? Elle bat peut-être de ses petites ailes avec impatience ? « Où est donc l'amiral Balaganov ? demande-t-elle. Pourquoi tarde-t-il tant ? » Vous êtes toqué, Balaganov ! La bonne fortune n'attend personne. Elle erre à travers le pays, vêtue de longs habits blancs et fredonnant une chanson enfantine : « Ah, l'Amérique, dans ce pays on fait la noce et on boit à même la bouteille. » Seulement, cette petite fille naïve, il faut l'attraper, il faut lui plaire, il faut lui faire la cour. Vous n'aurez pas d'aventure avec la petite, Balaganov. Vous êtes un pouilleux. Regardez-vous un peu ! Un homme avec votre costume ne saisira jamais sa chance. D'ailleurs, tout l'équipage de l'« Antilope » est équipé de façon atroce. Je m'étonne qu'on nous prenne encore pour des participants à la course !

Ostap regarda avec commisération ses compagnons et reprit :

— Je reste absolument confus devant le chapeau de Panikovski. Toute sa tenue est d'un luxe provoquant. Cette dent en or, ces lacets de caleçon, cette poitrine velue sous la cravate... Il faut vous habiller plus modestement, Panikovski ! Vous êtes un respectable vieillard. Il vous faut une redingote noire et un chapeau de castorine. Une chemise à carreaux de cow-boy et des guêtres de cuir iront bien à Balaganov. Il aura tout de suite l'air d'un étudiant en culture physique, au lieu de ressembler, comme à l'heure actuelle, à un matelot de la marine de commerce congédié pour ivrognerie. Et ne parlons pas de notre honorable chauffeur. Les pénibles épreuves que la destinée lui a fait subir l'ont empêché de s'habiller conformément à son rang. Ne voyez-vous pas à quel point une combinaison de cuir et une casquette noire en box-calf conviendraient à son visage inspiré, un peu barbouillé d'huile ? Oui, les enfants, il faut vous équiper.

— L'argent manque, dit Kozlewicz en se retournant.

— Le chauffeur est dans le vrai, répondit aimablement Ostap, l'argent manque effectivement. Ces petits ronds de métal que j'aime tant...

L'« Antilope-Gnou » dévala une colline en glissant. Les champs continuaient à tourner lentement des deux côtés de la voiture. Une grande chouette rousse se tenait au bord de la route, la tête penchée de côté, écarquillant d'un air stupide ses yeux jaunes et aveugles. Inquiétée par les grincements de l'« Antilope », l'oiseau déploya ses ailes, plana au-dessus de la voiture et s'éloigna vite, pris par ses fastidieuses affaires de chouette. Il ne se produisit plus rien de notable par la suite.

— Regardez ! s'écria brusquement Balaganov. Une automobile !

À tout hasard, Ostap donna l'ordre de retirer la banderole exhortant les citoyens à porter un coup, grâce à la course, au laisser-aller. Pendant que Panikovski exécutait cet ordre, l'« Antilope » se rapprochait de l'autre voiture.

Une « Cadillac » grise à toit rigide stationnait au bord de la route, un peu penchée. La nature de la Russie centrale se reflétait dans ses épaisses vitres polies en y paraissant plus belle et plus propre qu'elle ne l'était réellement. À genoux, le chauffeur démontait le pneu d'une roue avant. Trois individus en pardessus de voyage jaune sable attendaient avec ennui au-dessus de lui.

— Vous avez fait naufrage ? demanda Ostap en soulevant poliment sa casquette.

Le chauffeur leva la tête, le visage tendu, et, sans répondre, s'absorba de nouveau dans sa besogne.

Les Antilopiens sortirent de leur charrette verte. Kozlewicz fit plusieurs fois le tour de la merveilleuse voiture avec des soupirs d'envie, s'accroupit à côté du chauffeur et entama avec lui une conversation de spécialistes. Panikovski et Balaganov examinaient avec une curiosité enfantine les passagers ; deux d'entre eux avaient un air fort hautain d'étrangers. Le troisième, à en juger par l'odeur enivrante de galoches émanant de son ciré provenant du Trust du caoutchouc, était un compatriote.

— Vous avez fait naufrage ? répéta Ostap en effleurant délicatement l'épaule caoutchoutée du compatriote tout en adressant un regard pensif aux étrangers.

Le compatriote se mit à parler avec irritation du pneu crevé, mais ce qu'il marmonnait n'atteignit pas les oreilles d'Ostap. Sur la grand-route, à cent-trente kilomètres de tout chef-lieu de district, au beau milieu de la Russie d'Europe se promenaient en automobile deux poulets étrangers bien dodus. Voilà qui mettait en émoi le Grand Combinateur.

— Dites-moi, dit-il en interrompant l'autre, ils ne sont pas de Rio de Janeiro, ces deux-là ?

— Non, répondit le compatriote, ils sont de Chicago. Et moi, je suis l'interprète de l'« Intourist ».

— Que diable font-ils ici, à la croisée des chemins en pleine campagne ancienne et sauvage, loin de Moscou et du ballet « Le Coquelicot », des magasins d'antiquités et du célèbre tableau du peintre Répine « Ivan le Terrible assassinant son fils » ? Je ne comprends pas ! Pourquoi les avoir amenés ici ?

— Ah ! qu'ils aillent au diable ! dit avec amertume l'interprète. Cela fait trois jours que nous galopons à travers la campagne comme des possédés. J'ai eu souvent affaire à des étrangers, mais des comme ceux-là, je n'en ai jamais vu.

Il eut un geste désespéré en direction de ses compagnons rubiconds et poursuivit :

— Les touristes sont tous les mêmes, ils vont et viennent à Moscou et achètent à des artisans des coupes en bois sculpté. Mais ces deux-là s'en sont écartés, ils font le tour des villages.

— C'est méritoire, fit Ostap. Les larges masses des milliardaires font connaissance avec le mode de vie qu'on a dans la nouvelle campagne soviétique.

Les citoyens de Chicago observaient avec gravité la réparation de leur automobile. Ils portaient des chapeaux argentés, des faux-cols empesés et des souliers d'un rouge mat.

L'interprète regarda Ostap avec indignation et s'écria :

— Comment donc ! Ils en ont rudement besoin, de la nouvelle campagne ! C'est le *samogone* campagnard qu'il leur faut, pas la campagne !

Au mot de « samogone », que l'interprète avait accentué, les gentlemen regardèrent à la ronde avec inquiétude avant de se rapprocher d'Ostap et de l'interprète.

— Tenez, vous voyez ! fit l'interprète. Ils deviennent nerveux dès qu'ils entendent ce mot.

— Oui. Il y a quelque mystère là-dessous, dit Ostap. Ou alors, des goûts pervers. Je ne comprends pas qu'on puisse aimer le samogone alors que notre patrie dispose d'un grand choix d'excellentes boissons fortes.

— Tout cela est bien plus simple que vous ne le pensez, dit le traducteur. Ils sont à la recherche d'une bonne recette de samogone.

— Bien sûr ! s'exclama Ostap. Il y a la prohibition, chez eux. Compris... Ils l'ont obtenue, la recette ?... Non ? Évidemment. Pourquoi ne pas amener trois automobiles, pendant que vous y étiez ? C'est clair, les gens pensent que vous êtes envoyés par les autorités. Je peux vous assurer que vous n'êtes pas près de l'avoir, la recette.

L'interprète se mit à récriminer contre les étrangers.

— Le croirez-vous, ils m'ont sauté dessus : « Allez, donne-nous le secret du samogone ! » Je ne suis pas un distillateur clandestin, moi. Je suis membre du syndicat des travailleurs de l'enseignement public. J'ai ma vieille mère, à Moscou.

— Et vous avez très envie de retourner à Moscou ? Rejoindre votre mère ?

Le traducteur poussa un soupir à fendre le cœur.

— Dans ce cas, la séance continue, déclara Bender. Vos chefs sont prêts à donner combien pour la recette ? Ils iront jusqu'à cent cinquante ?

— Jusqu'à deux cents, chuchota l'interprète. Mais vous avez vraiment la recette ?

— Je peux vous la dicter à l'instant – je veux dire, dès que j'aurai touché l'argent. Au choix : à partir de pommes de terre, de blé, d'abricots, d'orge, de mûres ou de bouillie de sarrasin. On peut même distiller du samogone à partir d'un vulgaire tabouret. Il y a des gens qui aiment ça, la gnôle de tabouret. On peut utiliser de simples raisins secs, ou des prunes. Bref, je peux vous fournir n'importe laquelle des cent cinquante recettes de samogone que je connais.

Ostap fut présenté aux Américains. Les chapeaux, levés par politesse, planèrent un long moment dans l'air. Puis on se mit à parler affaires.

Séduits par sa simplicité de fabrication, les Américains choisirent le samogone de blé. Ils en inscrivirent longuement la recette dans leurs blocs-notes. En guise de prime, Ostap indiqua aux pèlerins américains la conception d'un alambic de cabinet, facile à dissimuler à l'intérieur d'un meuble de bureau. Les pèlerins assurèrent à Ostap que la fabrication d'un tel appareil ne présentait aucune difficulté pour la technique américaine. De son côté, Ostap assura aux Américains que cet appareil de sa conception produirait quotidiennement un seau du plus parfumé des *piervatch*.

— Oh ! s'écrièrent les Américains.

Ils avaient déjà entendu prononcer ce mot dans une honorable famille de Chicago. Où l'on recommandait chaudement le *piervatch* en question. Le chef de cette famille avait été à une certaine époque à Arkhangelsk avec les troupes d'occupation américaines, il y avait bu du *piervatch* et ne pouvait oublier la délicieuse sensation qu'il avait alors ressentie.

Le rude terme de *piervatch* prenait, dans la bouche des touristes consumés par la soif, une résonance tendre et attirante.

Les Américains donnèrent sans difficulté les deux cents roubles et secouèrent un bon moment la main de Bender. Panikovski et Balaganov eurent également le privilège de serrer la main des citoyens de la république d'outre-Atlantique harassés par la prohibition. De joie, l'interprète fit une bise à Ostap sur sa rude joue et l'invita à venir le voir, en ajoutant que sa mère serait ravie. Toutefois, allez savoir pourquoi, il ne donna pas son adresse.

Les nouveaux amis remontèrent dans leurs véhicules respectifs. En guise d'adieu, Kozlewicz fit donner la matchiche et, accompagnés par ces joyeux sons, les automobiles se séparèrent, partant dans des directions opposées.

— Vous voyez, dit Ostap une fois la voiture américaine disparue dans un nuage de poussière, tout s'est passé comme je vous l'avais dit. Nous roulions. De l'argent traînait sur la route. Je l'ai ramassé. Regardez, il n'y a même pas de poussière dessus.

Et il fit craquer la liasse de billets de banque.

— Au fond, il n'y a pas de quoi se vanter, la combinaison était toute simple. Mais la propreté, l'honnêteté – c'est ça qui a de la valeur. Deux cents roubles. En cinq minutes. Et non seulement je n'ai enfreint aucune loi, mais j'ai même fait plaisir à des gens. J'ai approvisionné en liquide l'équipage de l'« Antilope ». L'interprète est parti retrouver sa

vieille maman. Et, pour finir, j'ai éteint la soif spirituelle de citoyens d'un pays avec lequel, après tout, nous entretenons des relations commerciales.

Le moment du déjeuner approchait. Ostap se plongea dans la carte de la course qu'il avait arrachée à une revue pour automobilistes et annonça que l'on serait bientôt à proximité de Loutchansk.

— C'est une toute petite ville, dit Bender, ce qui est ennuyeux. Plus la ville est petite, plus s'allongent les discours de bienvenue. C'est pourquoi nous demanderons aux autorités de la ville de nous servir le déjeuner d'abord, et les discours ensuite. Pendant l'entracte, je m'occuperai de votre équipement. Panikovski ? Vous commencez à oublier vos devoirs. Remettez la banderole en place.

Devenu expert dans l'art des finish grandioses, Kozlewicz planta son auto juste au pied de la tribune. Bender se limita à de brèves salutations. On convint de reporter le meeting à deux heures. Fortifiés par le repas gratuit, les automobilistes se dirigèrent dans les meilleures dispositions d'esprit vers un magasin d'habillement. Ils étaient entourés de curieux. Les Antilopiens portaient dignement le doux fardeau de leur gloire nouvelle. Ils marchaient au milieu de la rue, se tenant par la main et chaloupant comme des matelots dans un port étranger. Ayant réellement l'air d'un jeune maître d'équipage, le rouquin Balaganov entonna une chanson de marins.

Le magasin « Vêtements pour hommes, pour dames et pour enfants » se trouvait sous une enseigne gigantesque occupant tout un bâtiment d'un étage. Sur l'enseigne étaient peinturlurés des dizaines de personnages : des hommes au visage jaune et aux fines moustaches, dans des pelisses dont les pans retroussés vers l'extérieur étaient en fourrure de putois, des dames avec des manchons aux mains, des enfants aux jambes courtes en costume de petit matelot, des militantes du Komsomol en fichu rouge et des administrateurs moroses enfoncés jusqu'aux hanches dans des bottes de feutre.

Toute cette splendeur venait se fracasser sur un petit papier collé à la porte d'entrée du magasin :

PLUS DE CULOTTES

— Fi, quelle grossièreté, dit Ostap en entrant. On voit que nous sommes en province. Ils devraient mettre, comme à Moscou : « Plus de pantalons », décemment et de façon distinguée. Les citoyens peuvent alors rentrer chez eux contents.

Les automobilistes ne s'attardèrent guère dans le magasin. On trouva pour Balaganov une chemise de cow-boy jaune canari à grands carreaux et un chapeau Stetson à petits trous. Kozlewicz dut se contenter de la casquette en box-calf promise, et d'un veston fait du même matériau et luisant comme du caviar pressé. S'occuper de Panikovski donna plus de tracas. La redingote à longues basques et le chapeau mou qui, devaient, dans l'esprit de Bender, anoblir la silhouette du violateur de la convention, il n'en fut très vite plus question. Le magasin n'avait à offrir qu'une tenue de pompier : blouson au col orné de petites pompes dorées, pantalon mi-laine à poils et casquette à liseré bleu. Panikovski passa un certain temps à faire des bonds devant le miroir à la surface ondulée.

— Je ne vois pas ce qui vous déplaît dans la tenue de pompier, dit Ostap. C'est tout de même mieux que le costume de roi en exil que vous avez sur vous. Voyons, tournez-

vous un peu, fiston ! Parfait ! Je vous le dis tout net, cela vous va mieux que la redingote et le chapeau que j'avais en tête pour vous.

Ils ressortirent dans leurs nouvelles tenues.

— Moi, il me faut un smoking, dit Ostap. Mais il n'y en a pas ici. Attendons des jours meilleurs.

Ostap ouvrit le meeting en grande forme, sans soupçonner l'orage qui approchait pour fondre sur les passagers de l'« Antilope » ». Il fit de l'esprit, raconta d'amusantes aventures survenues en chemin et des histoires juives, se gagnant ainsi les faveurs de l'assistance. Il consacra la fin de son discours à l'analyse de la question urgente, la question automobile :

« L'automobile, claironna-t-il, n'est pas un luxe mais... »

À cet instant, il vit un gamin courir vers le président du comité d'accueil et lui remettre un télégramme.

Tout en prononçant les mots : « ... mais un moyen de transport », Ostap se pencha vers la gauche et coula un regard, par-dessus l'épaule du président, en direction du télégramme. Ce qu'il lut l'abasourdit. Il pensait avoir encore toute une journée pour voir venir. Sa conscience recensa en un éclair la liste des villes et des villages où l'« Antilope » avait puisé dans le matériel et les fonds d'autrui.

Le président en était encore à faire frémir sa moustache en s'efforçant de comprendre le contenu de la dépêche qu'Ostap, sans attendre, sautait au bas de la tribune et se frayait un passage à travers la foule. L'« Antilope » verdoyait au carrefour. Heureusement, les autres passagers étaient déjà à leur place, attendant avec ennui qu'Ostap leur ordonnât de charger dans la voiture les offrandes de la ville. Ce qui se produisait, d'ordinaire, à l'issue du meeting.

Le président parvint enfin à saisir le sens du télégramme.

Levant les yeux, il vit le capitaine en train de s'enfuir à toutes jambes.

— Ce sont des escrocs ! s'écria-t-il douloureusement.

Il avait passé la nuit à composer son discours d'accueil et se trouvait maintenant blessé dans son amour-propre d'auteur.

— Attrapez-les, les gars !

Le cri du président parvint aux oreilles des Antilopiens. Ils se mirent en branle avec nervosité. Kozlewicz descendit pour faire démarrer le moteur et se retrouva d'un seul élan à sa place. La voiture s'élança sans attendre Ostap. Ils ne s'étaient même pas rendu compte, dans leur hâte, qu'ils abandonnaient leur capitaine en plein danger.

— Arrêtez ! criait Ostap en faisant des bonds gigantesques. Si je vous rattrape, vous êtes tous virés !

— Arrêtez ! criait le président.

— Arrête-toi, idiot ! cria Balaganov à Kozlewicz. Tu ne vois pas que nous avons perdu le chef ?

Adam Casimirovitch appuya sur la pédale du frein et l'« Antilope » s'arrêta en grinçant. Le capitaine culbuta dans la voiture en poussant un cri désespéré : « En avant toutes ! » En dépit de sa nature complexe et de son sang-froid, il avait horreur de la violence physique. Perdant la tête, Kozlewicz enclencha la troisième, la voiture bondit en avant et Balaganov tomba par la portière qui s'était ouverte. Tout cela n'avait demandé qu'un instant. Pendant que Kozlewicz appuyait de nouveau sur le frein, l'ombre de la foule lancée en pleine course s'étendait déjà sur Balaganov. D'énormes battoirs se tendaient déjà vers lui lorsque l'« Antilope » s'approcha en marche arrière et que la poigne de fer du capitaine l'attrapa par sa chemise de cow-boy.

« Pleins gaz ! » hurla Ostap.

Ce fut à ce moment que les habitants de Loutchansk comprirent la supériorité de la locomotion automobile sur la traction hippomobile. Cliquetant de toutes parts, la voiture s'enfuit, soustrayant les quatre délinquants à un juste châtiment.

Les escrocs haletèrent pendant tout le premier kilomètre. Soucieux de sa beauté, Balaganov examinait dans un miroir de poche les égratignures framboise qu'il avait au visage par suite de sa chute. Dans sa tenue de pompier, Panikovski était agité de tremblements. Il redoutait la vengeance du capitaine. Laquelle ne se fit pas attendre.

— C'est vous qui avez fait presser l'allure avant que je n'aie eu le temps de m'asseoir ? demanda le capitaine d'un ton menaçant.

— Ma parole... commença Panikovski.

— Non, non, ne niez pas ! Ce sont bien vos façons. Et vous êtes un lâche, par-dessus le marché ? Je me trouve à la fois en compagnie d'un voleur et d'un lâche ? Bien ! Je vous dégrade. Vous étiez, dans mon esprit, chef des sapeurs-pompier. Vous voilà simple sapeur, maintenant.

Et Ostap arracha avec solennité les petites pompes dorées ornant les pattes rouges du col de Panikovski.

Cette procédure terminée, Ostap informa ses compagnons du contenu du télégramme.

— Ça va mal. Le télégramme invite à arrêter la voiture verte se trouvant en tête de la course. Nous devons tout de suite tourner quelque part. Nous avons eu suffisamment d'accueils triomphaux, de branches de palmier et de repas à l'huile gratuits. L'idée s'est éliminée d'elle-même. Tout ce que nous pouvons faire, c'est prendre la route de Griaïsk. Mais c'est à trois heures de route. Je suis certain qu'un accueil plutôt chaud nous attend dans toutes les localités voisines. Ce maudit télégraphe a fourré partout ses poteaux et ses fils.

Le capitaine ne s'était pas trompé.

Plus loin, en chemin, se trouvait une petite ville dont les Antilopiens ne surent jamais le nom, mais qu'ils eussent bien voulu connaître pour l'assaisonner d'injures en le mentionnant de temps en temps. À l'entrée même de la ville, la route était barrée par un lourd rondin. L'« Antilope » tourna et, comme un chiot aveugle, se démena en tous sens pour faire un détour. Mais il n'y avait pas moyen.

« Revenons en arrière ! » dit Ostap, devenu grave.

Les escrocs entendirent alors des moteurs chanter au loin, comme un bourdonnement de moustiques. Cela devait être les voitures de la vraie course. Il n'y avait pas moyen de rebrousser chemin, et les Antilopiens se ruèrent de nouveau en avant.

Kozlewicz fronça les sourcils et lança à toute vitesse la voiture sur le rondin. Les citoyens se tenant tout autour prirent peur et s'enfuirent de tous les côtés, s'attendant à une catastrophe. Mais Kozlewicz ralentit soudain et franchit lentement l'obstacle. Quand l'« Antilope » traversa la ville, les passants invectivèrent ses passagers avec hargne, mais Ostap ne répondit même pas.

L'« Antilope » approcha de la route de Griajsk alors que s'accroissait le grondement des voitures restant encore invisibles. Ils eurent à peine le temps de quitter la maudite grand-route et de faire disparaître la voiture à l'abri d'une colline et de l'obscurité survenue que retentirent les explosions et les coups de feu des moteurs et qu'apparut, à la lueur des faisceaux lumineux, la voiture de tête. Les escrocs se cachèrent dans l'herbe au bord de la route et, ayant perdu leur impudence habituelle, regardèrent en silence la colonne qui passait.

De minces bannières de lumière aveuglante claquaient sur la route. Les voitures grinçaient doucement en passant devant les Antilopiens abattus. Les roues soulevaient la poussière. Les klaxons mugissaient. Le vent soufflait de tous les côtés. Tout cela disparut en une minute, il ne demeura, vacillant et sautant longuement dans les ténèbres, que le feu arrière de la voiture de queue.

La vie réelle était passée en coup de vent devant eux, trompétant gaiement et faisant miroiter ses ailes vernies.

Une traîne de vapeurs d'essence fut tout ce qui resta aux aventuriers. Qui restèrent longtemps dans l'herbe, à éternuer et à se secouer.

— Oui, dit Ostap, je vois par moi-même que l'automobile n'est pas un luxe, mais un moyen de transport. Vous n'êtes pas jaloux, Balaganov ? Moi, je le suis.

Notice synthétique

La citation pompeuse et peu compréhensible du début parodie de façon caricaturale la « littérature paysanne », qu'on peut rapprocher de la tendance des « écrivains

prolétariens », dont l'association, la RAPP, fraya la voie à la stérilisante Union des écrivains (note due à I. Chtcheglov).

Sur l'Intourist : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Intourist>

Le paragraphe suivant est plein d'allusions : l'histoire de la « croisée des chemins » est une allusion au tableau « Le Preux » du peintre Vasnietsov. « Le Coquelicot » est le premier ballet révolutionnaire soviétique. Le tableau de Répine est fort célèbre (note due à I. Cht.) :

https://fr.wikipedia.org/wiki/e_Chevalier_%C3%A0_la_crois%C3%A9e_des_chemins

https://fr.wikipedia.org/wiki/Ivan_le_Terrible_tue_son_fils

Rappel : le samogone, c'est l'alcool distillé clandestinement, très fort et parfois dangereux.

La gnôle de tabouret : la fibre de bois entra sans doute dans la composition de nombreuses vodkas vendues sur le marché intérieur (note trouvée chez A. Préchac).

Les Américains à Arkhangelsk : d'août 1918 à septembre 1919, des troupes américaines, anglaises et françaises avaient débarqué à Arkhangelsk et mis en place un « gouvernement du Nord de la Russie » dirigé par le vieux leader populiste N. Tchaïkovski. La ville et la région ne furent reprises par l'Armée Rouge qu'en février 1920. L'allusion est violente : d'anciens ennemis de l'URSS sont autorisés à revenir dépenser leurs devises alors que des citoyens soviétiques commencent à passer en jugement dans des procès truqués, sous l'accusation de « complicité avec les impérialistes » (note due à A. Préchac).

Le nom des villes secondaires dans le récit est légèrement modifié : Loutchansk ressemble à Lougansk (qui fait parler d'elle sur un autre plan, de nos jours) comme Arbatov et Oudoïev renvoient à Ardatov et Odoïev. Plus loin, Riajsk deviendra Griaïsk.

Au magasin de vêtements : le « Tournez vous un peu, fiston » est un pastiche du tout début de Tarass Boulba (I. Chtcheglov, bien sûr vérifié).

« Nous avons eu assez... » parodie pseudo-biblique d'auteurs blasphémateurs comme Maïakovski (Mystère-bouffe). L'allusion à l'huile est cruelle, le produit ayant disparu (note d'A. Préchac).

<https://fr.rbth.com/art/80741-bolcheviks-premier-spectacle-victime-censure>

« La vie réelle était passée en coup de vent devant eux... » Passage bien pensant plaqué par les auteurs en défense du livre, suivi tout de suite après par l'humour de la fin (note due à A. Préchac).

Chapitre 8

Une crise de genre

À plus de trois heures du matin, l'« Antilope » traquée s'arrêta au bord d'un ravin. En contrebas se trouvait une ville aux contours nets comme ceux d'un gâteau posé sur une assiette. Des vapeurs matinales de diverses couleurs flottaient au-dessus. Des craquements à peine perceptibles et de très légers sifflements parvenaient aux Antilopiens descendus de voiture. Sûrement les habitants qui ronflaient. Une forêt dentelée parvenait aux abords mêmes de la ville. La route y descendait en faisant des lacets.

— Voilà une vallée paradisiaque, dit Ostap. Il est agréable de mettre à sac ce genre de ville au petit matin, avant que le soleil ne tape. C'est moins fatigant.

— C'est justement le petit matin, fit remarquer Panikovski en regardant le capitaine d'un air obséquieux.

— Silence, les apaches ! s'écria Ostap. En voilà un vieillard remuant ! On plaisante, il ne comprend pas.

— Que fait-on de l'« Antilope » ? demanda Kozlewicz.

— En effet, dit Ostap, on ne peut plus maintenant descendre en ville à bord de ce baquet vert. On nous arrêterait. Il va nous falloir emprunter la voie des pays les plus avancés. À Rio de Janeiro, par exemple, on repeint d'une autre couleur les automobiles volées. Cela pour un motif purement humanitaire – dans le but que le propriétaire précédent ne s'afflige pas en voyant un étranger conduire sa voiture. L'« Antilope » a acquis une réputation sulfureuse, elle a besoin d'un signe de croix.

On prit la décision d'aller en ville à pied et de s'y procurer de la peinture ; quant à la voiture, on lui trouverait un abri sûr en dehors de la ville.

Ostap descendit rapidement dans le ravin par la route et aperçut bientôt une bicoque en rondins, de guingois et aux petites fenêtres scintillant d'un bleu de rivière. Une remise, derrière la maisonnette, semblait un bon endroit pour cacher l'« Antilope ».

Pendant que le Grand Combinateur réfléchissait au meilleur prétexte permettant de s'introduire dans la bicoque et de sympathiser avec ses occupants, la porte s'ouvrit et un monsieur respectable en caleçon de soldat à boutons métalliques noirs sortit vivement sur le perron. Des favoris blancs très corrects se voyaient sur ses joues d'une pâleur de paraffine. Une physionomie de ce genre eût paru fort commune à la fin du siècle dernier. La plupart des hommes, à cette époque, arboraient ce genre d'ornementation pileuse réglementaire, la marque d'un bon sujet, bien soumis. Mais, à présent que ces favoris ne s'étaient plus au-dessus d'un uniforme bleu foncé, pas plus qu'ils ne côtoyaient une

décoration civile sur un ruban de moire ou les pattes de col ornées d'étoiles dorées d'un *conseiller secret*, ce visage n'avait plus l'air naturel.

— Oh, Seigneur, marmotta l'habitant de la maisonnette en rondins en tendant les bras vers le soleil levant – Dieu, oh Dieu ! Toujours les mêmes rêves ! Les mêmes rêves !

S'étant ainsi lamenté, le vieil homme se mit à pleurer et à courir en traînant les pieds sur un sentier faisant le tour de la maison. Il fit fuir un coq fort ordinaire, qui s'apprêtait à chanter pour la troisième fois et s'était mis pour cela au milieu de la cour ; dans son emportement, le coq fit quelques pas précipités et perdit même une plume, mais il se ressaisit bientôt, sauta sur la clôture d'osier tressé et, depuis cette position sûre, informa le monde que c'était le matin. Sa voix se ressentait toutefois de l'émotion causée par le comportement indigne du maître des lieux.

« Ces maudits rêves » – la voix du vieillard parvint à Ostap.

Bender examinait attentivement l'étrange personnage, dont les favoris ne se voyaient plus maintenant que sur la figure ministérielle de quelque portier de conservatoire.

Entretemps, le monsieur étrange, ayant achevé de faire le tour, réapparut près du perron. Il ralentit alors et disparut dans la bicoque avec ces mots : « Je vais faire encore un essai. »

« J'aime les vieillards, murmura Ostap. Avec eux, on ne s'ennuie jamais. Attendons donc le résultat de cet essai mystérieux. »

Ostap n'eut pas longtemps à attendre. Un gémissement lamentable se fit entendre, en provenance de la maisonnette, et le vieillard ressortit sur le perron, se mouvant à reculons comme Boris Godounov au dernier acte de l'opéra de Moussorgski.

— Retire-toi de moi ! Arrière ! s'écria-t-il d'une voix dont les intonations rappelaient Chaliapine. Toujours le même rêve ! A-a-a !

Il se retourna et, trébuchant, entravé par ses propres jambes, se dirigea droit sur Ostap. Trouvant que le moment était venu d'agir, le Grand Combinateur sortit de derrière son arbre et serra dans une solide étreinte l'homme aux favoris.

— Quoi ? Qui est-ce ? Qu'est-ce que c'est ? Quoi ? cria le vieillard en émoi.

Ostap desserra prudemment son étreinte, prit la main du vieil homme et la secoua cordialement.

— Je compatis ! s'exclama-t-il.

— C'est la vérité ? demanda le maître de la bicoque en se serrant contre l'épaule de Bender.

— Bien sûr que c'est la vérité, répondit Ostap. Moi-même, je fais souvent des rêves.

— Et de quoi rêvez-vous ?

— De différentes choses.

— Mais encore ?

— De choses et d'autres. C'est mélangé. Ce qu'on appelle dans le journal « De partout, à propos de tout » ou « Panorama du monde ». Par exemple, j'ai rêvé avant-hier des funérailles du Mikado, et hier du jubilé de la brigade des pompiers de la rue Souchtchevskaïa.

— Dieu ! dit le vieillard. Dieu ! Quel heureux homme vous êtes ! Quel heureux homme ! Dites-moi, il ne vous est jamais arrivé de rêver d'un Gouverneur général ou même... d'un ministre impérial ?

Bender ne fit pas de difficultés.

— Si fait, dit-il gaiement. Comment donc. D'un Gouverneur général. Vendredi dernier. J'en ai rêvé toute la nuit. Et je me souviens qu'il y avait à côté de lui le chef de la police en pantalon bouffant à broderies.

— Ah, que c'est bien ! dit le vieil homme. Et n'auriez-vous pas rêvé de la visite que fit Sa Majesté l'Empereur à Kostroma ?

— À Kostroma ? Si, j'ai fait ce rêve. Attendez, c'était quand ?... Oui, c'est cela, le trois février de cette année. Sa Majesté l'Empereur et à ses côtés, je me rappelle, se tenait le comte Frederiks, vous savez, le ministre de la Cour impériale.

— Ah, Seigneur mon Dieu ! fit le vieil homme tout ému. Mais pourquoi restons-nous là ? Entrez, je vous prie. Excusez-moi, vous n'êtes pas socialiste ? Vous n'êtes pas membre du Parti ?

— Que dites-vous là ? dit Ostap avec bonhomie. Moi, membre du Parti ? Je suis un monarchiste sans-parti. Un serviteur du tsar et le père de mes soldats. En gros, levez-vous, mes faucons, devenez des aigles, assez de chagrin...

— Du thé, ne prendrez-vous pas une tasse de thé ? bredouilla le vieillard en poussant Bender vers l'entrée.

Outre l'entrée, la bicoque ne contenait qu'une seule pièce. Aux murs étaient accrochés des portraits de messieurs en redingotes d'uniforme civil. À en juger d'après leurs pattes de col, ces messieurs avaient autrefois servi au Ministère de l'Instruction publique. Le lit était en désordre et témoignait du fait que le maître des lieux y passait les heures les plus agitées de sa vie.

— Cela fait longtemps que vous menez une telle vie d'anachorète ? s'enquit Ostap.

— Depuis le printemps, répondit le vieillard. Je m'appelle Khvorobiov. Je pensais commencer ici une nouvelle vie. Et qu'en est-il résulté ? Vous allez comprendre...

Fiodor Nikititch Khvorobiov était monarchiste et haïssait le pouvoir soviétique, qu'il trouvait répugnant. Ancien recteur d'académie, il s'était retrouvé directeur local du secteur de méthodologie pédagogique du Proletkult. Ce qui lui inspirait du dégoût.

Il n'était jamais arrivé, tant qu'il avait occupé ses fonctions, à comprendre le sens du mot « Proletkult », ce qui ne faisait qu'accroître son mépris pour ce terme. Il frissonnait de dégoût à la simple vue des membres de la section syndicale, de ses collègues et des visiteurs du secteur de méthodologie pédagogique. Il avait pris en grippe le mot « secteur ». Oh, ce secteur ! Fiodor Nikititch prisait tout ce qui était élégant, notamment la géométrie, et il n'aurait jamais imaginé que, de cette belle notion mathématique, désignant une portion de disque, l'on pût faire quelque chose d'aussi trivial.

À son travail, Khvorobiov avait de nombreuses raisons d'être furieux : les réunions, les journaux muraux, les campagnes pour les emprunts. Même chez lui, son âme fière ne pouvait trouver la quiétude : là où il habitait, il y avait aussi des réunions, des journaux muraux et des campagnes pour les emprunts. Les gens qu'il côtoyait ne parlaient que de choses à ses yeux d'une parfaite goujaterie : de leur traitement, qu'ils appelaient leur *paye*, du « mois d'aide à l'enfance » et de la signification sociale de la pièce *Le Train blindé*.

Il n'y avait nulle part moyen d'échapper au régime soviétique. Lorsque, tout affligé, Khvorobiov déambulait par les rues de la ville, des phrases odieuses lui parvenaient de la foule des promeneurs :

« ... Nous avons alors voté son exclusion de l'équipe de direction... »

« ... Pour ce qui est de votre Commission de contrôle, je lui ai dit, il y a aussi la Chambre de conciliation... »

Et, regardant tristement les affiches appelant les citoyens à atteindre en quatre ans les objectifs du Plan quinquennal, Khvorobiov répétait, exaspéré :

« Exclure ! De l'équipe ! Chambre de conciliation ! En quatre ans ! Pouvoir de brutes ! »

Lorsque le secteur de méthodologie pédagogique passa à la semaine continue et que les jours de repos de Khvorobiov ne furent plus les dimanches mais des jours cinquièmes indiqués en violets, le dégoût lui fit solliciter et obtenir son départ à la retraite, et il s'en alla vivre loin au-delà des limites de la ville. Il le fit pour échapper au nouveau régime qui s'était rendu maître de sa vie et l'avait privé de repos.

Le monarchiste solitaire demeurait assis des journées entières au-dessus du ravin et, regardant la ville, s'efforçait de penser à des choses agréables comme le Te Deum à l'occasion de la fête du saint patron de tel ou tel membre de la famille impériale, les examens au lycée, les gens de sa famille ayant travaillé au ministère de l'Instruction publique. Mais, à sa grande surprise, ses pensées revenaient aussitôt au monde soviétique, à des choses désagréables, donc.

« Où en sont-ils à présent, dans ce maudit Proletkult ? » se demandait-il.

Après le Proletkult, il se souvenait d'épisodes absolument révoltants comme les manifestations commémorant le premier mai ou les journées d'octobre, les soirées familiales au club des travailleurs, avec cours politique et bière, le budget semestriel du secteur de méthodologie pédagogique.

« Le pouvoir soviétique m'a tout enlevé, se disait l'ancien recteur d'académie, mon rang, mes décorations, le respect que l'on me portait et l'argent que j'avais à la banque. Il

a même modifié mes pensées. Mais il y a un domaine où les bolcheviks ne peuvent pénétrer, celui des rêves que Dieu envoie à l'homme. La nuit m'apportera la paix. Je verrai dans mes rêves ce que j'ai plaisir à voir. »

La toute première nuit qui suivit, Dieu envoya un rêve affreux à Fiodor Nikititch. Il se vit assis dans le couloir d'un service administratif, éclairé par une lampe à pétrole. Il savait qu'on allait, d'un instant à l'autre, l'exclure de l'équipe de direction. Une porte métallique s'ouvrit brusquement, laissant passer des employés qui criaient : « Il faut accroître le fardeau de Khvorobiov ! » Il voulait s'enfuir, mais rien à faire.

Fiodor Nikititch se réveilla au milieu de la nuit. Il adressa une prière à Dieu, lui expliquant qu'il s'était visiblement produit une fâcheuse méprise, et que ce rêve, destiné à un responsable, peut-être même à un membre du Parti, n'était pas parvenu à la bonne adresse. Lui, Khvorobiov, désirait, pour commencer, voir en rêve le tsar sortir de la cathédrale de la Dormition.

Rassuré, il se rendormit mais, au lieu du visage du monarque adoré, il vit aussitôt celui du camarade Sourjilov, président de la section syndicale.

Et ainsi, chaque nuit, méthodiquement et de façon incompréhensible, Fiodor Nikititch était visité par les mêmes rêves soviétiques déjà subis. Il rêvait des cotisations, des journaux muraux, du sovkhoze « Le Géant », de l'inauguration de la première cuisine industrielle, du président de la Société des Amis de la crémation et des vols soviétiques au long cours.

Le monarchiste pleurait dans son sommeil. Il n'avait pas envie de voir les Amis de la crémation. Il voulait voir le député d'extrême-droite à la Douma, Pourichkiévitch, le patriarche Tikhone, le gouverneur de la ville de Ialta, Doumbadzé, ou à tout le moins un simple inspecteur des écoles. Mais rien à faire. Le régime soviétique avait même forcé la porte des rêves du monarchiste.

— Toujours ces rêves, toujours les mêmes ! conclut Khvorobiov d'une voix remplie de larmes. Ces maudits rêves !

— Vous êtes dans de sales draps, dit Ostap avec compassion, comme on dit, les conditions de l'existence déterminent la conscience. Puisque vous vivez en pays soviétique, vos rêves doivent aussi être soviétiques.

— Pas une minute de répit, se plaignait Khvorobiov. Juste quelque chose, au moins. Je suis prêt à tout accepter. Que ce soit Milioukov au lieu de Pourichkiévitch. C'est tout de même un homme ayant fait des études supérieures, et il est monarchiste dans l'âme. Mais non ! Seulement ces antéchrists soviétiques.

— Je vais vous aider, dit Ostap. Il m'est déjà arrivé de soigner des amis et des connaissances par la méthode de Freud. Le rêve en lui-même n'est rien. Ce qui compte, c'est d'éliminer la cause du rêve. La cause essentielle de vos rêves est l'existence du pouvoir soviétique. Mais je ne peux pas l'éliminer pour l'instant. Je suis trop pris, en ce moment. Voyez-vous, je suis un sportif en tournée, j'ai présentement une petite réparation à faire sur mon automobile, alors permettez-moi de la mettre dans votre remise. Et pour ce qui est de la cause de vos rêves, ne vous faites pas de bile. Je l'éliminerai à mon retour. Laissez-moi juste terminer la course.

Abruti par ses pénibles rêves, le monarchiste s'empressa d'autoriser le gentil et compatissant jeune homme à utiliser sa remise. Il jeta un manteau sur sa chemise de nuit, mit des caoutchoucs à ses pieds nus et sortit dans la cour à la suite de Bender.

— Je peux donc avoir de l'espoir ? demandait-il en trotinant derrière son hôte matinal.

— N'en doutez pas, lui répondait négligemment le capitaine. Dès que c'en sera fini du pouvoir soviétique, vous vous sentirez tout de suite mieux. Vous verrez !

Une demi-heure plus tard, l'« Antilope » était dissimulée chez Khvorobiov, restant sous la surveillance de Kozlewicz et Panikovski. Bender et Balaganov allèrent en ville chercher de la peinture.

S'acheminant vers le centre-ville, les frères de lait allaient à la rencontre du soleil. Des pigeons gris se promenaient sur les corniches des maisons. Aspergés d'eau, les trottoirs en bois étaient propres et frais

Pour l'homme sans poids sur la conscience, c'est un plaisir de sortir de chez lui par une telle matinée, de s'arrêter quelques instants devant sa porte, de sortir de sa poche une boîte d'allumettes décorée d'un avion ayant une figue à la place de l'hélice, avec l'inscription « Réponse à Curzon », d'admirer un peu le paquet de cigarettes neuf avant d'en allumer une et d'effrayer, d'une fumée semblant venir d'un encensoir, une abeille à l'abdomen galonné d'or.

Bender et Balaganov tombèrent sous le charme de la matinée, des rues propres et des pigeons ignorant l'appât du gain. Il leur sembla un moment n'avoir aucun poids sur la conscience, être aimé de tout le monde, ils se sentirent comme des fiancés allant retrouver leurs promises.

Soudain, un homme avec un chevalet pliant et une boîte de peinture en bois poli dans les mains leur barra le passage. Il avait l'air extrêmement ému d'un homme venant de s'échapper en sautant par la fenêtre d'un bâtiment en feu, ayant seulement pu sauver son chevalet et sa boîte de peinture.

— Excusez-moi, dit-il d'une voix sonore, le camarade Charnel-Baiser vient sans doute de passer ici à l'instant, vous ne l'avez pas rencontré ? Il n'est pas passé ici ?

— Nous ne rencontrons jamais des gens pareils, dit grossièrement Balaganov.

L'artiste heurta la poitrine de Bender, dit « *pardon* » et s'élança plus loin.

— Charnel-Baiser ? bougonna le Grand Combinateur, qui n'avait pas encore déjeuné. J'ai connu une sage-femme qui s'appelait Méduse-Gorgone, et je n'en faisais pas tout un plat, je ne cavais pas dans les rues en criant : « Vous n'auriez pas aperçu la citoyenne Méduse-Gorgone, par hasard ? Elle était dans le coin. » Voyez-vous ça ! Charnel-Baiser !

Bender n'avait pas terminé sa tirade que lui sautaient dessus deux hommes avec des chevalets noirs et des coffrets à études en bois poli. Ils étaient différents à tout point de vue. L'un d'eux était visiblement convaincu qu'un artiste se devait d'être poilu, et l'abondance de sa pilosité faciale en faisait le substitut de Henri de Navarre en URSS. Sa moustache, ses boucles et sa barbiche donnaient beaucoup de mordant à son visage

plat. L'autre était tout simplement chauve et sa tête était lisse et glissante comme un abat-jour en verre.

- Le camarade Charnel... dit le substitut d'Henri de Navarre, hors d'haleine.
- ... Baiser, poursuivit l'abat-jour.
- Vous ne l'avez pas vu ? cria Navarre.
- Il doit se balader par ici, expliqua l'abat-jour.

Bender écarta Balaganov qui ouvrait déjà la bouche pour émettre un juron et dit avec une politesse offensante :

— Nous n'avons pas vu le camarade Charnel, mais si ledit camarade vous intéresse réellement, dépêchez-vous. Un autre travailleur le cherche, un peintre du genre artilleur, à voir son allure.

S'accrochant avec leurs chevalets et se bousculant, les deux peintres partirent en courant. Au même moment, un fiacre déboucha du coin de la rue. À l'intérieur se trouvait un gros père dont le bedon suant se devinait sous les plis de sa tunique. L'aspect général du passager évoquait une ancienne publicité pour un onguent breveté, qui débutait ainsi : « La vue d'un corps nu couvert de poils est repoussante. » Il était facile de deviner la profession du ventripotent. Il retenait contre lui un grand chevalet fixe contenant à n'en pas douter des couleurs.

- Allo ! cria Ostap. Vous cherchez Baiser ?
- En effet, confirma l'artiste obèse avec un regard douloureux à Ostap.
- Faites vite ! Vite ! Dépêchez-vous ! cria Ostap. Trois peintres vous ont déjà devancé. De quoi s'agit-il ? Que se passe-t-il ?

Mais le cheval, faisant sonner ses fers contre les rudes pavés, avait déjà emporté le quatrième représentant des arts plastiques.

— Quelle ville de culture ! dit Ostap. Balaganov, vous avez sûrement remarqué que les quatre citoyens qu'il nous a été donné de rencontrer étaient tous les quatre peintres. Curieux.

Quand les frères de lait s'arrêtèrent devant une droguerie, Balaganov chuchota à l'adresse d'Ostap :

- Vous n'avez pas honte ?
- De quoi ? demanda Ostap.
- De vous apprêter à payer la peinture en bon argent ?
- Ah, c'est de ça que vous parlez, dit Ostap. Je reconnais que j'ai un peu honte. C'est bête, évidemment. Mais que faire ? Nous n'allons pas courir au Comité exécutif

demander de la peinture pour l'organisation de la « Journée de l'alouette ». Ils nous la donneraient, mais ça nous ferait perdre toute une journée.

Les multiples couleurs de la peinture en poudre se trouvant dans les pots, les cylindres de verre, les sacs, les tonnelets et les paquets de papier déchiré, avaient l'attrait du cirque et donnaient à la boutique un air de fête.

Le capitaine et le mécanicien de bord se mirent à choisir la peinture en chicanant.

— Le noir est trop funèbre, disait Ostap .Le vert ne convient pas non plus : c'est la couleur de nos espoirs détruits. Le mauve, non. C'est bon pour le chef de la Police judiciaire, de rouler dans une voiture mauve. Le rose est vulgaire, le bleu banal, le rouge trop suiviste. Il va nous falloir repeindre'« Antilope » » en jaune. Ce sera voyant, mais joli.

— Et vous ? Vous êtes peintres ? demanda le vendeur dont le menton était légèrement poudré de vermillon.

— Oui, peintres, répondit Bender. Nous peignons des batailles et des marines.

— Alors, ce n'est pas ici qu'il faut venir, dit le vendeur en enlevant les pots et les paquets.

— Comment ça, pas ici ? Et où donc ?

— En face.

Le commis conduisit les amis à la porte et montra de la main l'enseigne se trouvant de l'autre côté de la rue. On y voyait une brune tête de cheval, et, en lettres noires sur fond bleu : « Avoine et foin ».

— C'est juste, dit Ostap. Grains et fourrage pour le bétail. Mais en quoi cela concerne-t-il des peintres comme nous ? Je ne vois pas le rapport.

Il y en avait pourtant un, et très substantiel. Ostap le découvrit dès que le commis commença à leur expliquer.

La ville avait toujours aimé la peinture, et quatre peintres du coin avaient fondé le groupe « Le chevalet dialectique ». Ils faisaient le portrait des responsables, écoulant les toiles à la pinacothèque locale. Avec le temps, le nombre des officiels non encore portraiturés diminua, ce qui à son tour diminua sensiblement les revenus des dialecticiens du chevalet. Mais ils s'en sortaient encore. Le temps des souffrances commença avec l'arrivée en ville d'un nouveau peintre, Théophile Moukhine.

Sa première œuvre fit grand bruit. C'était le portrait du gérant du trust de l'hôtellerie. Théophile Moukhine laissa loin derrière les dialecticiens. Son portrait du gérant n'était ni une peinture à l'huile, ni une aquarelle, ni un dessin au fusain, pas plus qu'une détrempe, un pastel, une gouache ou un dessin au crayon. Il l'avait exécuté à l'avoine. Et quand Moukhine amena en fiacre le tableau au musée, le cheval tirant la voiture regardait autour de lui avec nervosité, en hennissant.

Plus tard, Moukhine se mit à utiliser également des grains d'autres sortes.

Ses portraits au millet, au blé et aux graines de pavot eurent un succès écrasant, ainsi que ses esquisses hardies au maïs et au gruau de sarrasin ou ses paysages au riz et ses natures mortes au mil.

Il travaillait maintenant à un portrait de groupe. Une grande toile représentait une réunion de l'équipe régionale du Plan. Théophile réalisait ce tableau avec des haricots et des pois. Mais dans le fond de son âme, il restait fidèle à l'avoine qui avait lancé sa carrière et détrôné les dialecticiens du chevalet.

— Évidemment, il y a davantage à faire avec l'avoine ! s'écria Ostap. Et Rubens et Raphaël étaient des nigauds, eux qui s'échinaient avec leur peinture à l'huile. Nous aussi, nous sommes des idiots dans le genre de Léonard de Vinci. Donnez-nous de la peinture émaillée jaune.

Tout en payant le vendeur loquace, Ostap lui demanda :

— À propos, qui est donc ce Charnel-Baiser ? Nous ne sommes pas d'ici, vous savez, nous ne sommes pas au courant.

— Le camarade est une éminente figure du Centre, il est originaire d'ici. Il est arrivé de Moscou pour un congé.

— Je vois, dit Ostap. Merci pour l'information. Au revoir !

Dehors, les frères de lait aperçurent les dialecticiens du chevalet. Ils se tenaient tous les quatre à un carrefour, la mine triste et languissante, tels des tziganes. Près d'eux dépassaient leurs chevalets réunis comme des fusils en faisceau.

— Alors, mes braves, ça va mal ? demanda Ostap. Vous avez manqué Charnel-Baiser ?

— Oui, gémissaient les peintres. Il nous a filé entre les doigts.

— Théophile a mis le grappin dessus ? demanda Ostap en montrant qu'il connaissait bien le sujet.

— Ce bousilleur est déjà en train de le peindre, répliqua le successeur de Henri de Navarre. À l'avoine. Je reviens à ma première manière, qu'il dit. Il se plaint d'une crise du genre, cet épicier.

— Et où se trouve l'atelier de ce petit affairiste ? s'enquit Ostap avec curiosité. J'ai envie d'y jeter un coup d'œil.

Ayant beaucoup de temps libre, les artistes se firent un plaisir de conduire Ostap et Balaganov chez Théophile Moukhine. Théophile travaillait dans son petit jardin, en plein air. Le camarade Charnel, homme visiblement timide, siégeait devant lui sur un tabouret. Sans oser respirer, il regardait le peintre qui, tel le semeur représenté sur un billet de trente roubles, prenait à pleine main de l'avoine dans un panier de tulle pour la jeter sur la toile. Moukhine fronçait les sourcils. Les moineaux le gênaient. Ils voletaient insolemment du côté de la toile, qu'ils picoraient en y subtilisant certains détails.

— Vous allez toucher combien pour cette toile ? demanda timidement Charnel.

Théophane suspendit ses semailles, regarda son œuvre d'un œil critique et répondit pensivement :

— Oh, je pense que le musée m'en donnera deux cent cinquante.

— Ça fait tout de même cher.

— De nos jours, l'avoine est hors de prix, dit Moukhine d'une voix mélodieuse. In-abordable, l'avoine !

— Alors, que donne le lopin de terre ? demanda Ostap en passant la tête à travers la barrière du jardin. Je vois que la campagne de semailles avance bien. Cent pour cent de réussite ! Mais tout cela, c'est de la gnognotte à côté de ce que j'ai vu à Moscou. Un peintre y a composé un tableau avec des cheveux. Un grand tableau, en plus, avec de nombreux personnages, et conséquent sur le plan idéologique, bien que l'artiste ait utilisé les cheveux de citoyens sans-parti – une erreur. Mais du point de vue idéologique, je le répète, il se défendait très bien. Son titre était : « Le grand-père Pacôme et son tracteur au pâturage de nuit ». Un tableau tellement rebelle qu'on ne savait tout bonnement pas quoi en faire. Les cheveux, dessus, se redressaient parfois. Et un beau jour, ils sont devenus tout blancs et il n'est pas resté trace du grand-père Pacôme et de son tracteur. Mais l'artiste avait eu le temps de décrocher quinze cents roubles pour sa trouvaille. Aussi, ne vous faites pas trop d'illusions, camarade Moukhine ! L'avoine va germer un de ces jours, vos tableaux se couvriront d'épis et vous ne récolterez plus rien.

Les dialecticiens du chevalet le soutinrent avec de gros rires. Mais Théophane ne se troubla pas.

— Cela sonne comme un paradoxe, observa-t-il en se mettant de nouveau à ensemençer.

— Très bien, déclara Ostap en prenant congé. Semez le raisonnable, le bon et l'éternel, nous verrons bien ! Adieu à vous aussi, mes braves. Oubliez la peinture à l'huile, passez aux mosaïques composées d'écrous, de crampons et de vis. Un portrait fait d'écrous ! Voilà une idée splendide !

Les Antilopiens passèrent la journée à repeindre leur voiture. Au soir, elle était méconnaissable et brillait de toutes les nuances du jaune d'œuf.

Le lendemain, à l'aube, l'« Antilope » » transfigurée quitta sa remise hospitalière et mit le cap au sud.

— Dommage de ne pas avoir pu prendre congé du maître de maison. Mais il dormait d'un sommeil si doux que je n'ai pas voulu le réveiller. Peut-être rêve-t-il à présent de ce qu'il attendait depuis si longtemps : il voit le métropolitain Deuloge bénir les cadres du ministère de l'Instruction publique le jour du tricentenaire de la Maison des Romanov.

Mais au même moment, derrière eux, venant de la maisonnette en rondins, se fit entendre le cri plaintif qu'Ostap connaissait déjà :

— Toujours ce rêve ! hurlait le vieux Khvorobiov. Dieu, ô, Dieu !

— Je me suis trompé, observa Ostap. Il faut croire qu'il n'a pas rêvé du métropolite Deuloge, mais de la session plénière du groupe littéraire « La Forge et la Ferme ». Qu'il aille au diable, sapristi ! Les affaires nous appellent à Tchernomorsk.

Notice synthétique

Ce chapitre a été intégralement rajouté à l'édition (livresque) de 1933 (note trouvée chez A. Préchac). Il est très riche en allusions historiques et culturelles. D'où la longueur de cette notice.

Le début du chapitre me fait bien sûr penser à la sinistre nouvelle Dans le ravin de Tchekhov...

J'ai traduit par « apaches » le terme russe désignant ironiquement une troupe criminelle urbaine par « la compagnie en or ».

« Elle a besoin d'un signe de croix » : suffisamment ironique. A. Préchac a traduit, en interprétant, par « repeindre », les deux verbes bénir et repeindre étant, en russe, assez proches... A-t-il pensé à une erreur de recopiage du texte ?

Conseiller secret : rang très élevé (deuxième ou troisième) dans la hiérarchie créée par Pierre le Grand, le Tchinn.

« Toujours les mêmes rêves » : allusion bouffonne au Boris Godounov de Pouchkine (dont Moussorski s'inspirera pour son opéra). C'est au début du monologue de Grigori, se réveillant alors que le père Pimène écrivait (note trouvée chez A. Préchac, et vérifiée).

Plus loin : « Ces maudits rêves » nous renverra chez Gogol, *Le Révizor*, acte III, scène 5, le gouverneur (note due à I. Chtcheglov et vérifiée). L'allusion à Boris Godounov se poursuivra encore plus loin : « Retire-toi de moi ! »

Kostroma est l'une des villes de « l'Anneau d'or » : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Kostroma> Nicolas II y avait fait un pèlerinage en 1913 (note due à I. Chtcheglov) « Serviteur du tsar et un père pour mes soldats » pastiche un vers du poème Borodino de M. Lermontov. La phrase suivante reproduit le début d'une chanson de soldats (note due à I. Chtcheglov et vérifiée). Nos deux auteurs continuent, via Ostap Bender, à s'en donner à cœur joie.

À propos du comte Frederiks : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Woldemar Freedricksz](https://fr.wikipedia.org/wiki/Woldemar_Freedricksz)

Le Proletkult est un mouvement d'éducation culturelle du prolétariat datant de 1917, déjà sous le gouvernement Kerenski, devenu institution nationale à partir d'octobre (précision trouvée chez A. Préchac).

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Proletkoul#:~:text=Proletkoul%20\(ou%20Proletkult\)%20est%20un,russe%20%C2%AB%20Culture%20du%20prol%C3%A9tariat%20%C2%BB](https://fr.wikipedia.org/wiki/Proletkoul#:~:text=Proletkoul%20(ou%20Proletkult)%20est%20un,russe%20%C2%AB%20Culture%20du%20prol%C3%A9tariat%20%C2%BB).

Étude plus savante :

https://www.persee.fr/doc/litt_0047-4800_1976_num_24_4_2059

Alain Préchac rapproche le dégoût éprouvé par l'ancien haut-fonctionnaire monarchiste de celui exprimé – « En effet, je n'aime pas le prolétariat » – par le professeur Préobrajenski dans la nouvelle *Cœur de chien** de M. Boulgakov. If, Petrov et Boulgakov avaient travaillé ensemble dans les années vingt au journal « Le Sifflet ».

* <https://blogs.mediapart.fr/m-tessier/blog/120220/coeur-de-chien-mikhail-boulgakov>

« Pouvoir de brutes ! » peut renvoyer au livre prophétique de Dmitri Mérejkovski – le mari de Zinaïda Hippus –, *Le Mufle-roi* (L'Avènement de Cham).

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Dimitri Merejkovski](https://fr.wikipedia.org/wiki/Dimitri_Merejkovski)

Le Train blindé est une célèbre nouvelle — traitant de la guerre civile — de V. Ivanov (1927), dont l'auteur fit ensuite une pièce mise en scène par Stanislavski.

Quant au plan quinquennal à réaliser en quatre ans, c'est un slogan stalinien ! Nos auteurs prennent des risques, tout en ayant pris soin de placer la critique dégoûtée dans la bouche d'un tenant de l'Ancien régime... (note trouvée chez A. Préchac, et complétée).

Le repos du septième jour fut supprimé en août 1929 – pour des raisons économiques mais aussi antireligieuses. On se reposait désormais tous les cinquièmes jours, de manière individuelle, pour réaliser une « semaine ininterrompue ». Ce qui introduisit une grande pagaille dans les services administratifs et fut abandonné en pratique, puis officiellement supprimé en 1940 (note due à I. Chtcheglov).

Cathédrale de la Dormition : la Dormition est, pour les orthodoxes, l'équivalent de l'Assomption chez les catholiques :

https://www.egliserusse.eu/blogdiscussion/Dormition-ou-Assomption_a4850.html

À propos du député Pourichkiévitch :

https://fr.wikipedia.org/wiki/Vladimir_Pourichkevitch

Sur le patriarche Tikhone : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Tikhon de Moscou](https://fr.wikipedia.org/wiki/Tikhon_de_Moscou)

Sur Doumbadzé : [https://fr.qwe.wiki/wiki/Ivan Dumbadze](https://fr.qwe.wiki/wiki/Ivan_Dumbadze)

Sur Pavel Milioukov : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Pavel Milioukov](https://fr.wikipedia.org/wiki/Pavel_Milioukov)

Pour la figue, voir la notice du chapitre 1. Pour Lord Curzon, voir celle du chapitre 6.

Le camarade Charnel-Baiser : j'ai traduit les noms, autrement l'ironie de Bender serait peu compréhensible... le festival des noms se poursuit.

*À propos du tableau fait avec des cheveux, voici la note due à Ivan Chtcheglov :
« C'est à peine exagéré. Les tracteurs obsédaient tellement l'imaginaire collectif qu'un peintre réaliste pouvait parfaitement ne pas se rendre compte de l'absurdité de la présence d'un tracteur au pâturage de nuit. Toute cette « peinture nouvelle » à base de graminées ou de boulons et d'écrous (ce que propose Ostap) correspondait à une réalité qui allait se développer dans les années trente et que les auteurs avaient remarquablement pressentie (cf le témoignage d'Eugénie Guinzbourg dans Le Vertige). »
J'ai lu Le Vertige il y a longtemps, je rechercherai le passage correspondant.*

« Semez le raisonnable, le bon et l'éternel » : ce pastiche de Nekrassov a déjà été rencontré au chapitre 6 : voir la notice.

Sur le métropolite Deuloge : le nom est imaginaire. J'ai repris la traduction d'A. Préchac, qui l'accompagne de la note suivante d'I. Chtcheglov : le patriarche Tikhone avait placé Euloge à la tête de l'Église à l'étranger, ce qui lui valait la haine des journaux athées. Et les auteurs rient en pensant à leurs deux livres, Les Douze Chaises et Le Veau d'or...

Chapitre 9

Encore une crise de genre

Comme elles sont variées, les professions et les occupations des gens !

Parallèlement au monde supérieur, celui des gens et des affaires d'importance, existe le monde inférieur, celui des petites gens et des petites choses. Dans le monde supérieur, on invente le moteur diesel, on écrit *Les Âmes mortes*, on construit la centrale hydroélectrique du Dniepr et l'on fait le tour du monde en avion. Dans le monde inférieur, on invente la balle qui crie « Va-t'en », on écrit la chanson *Les Petites Briques* et l'on met au point la coupe « Ambassadeur » pour les pantalons. Dans le monde supérieur, les gens sont motivés par le désir de faire le bien de l'humanité. Le petit monde est bien loin de considérations aussi élevées. Ses habitants n'ont qu'une ambition – subvenir à leurs besoins, ne pas éprouver la faim.

Les petites gens courent après ceux du grand monde. Ils comprennent qu'il leur faut être à l'unisson de l'époque, que c'est la seule façon de trouver preneur pour leurs piètres marchandises. À l'époque soviétique, au moment où des citadelles idéologiques ont été édifiées dans le grand monde, on observe une certaine agitation dans le petit monde. Toutes les petites inventions du monde des fourmis reposent sur l'assise de granit de l'idéologie « communiste ». On représente sur la balle qui crie « Va-t'en » un Chamberlain ressemblant beaucoup aux caricatures de lui trouvées dans les *Izvestia*. Dans une chanson populaire, un ajusteur malin, voulant gagner l'amour d'une komsomole, remplit et même dépasse, le temps de trois refrains, les objectifs du Plan industriel et financier. Et, alors que se tiennent, dans le monde supérieur, d'après discussions à propos de la forme que devrait prendre la vie nouvelle, dans celui d'en bas tout est déjà prêt : la cravate « Rêve du travailleur de choc », la blouse « à la Tolstoï et Gladkov », la statuette en plâtre « Kolkhozienne se baignant » et les dessous-de-bras en liège pour dames « Amour des abeilles travailleuses ».

Des tendances nouvelles étaient apparues dans le domaine des rébus, des charades, des charadoïdes, des logogripes et des dessins à énigmes. Le travail à l'ancienne était démodé. Les secrétaires des sections « Loisirs » ou « Remue-méninges » des journaux et des revues n'acceptaient plus d'articles dépourvus d'idéologie. Et, tandis que notre grand pays bruissait tout entier, tandis que se construisaient des usines de tracteurs, que s'assemblaient de grandioses fermes industrielles, le vieux Sinitski, professionnel du rébus, était assis chez lui et fixait le plafond de ses yeux vitreux en cherchant à placer ce mot à la mode, *industrialisation*, dans une charade.

Sinitski avait l'apparence d'un gnome. De ces gnomes que les peintres plaçaient sur les enseignes des magasins de parapluies. Les gnomes des enseignes ont des bonnets rouges et font aux passants d'aimables clins d'œil, comme pour les inviter à venir au plus vite acheter une ombrelle de soie ou une canne à pommeau d'argent en forme de tête de chien. La longue barbe jaunâtre de Sinitski tombait, sous la table, droit dans la corbeille à papiers.

« Industrialisation », murmurait-il douloureusement en remuant ses lèvres de vieillard, pâles comme des boulettes de viande avant la cuisson.

Et il décomposa le mot comme d'habitude en éléments de charade :

« Indus. Tri. Ali. Za. »

Tout marchait très bien. Sinitski voyait déjà une charade somptueuse, au contenu plein de sens, facile à lire et difficile à interpréter. Le doute venait de la fin : « tion ».

« Que faire de ce “tion” ? cherchait intensément le vieillard. Si seulement c’était « action » ! Ce serait parfait : “industrialisation”. »

S’étant vainement creusé la cervelle pendant une demi-heure en tâchant de venir à bout de la fin capricieuse, Sinitski décida que cette fin viendrait d’elle-même et se mit au travail. Il se mit à rédiger son poème sur une feuille marquée « débit », arrachée à un livre de comptabilité.

On voyait à travers la porte vitrée du balcon les acacias en fleurs, les toits rafistolés des maisons et la ligne d’un bleu acéré de la mer à l’horizon. Une touffeur de gelée de fruits submergeait Tchernomorsk à midi.

Le vieillard réfléchit et porta sur la feuille les deux premières lignes :

Mon premier se trouve en Orient,
Il coule, venant de haut, vers l’océan.

« Il coule, venant de haut, vers l’océan », répéta complaisamment le vieillard.

Sa composition lui plaisait, restait seulement à trouver de quoi rimer avec « océan » et « Orient ». Le faiseur de rébus déambula dans la pièce en tripotant sa barbe. L’inspiration lui vint soudain :

Mon second, ce sera suffisant
Est une sorte de classement.

« Ali » et « Za » étaient sans difficultés :

Mon troisième est en turban,
Il vit aussi en Orient.
Mon quatrième, Dieu merci
L’influenza finie, entame les zakouski.

Épuisé par ce dernier effort, Sinitski se renversa sur sa chaise et ferma les yeux. Il avait soixante-dix ans. Cela faisait cinquante ans qu’il composait des rébus, des charades, des dessins à énigmes et des charadoïdes. Mais jamais encore ce travail n’avait paru aussi difficile que maintenant au respectable confectionneur de rébus. Il était complètement dépassé, politiquement inculte, et ses jeunes concurrents n’avaient aucun mal à le battre. Ils apportaient à la rédaction des énigmes si bien orientées sur le plan idéologique que le vieux, en les lisant, en pleurait de jalousie. Comment aurait-il pu, par exemple, faire aussi bien que ceci :

DEVINETTE DE TYPE ARITHMÉTIQUE

Les trois gares de Moineau, Corbeau et Merle comptaient le même nombre d’employés. Il y avait six fois moins de komsomols à la gare de Merle que dans les deux autres réunions, et la gare

de Moineau comptait douze membres du Parti de plus que celle de Corbeau. Mais il y avait dans cette dernière six sans-parti de plus que dans les deux autres. Combien chaque gare comptait-elle d'employés, combien de membres du Parti, combien de komsomols ?

Émergeant de ses amères pensées, le vieil homme reprit la feuille marquée « débit », mais à ce moment entra dans la pièce une jeune fille aux cheveux coupés courts et mouillés, un maillot de bain noir sur l'épaule.

Sans rien dire, elle alla sur le balcon, suspendit son maillot humide à la rambarde écaillée et regarda en bas. La jeune fille aperçut la pauvre cour qu'elle voyait depuis bien des années : cour misérable où traînaient des caisses défoncées, où erraient des matous couverts de poussière de charbon et où un ferblantier réparait bruyamment un seau. Au rez-de-chaussée, des ménagères discutaient de la dureté de leur vie.

Ce n'était pas la première fois que la jeune fille entendait ces discussions ; elle savait le nom de chaque matou et elle avait l'impression que le ferblantier réparait depuis des années le même seau. Zossia Sinitski revint dans la pièce.

— L'idéologie a tout englouti, entendit-elle son grand-père bredouiller. Et quelle peut être l'idéologie d'un rébus ? La fabrication d'un rébus...

Zossia jeta un coup d'œil aux pattes de mouche du vieillard et s'écria aussitôt :

— Qu'as-tu écrit ? Qu'est-ce que ça veut dire ? « Mon quatrième, Dieu merci ». Pourquoi Dieu ? Tu as dit toi-même que la rédaction n'acceptait plus de charades comprenant des expressions religieuses.

Ébahi, Sinitski se mit à crier :

— Où ça, Dieu ? Il n'y pas de Dieu, là.

Il rajusta de ses mains tremblantes ses lunettes à monture blanche sur son nez et s'empara de la feuille.

— Dieu est bien là, proféra-t-il avec tristesse. On le trouve bien... J'ai encore fait une gaffe. Ah, c'est dommage ! Une bonne rime se perd.

— Mets donc « le destin » à la place de « Dieu », dit Zossia.

Mais Sinitski, trop effrayé, refusa « le destin ».

— C'est aussi du mysticisme. Je le sais. Ah, quelle gaffe ! Qu'est-ce ça va donner, Zossienka ?

Zossia regarda son grand-père avec indifférence et lui conseilla de composer une autre charade.

— De toute façon, tu ne t'en sortiras pas avec ta fin en « tion ». Tu te rappelles ce que tu as pu souffrir avec le mot «lévitation » ?

— Et comment ! s'anima le vieux. Pour « lévi », j'avais écrit : « Mon premier se trouve aisément, c'est le nom d'un Juif, très souvent. » La charade a été refusée. « Trop faible, ne convient pas », qu'on m'a dit. J'avais fait une gaffe !

Le vieillard s'assit à sa table et se mit à élaborer un grand rébus idéologiquement conforme. Il esquissa au crayon une oie tenant dans son bec la lettre « G », grande et lourde comme un gibet. Le travail marchait bien.

Zossia commença à mettre le couvert pour le dîner. Elle allait et venait entre le buffet à hublots réfléchissants et la table où elle posait la vaisselle. Elle apporta une soupière en faïence aux anses cassées, des assiettes à petites fleurs et d'autres sans petites fleurs, des fourchettes jaunies et même un compotier, bien qu'aucune compote ne figurât au menu du dîner.

Dans l'ensemble, les affaires des Sinitski allaient mal. Les rébus et les charades causaient davantage de soucis qu'ils ne faisaient rentrer d'argent à la maison. La table d'hôte que le vieux confectionneur de rébus avait ouverte chez lui pour des gens de sa connaissance, et qui fournissait l'essentiel de leurs revenus, ne marchait pas fort non plus. Podvyssotski et Bomzé étaient partis en congé, Stouliane avait épousé une Grecque et dînait chez lui, quant à Pobiroukhine, il avait subi l'épuration de deuxième catégorie dans son administration et l'émotion lui avait coupé l'appétit, il ne venait plus dîner. Il se promenait en ville en arrêtant les gens qu'il connaissait pour leur dire toujours la même phrase au sarcasme caché : « Vous connaissez la nouvelle ? J'ai été éliminé comme relevant de la deuxième catégorie. » Certains lui exprimaient leur compassion : « Ah, ils en ont fait de belles, ce Marx et cet Engels ! » Tandis que d'autres, sans répondre, louchaient sur lui d'un œil enflammé et s'empressaient de poursuivre leur chemin en secouant leur serviette. À la fin, il ne resta plus qu'un seul pensionnaire qui devait d'ailleurs une semaine, il alléguait un retard dans le versement de son salaire.

Haussant les épaules de mécontentement, Zossia partit à la cuisine et, lorsqu'elle revint, elle trouva à table le dernier pensionnaire – Alexandre Ivanovitch Koreïko.

En dehors du bureau, Alexandre Ivanovitch n'avait plus l'air humblement timide. Mais son visage le montrait en permanence sur ses gardes. À présent, il examinait attentivement le nouveau rébus de Sinitski. Entre d'autres dessins énigmatiques, on voyait un sac d'où tombaient des lettres « T », un sapin d'où sortait un soleil et un moineau à cheval sur la ligne d'une portée musicale. Le rébus se terminait par une virgule renversée.

— Ce rébus sera un peu difficile à élucider, disait Sinitski en tournant autour de son pensionnaire. Il vous donnera du fil à retordre !

— Sans doute, sans doute, répondit Koreïko avec un petit sourire – en fait, c'est l'oie qui me gêne. Que vient faire cette oie ? Aha ! Voilà ! J'y suis ! « C'est par la lutte que tu gagneras tes droits »

— Exact... dit d'une voix traînante et déçue le vieillard. Comment avez-vous fait pour trouver aussi vite ? Vous êtes très doué. On voit tout de suite le comptable de première classe.

— De deuxième, corrigea Koreïko. Et dans quel but avez-vous composé ce rébus ? C'est pour un journal ?

— Oui, pour un journal.

— Vous avez perdu votre temps... dit Koreïko en regardant avec curiosité le borchtch où surnageait la graisse en médaillons dorés. Ce borchtch avait un air service-service, comme un sous-officier de l'ancien régime.

— ... parce que « C'est par la lutte que tu gagneras tes droits », c'est un slogan des socialistes-révolutionnaires. Inutilisable dans un journal.

— Ah, Seigneur mon Dieu ! gémit le vieil homme. Reine des Cieux ! J'ai encore fait une gaffe. Tu entends, Zossienka ? J'ai gaffé. Que faire, à présent ?

On calma le vieillard. Ayant dîné tant bien que mal, il se leva vite de table, rassembla ses compositions de la semaine, mit son chapeau de paille pour cheval et dit :

— Bon, Zossienka, je vais au *Bulletin de la Jeunesse*. Mon algébroïde me tracasse un peu, mais au total, ils me donneront bien quelque chose.

À la revue du Komsomol, le *Bulletin de la Jeunesse*, on mettait souvent au rebut les productions du vieil homme, on lui reprochait ses idées arriérées, sans tout de même le vexer, et cette revue était le seul endroit où prenait naissance un mince filet d'argent coulant en direction du vieillard. Sinitski avait pris avec lui une charade débutant ainsi : « Mon premier est au fond de la mer », deux logogriphes kolkhoziens et un algébroïde dans lequel était prouvé, au moyen d'un système compliqué de multiplications et de divisions, la supériorité du pouvoir soviétique sur les autres modes de gouvernement.

Après le départ du faiseur de rébus, Alexandre Ivanovitch se mit à observer Zossia d'un regard sans joie. Il avait pris pension chez les Sinitski d'abord parce qu'on y mangeait bien et pour pas cher. De plus, sa règle de base était de ne jamais sortir de son rôle de petit employé. Il aimait parler de la difficulté qu'il y avait à vivre dans une grande ville avec un maigre salaire. Mais, depuis quelque temps, le prix et la saveur des repas avaient perdu la signification abstraite qu'il leur accordait au départ. Si on le lui avait réclamé, et s'il avait pu le faire sans se cacher, il eût donné non pas soixante kopecks pour son dîner, mais trois ou même cinq mille roubles.

Alexandre Ivanovitch, cet ascète qui se martyrisait sciemment de ses chaînes financières, qui s'interdisait de toucher à tout ce qui coûtait plus de cinquante kopecks et s'irritait, en même temps, de ne pouvoir dépenser cent roubles par peur d'en perdre des millions, Alexandre Ivanovitch était tombé amoureux, avec toute la résolution dont est capable un homme fort, austère et aigri par une attente interminable.

Il avait enfin décidé, ce jour-là, de faire part à Zossia des sentiments qu'il éprouvait et de lui offrir sa main, cette main où battait un pouls faible et coléreux comme un putois, ainsi que son cœur enserré de cerceaux magiques.

— Eh oui, dit-il, c'est comme ça, Zossia Viktorovna.

Après cette déclaration, le citoyen Koreïko prit sur la table un cendrier sur lequel se lisait le slogan antérieur à la révolution : « Mari, ne mets pas ta femme en colère », et se mit à l'examiner attentivement.

On doit expliquer ici qu'il n'y a pas de jeune fille au monde qui ne voie venir, au moins une semaine à l'avance, une déclaration d'amour. Aussi Zossia Viktorovna poussa-t-elle un soupir anxieux devant la glace. Elle avait cette allure sportive acquise ces dernières années par toutes les jolies filles. Ayant vérifié ce point, elle s'assit en face d'Alexandre Ivanovitch, prête à l'écouter. Mais Alexandre Ivanovitch gardait le silence. Il ne savait que deux rôles : celui de l'employé et celui du millionnaire clandestin. Il n'en connaissait pas d'autre.

— Vous savez la nouvelle ? demanda Zossia. Pobiroukhine a été renvoyé.

— Chez nous aussi, l'épuration a commencé, répondit Koreïko. Beaucoup de gens vont être flanqués à la porte. Lapidus junior, par exemple. Et Lapidus senior aussi est bon...

Koreïko se rendit compte à ce moment qu'il avait repris son costume de pauvre employé. Il retomba dans une rêverie de plomb.

— Eh oui, dit-il, on vit comme ça, dans la solitude, sans jouissance.

— Sans quoi ? demanda vivement Zossia.

— Sans attachement féminin, dit Koreïko, la voix coupée.

Ne voyant venir aucun soutien du côté de Zossia, il développa sa réflexion.

Il est déjà vieux. Enfin, pas vraiment vieux, mais plus tout jeune. Bon, pas exactement plus tout jeune, mais le temps passe, les années défilent. Et cet écoulement du temps lui inspire diverses pensées. Celle du mariage, par exemple. Qu'on n'aille pas penser qu'il est ceci ou cela. Il est quelqu'un de bien, en somme. D'absolument inoffensif. On doit le plaindre. Il se trouve même aimable. Ce n'est pas un gandin, comme d'autres, et il n'aime pas parler en l'air. Pourquoi une certaine jeune fille ne l'épouserait-elle pas ?

Ayant exprimé ses sentiments d'une façon aussi timide, Alexandre Ivanovitch regarda Zossia d'un air fâché.

— Lapidus junior peut vraiment être renvoyé ? demanda la petite fille du faiseur de rébus.

Et, sans attendre la réponse, elle entra dans le vif du sujet.

Elle comprend tout parfaitement. Le temps passe en effet à une vitesse effrayante. Il y a encore très peu de temps, elle avait dix-neuf ans. Elle en a vingt à présent. Dans un an, elle en aura vingt-et-un. Elle n'a jamais pensé qu'Alexandre Ivanovitch soit ceci ou cela. Au contraire, elle a toujours été persuadée que c'était quelqu'un de bien. Meilleur que bien d'autres. Digne de tout, cela va sans dire. Mais, à l'heure actuelle, elle cherche quelque chose, elle ne saurait dire ce que c'est. En gros, elle ne peut pas se marier pour le moment. D'ailleurs, ils auraient quelle vie ? Elle est en pleine recherche. Et lui, pour dire les choses honnêtement et parler franchement, il gagne en tout et pour tout quarante-six roubles par mois. En outre, elle ne l'aime pas encore, ce qui est tout de même très important.

— Comment ça, quarante-six roubles ? dit soudain Alexandre Ivanovitch d'une voix terrible en se redressant de toute sa taille. J'ai... j'ai...

Il en resta là, épouvanté. Endosser le rôle de millionnaire pouvait seulement le mener à sa perte. Il avait tellement peur qu'il se mit à marmonner quelque chose du genre « l'argent ne fait pas le bonheur ». Mais à ce moment, une sorte de reniflement se fit entendre dans le couloir. Zossia y courut.

Son grand-père se tenait là, avec son immense chapeau brillant de cristaux de paille. Il ne se décidait pas à entrer. De chagrin, il avait la barbe défaite, on aurait dit un balai de petites branches de bouleau.

— Pourquoi rentres-tu si tôt ? cria Zossia. Que s'est-il passé ?

Le vieillard leva sur elle des yeux pleins de larmes.

Très effrayée, Zossia prit le vieil homme par ses épaules pointues et l'entraîna vite dans la pièce. Sinitski resta une demi-heure allongé sur le canapé, à trembler.

Il fallut du temps et de la persuasion pour qu'il commençât à raconter ce qui était arrivé.

Tout allait très bien au début. Il était arrivé sans le moindre incident à la rédaction du « Bulletin de la Jeunesse ». Le responsable de la section « exercices intellectuels » avait accueilli le faiseur de rébus avec une politesse extrême.

« Il m'a tendu la main, Zossienka, soupira le vieillard. Asseyez-vous, camarade Sinitski. Et là, il m'a assommé. Vous savez, on ferme notre section, qu'il m'a dit. Le nouveau rédacteur en chef est arrivé, il a déclaré que nos lecteurs n'avaient pas besoin d'exercices intellectuels ; ce qu'il leur fallait, Zossienka, c'était une rubrique « Jeux de dames ». Alors, que va-t-il se passer ? je lui demande. Mais rien, qu'il me dit, c'est juste que votre production ne convient plus. Et il a loué hautement ma dernière charade. Du Pouchkine, qu'il m'a dit, en particulier ici : "Mon premier est au fond de la mer, au fond de la mer est mon second". »

Le vieux charadier resta encore un long moment à trembler sur le canapé, à se plaindre de l'emprise de l'idéologie soviétique.

— Nouveau drame ! s'exclama Zossia.

Elle mit son chapeau et se dirigea vers la porte. Alexandre Ivanovitch la suivit, bien qu'il sût que ce n'était pas la chose à faire.

Dehors, Zossia prit le bras de Koreïko.

— Nous allons tout de même rester amis, n'est-ce pas ?

— Ce serait mieux si vous m'épousiez, grommela Koreïko avec franchise.

Dans les buvettes en plein air où l'on vendait de l'eau minérale artificielle se massaient des jeunes gens tête nue, en chemises blanches aux manches relevées au-dessus du coude. Des siphons bleus aux becs métalliques s'alignaient sur les étagères. De longs

réipients en verre de forme cylindrique et contenant du sirop brillaient d'une lueur officinale sur leurs supports tournants. Des Persans à la figure triste faisaient chauffer des noisettes sur leurs braseros, et la fumée odorante attirait les promeneurs.

— J'ai envie d'aller au cinéma, dit capricieusement Zossia. Je veux des noisettes et du sirop avec de l'eau de Seltz.

Pour Zossia, Koreïko était prêt à tout. Il se serait même décidé à violer ses habitudes de conspirateur en dépensant cinq roubles pour faire la noce. Il avait à présent dans sa poche, dans un étui à cigarettes *Caucase* en fer, dix mille roubles en billets de deux cent cinquante. Mais, même s'il avait été assez fou pour exhiber un seul de ces billets, aucun cinéma n'aurait pu lui faire la monnaie.

— On nous paye avec du retard, dit-il, au désespoir. Sans aucune ponctualité.

À ce moment, sortit de la foule des promeneurs un jeune homme avec de magnifiques sandales à ses pieds nus. Il leva la main pour saluer Zossia.

— Salut, salut, dit-il. J'ai deux billets de faveur pour le cinéma. Ça vous dit ? C'est seulement pour tout de suite.

Et le jeune homme aux extraordinaires sandales entraîna Zossia sous l'enseigne terne du cinéma « Où vas-tu », anciennement « Quo Vadis ».

Cette nuit-là, l'employé millionnaire ne dort pas chez lui. Il erra dans la ville jusqu'au matin, examinant d'un air hébété des images de bébés nus dans les vitrines des photographes, remuant du pied le gravier du boulevard et regardant du côté de la gueule sombre et béante du port. D'invisibles bateaux à vapeur y bavardaient, on entendait les coups de sifflet des miliciens et l'on voyait tourner la lueur rouge du phare.

— Maudit pays ! marmonnait Koreïko. Un pays où un millionnaire ne peut pas emmener sa fiancée au cinéma.

Il voyait déjà Zossia comme sa fiancée, à présent.

À l'aube, blême de ne pas avoir dormi, Alexandre Ivanovitch se retrouva aux limites de la ville. Alors qu'il suivait la rue de Bessarabie, il entendit les sons d'une matchiche. Étonné, il s'arrêta.

Descendant une colline, une automobile jaune venait à sa rencontre. Derrière le volant se courbait un chauffeur fatigué portant une veste en box-calf. À côté de lui sommeillait un gaillard large d'épaules dont un Stetson à petits trous couvrait la tête inclinée. Deux autres passagers étaient vautrés sur le siège arrière : un pompier en grande tenue et un homme à la carrure athlétique portant une casquette de marin blanche sur le dessus.

— Salut à notre premier habitant de Tchernomorsk ! cria Ostap lorsque la voiture passa, dans un grondement de tracteur, à la hauteur de Koreïko. Les bains de mer chauds sont-ils encore ouverts ? Le théâtre de la ville fonctionne-t-il ? A-t-on déclaré Tchernomorsk port franc ?

Mais Ostap ne reçut aucune réponse. Kozlewicz ouvrit le pot d'échappement, et l'« Antilope » noya dans un nuage de fumée bleue le premier habitant de Tchernomorsk rencontré.

— Eh bien, dit Ostap à Balaganov qui s'était réveillé, la séance continue. Amenez-moi votre Rockefeller clandestin, que je le déshabille. Ah, ces princes-mendiants, je vous jure !

Notice synthétique

Rappel : nous sommes maintenant à Tchernomorsk, c'est-à-dire à Odessa.

De quel Chamberlain s'agit-il ? De Sir Austen Chamberlain, considéré en URSS à la fin des années vingt comme l'ennemi public n°1, d'après une note d'A. Préchac ?...

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Austen Chamberlain](https://fr.wikipedia.org/wiki/Austen_Chamberlain)

... ou bien de son demi-frère Arthur Neville Chamberlain, l'homme de Munich ? Il y a un doute.

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Neville Chamberlain](https://fr.wikipedia.org/wiki/Neville_Chamberlain)

On rappelle que les Izvestia (Les Nouvelles) étaient le grand journal du soir. Le Komsomol était l'organisation regroupant la Jeunesse communiste. Un komsomol, une komsomole.

« La forme que devrait prendre la vie nouvelle » est encore un thème à la mode : les projets utopistes de transformation de la vie remplissent encore les colonnes des journaux, reprenant certains débats des socialistes utopiques français et ceux des anarchistes. Le commissaire du peuple à l'Instruction publique, Lounatcharski, est un fervent partisan de l'amour libre, de l'éducation communautaire des enfants, etc. Il sera remercié en 1929 et le régime stalinien reviendra à des conceptions plus conservatrices (note due à Ivan Chtcheglov).

La blouse « à la Tolstoï » (*Tolstovka*) devient par une « apposition grotesque » (A. Préchac) la blouse « à la Tolstoï et Gladkov ». Fiodor Gladkov est l'un des piliers de la « littérature prolétarienne » des années vingt, puis du « réalisme socialiste » des années trente. Pas mal décoré. On lui doit par exemple *Le Ciment* (1925).

L'Amour des abeilles travailleuses est le titre d'une nouvelle de 1924 de la féministe et bolchevik Alexandra Kollontai, l'une des grandes figures féminines de l'époque, qui échappa (en raison de sa notoriété internationale ?) au hachoir stalinien.

La difficulté rencontrée dans la charade est assez intraduisible : rien ne pose pas trop de problème en français. En russe, c'est *tsia*, ce qui est plus ardu. De même, je suis obligé d'adapter – tant bien que mal – le poème déjà tiré par les cheveux donnant les définitions... J'ai adopté un peu plus loin l'astuce utilisée dans la traduction anglaise que j'ai trouvée, remplaçant le mot « thermification » du texte russe par « lévitation »... Quant au rébus avec l'oie, seul Koreïko arrive à le déchiffrer...

I. Chtcheglov fait remarquer que l'énigme des gares est à peine exagérée : comme le déclare un peu plus loin le vieux fabricant de rébus, en 1930, l'idéologie a tout englouti...

Le prénom Zossia (*Zossienka* en est le diminutif) provient du classique prénom Sophia, avec un détour par le polonais Zosia, prononcé Zochia. Son patronyme est Viktorovna : fille de Victor.

L'épuration des cadres a déjà été évoquée au chapitre 4 – une pancarte la proclamait en cours à l'institution "Hercule". Alain Préchac précise qu'elle relevait de trois catégories. La troisième et la deuxième étaient encore supportables (maintien dans le service public, droit aux cartes d'alimentation), mais la première était terrible, car elle vous privait de tous droits et faisait de vous un véritable paria et pire encore. Ivan Chtcheglov indique qu'en 1929 cela concernait trois millions de personnes – ex-employés de l'ancien régime, « koulaks », « NEPmen », prêtres et pasteurs, commerçants, propriétaires terriens : sans travail, sans droit aux soins, sans carte d'alimentation, sans accès à l'instruction ni à l'armée, sans droit de vote, ces « ennemis de classe » partaient vers la périphérie de l'Union, en Sibérie – le Goulag pressant parfois le mouvement –, et disparaissaient physiquement.

« Ce Marx et cet Engels » : d'après la critique Kourdioumov, la première mouture du roman comportait même : « ces bandits de Marx et Engels » (note trouvée chez A. Préchac).

« C'est par la lutte que tu gagneras tes droits » était en effet un slogan des Socialistes-Révolutionnaires, on le voyait comme sous-titre de leur journal *Borba* (La Lutte). Les SR de gauche avaient un temps fait cause commune avec les Bolcheviks, mais ceux-ci avaient fini par interdire et liquider tous les autres partis, et les SR de gauche s'étaient retrouvés au Goulag aussi bien que les autres. La gaffe de Sinitski est, là encore, énorme, témoignant bien de son inculture politique. Ivan Chtcheglov attribue la formule au philosophe Fichte (1762-1814), en qui certains voient un lointain précurseur d'un pangermanisme agressif, voire pire. Il signale aussi que tout le passage a été rajouté dans l'édition en volume.

Le nouveau nom (en partie le fameux *Où vas-tu, Seigneur* ?) du cinéma est, dans le texte russe, absurdement drôle, car il est... en slavon, en vieux russe d'église. Ce qui était,

bien entendu, impossible à l'époque (note personnelle, A. Préchac ne semble pas l'avoir remarqué). Le « Quo Vadis » était, lui, simplement transcrit dans le texte russe.

La Bessarabie est toute proche d'Odessa : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Bessarabie>

Odessa fut effectivement un port franc entre 1819 et 1849. Les Français développaient la ville et le gouverneur de la région (dite « Nouvelle-Russie » car récemment prise aux Turcs) étant Vorontsoff (note trouvée chez A. Préchac).

Le Prince et le Mendiant est un roman de Mark Twain, l'un des écrivains favoris des deux auteurs (note due à Ivan Chtcheglov).